



BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVENSIS

588514

kat. komp.

4

Mag. St. Dr.

I

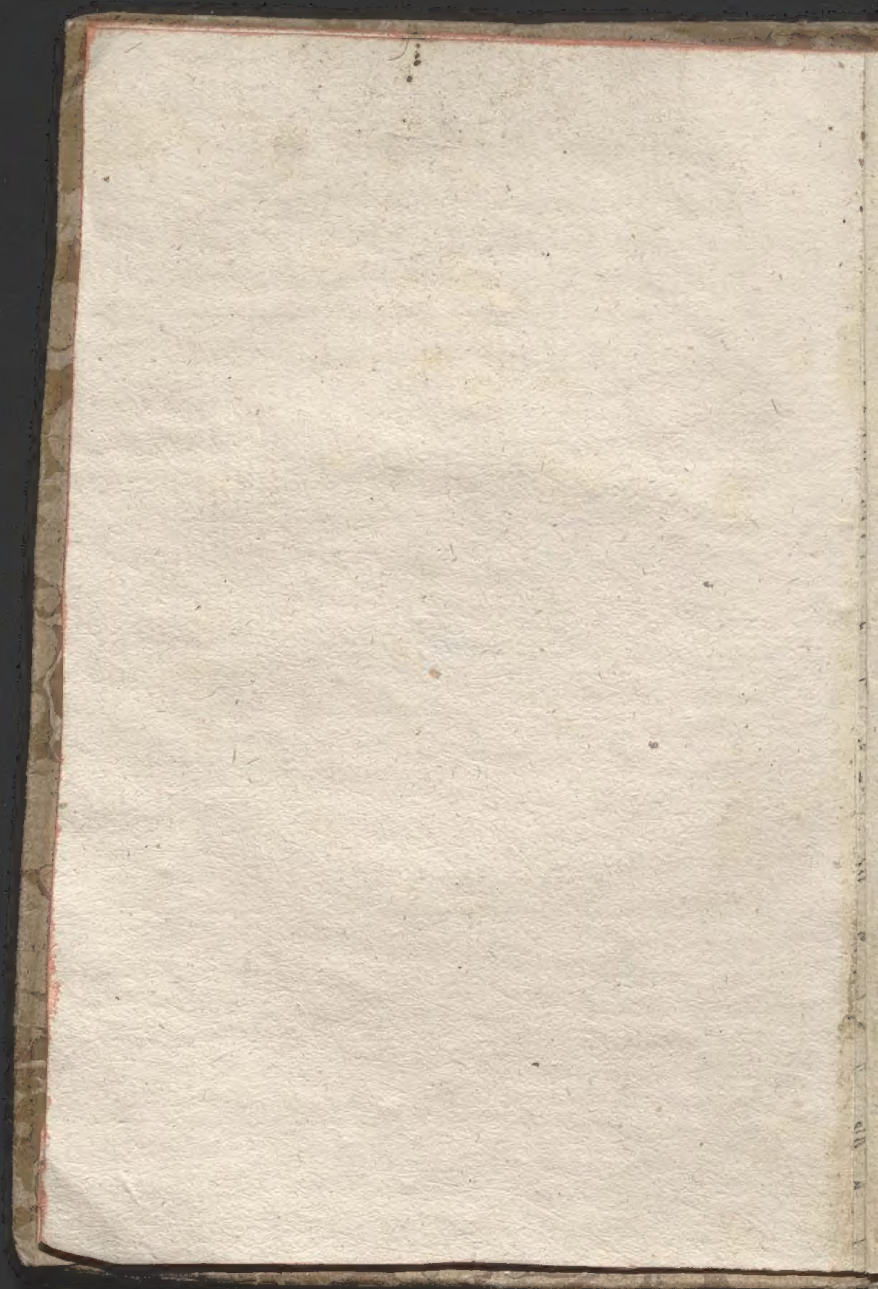
14152



588514 I

Mag. St. Dr.

Publ. George 609



TABLEAU

DE

PARIS.

11

TABLÉAU

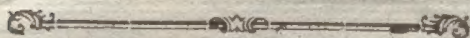
DE

PARIS.

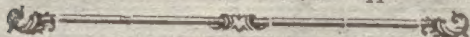
T A B L E A U
D E
P A R I S.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.



Varité, non sujet l'appartient.



TOME QUATRIEME.



A A M S T E R D A M.



M. DCC. LXXXIII.

TABLEAU

DE

P A R I S .

NOUVELE EDITION

Compte & de l'année

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSITAIRES

GRACE TROST

588514

I/4

St. Dr. 2016.D.252/33(218)



TABLEAU

DE PARIS.

CHAPITRE PREMIER.

Petit Préliminaire.

P O S O N S un fanal sur chaque abus ; mettons les écueils afin qu'on les évite ; multiplions les clartés : que les défauts du corps politique , qui s'opposent à la félicité nationale , soient représentés dans l'esquisse que nous traçons. Ce n'est pas que j'aie voulu m'ériger en réformateur de ce siècle ; non : mais je me suis promis de dire ce que j'avois vu , d'exprimer ce que j'avois senti. Jamais

ma main n'a offert l'encens de la flatterie à aucun homme en place, & je suis tout aussi loin de vouloir les blesser; mais quand je n'aurois accoutumé les yeux de mes compatriotes qu'à se fixer sur les principaux abus qui les environnent, ces détails qui paroissent minutieux, sont ceux néanmoins qui peuvent amener les avantages réels de la société; car la politique en grand est ordinairement contentieuse, destructive; ce n'est qu'en petit & du côté des loix de police qu'elle devient douce, utile & bienfaisante. Les ministres des cabinets font que les empires se heurtent & se déchirent; les officiers municipaux établissent la tranquillité, & il faut les honorer.

Le philosophe respecte donc ces magistrats chargés de l'administration civile, dès qu'ils font leur devoir. C'est à eux qu'il doit sa tranquillité. Quand il voit la sûreté publique bien établie, peut-il s'empêcher de remercier l'auteur de son bien-être, & de le regarder comme son propre bienfaiteur? C'est lui qui se charge de la reconnaissance générale pour les biens qu'il reçoit, quoiqu'ils soient com-

mûns à tout le monde. S'il blâme ceux qui attirent ces guerres inutiles & sanglantes, qui soulevent les états pour des chimères diplomatiques ; ces magistrats populaires, qui dans l'enceinte des villes veillent au repos & à la subsistance des citoyens, lui paroissent bien préférables ; car les conquérans armés du fer & de la flamme, arriveroient maîtres & victorieux, que pour leurs propres intérêts ils laisseroient subsister de tels magistrats. Ce sont eux enfin qui sont le fondement & le ciment des sociétés.

Le philosophe qui est juste, regarde comme une vraie propriété la jouissance des choses publiques. Bien différent de certains hommes avarés, qui ne regardent point comme à eux ce qu'ils sont obligés de partager avec d'autres : ainsi les fontaines, les promenades, les spectacles, les voitures publiques & toujours prêtes, les postes, les bureaux, &c. sont autant d'objets de sa reconnaissance, parce qu'il sent que les grandes & véritables commodités sont celles qui appartiennent à tout le monde ; il en jouit en

4 T A B L E A U

entier , & elles ont beau se diviser , elles satisfont autant le particulier que le public.

A l'instant du désastre épouvantable de Lisbonne , lorsque les maisons s'écrouloient & que tout s'abîmoit , on vit une infinité de brigands se répandre de tous côtés ; & s'adonnant au pillage , dépouiller les malheureux à moitié écrasés sous les ruines. Ces gens sans aveu , ces fainéans ne songerent qu'à profiter du désordre de cette ville infortunée ; ils augmentèrent le trouble & la désolation en joignant leurs violences aux ravages du feu. Les temples , les maisons royales , les édifices particuliers furent spoliés par ces hommes effrénés qui , sur les débris mêmes de la ville , attentoient à la dernière propriété des citoyens. Il fallut élever de hautes potences dans plusieurs endroits de la ville , pour maintenir ces hordes vagabondes ; & l'on vit alors ce que l'interruption de la police ordinaire peut entraîner de funeste , puisque tous les plus forts liens de la société alloient être rompus.

Si le frein de la police se brisoit à Paris

pendant trois jours, on verroit renaître les mêmes attentats. Quel seroit le moyen d'arrêter le crime ? Un seul moment de licence produiroit des désordres infinis.

MAIS tout écrivain qui veut dire la vérité ne sauroit remuer la plume sans blesser nécessairement quelque corps. Il y a tant d'hommes intéressés à la prolongation de certains abus, tant de droits usurpés, tant de vieilles erreurs qui rapportent, tant de simulacres imposteurs qu'encense le préjugé, qu'on se fait même à son insu des ennemis cruels, qui vous haïssent toute votre vie, s'ils ne peuvent vous persécuter personnellement. Il faudroit qu'un écrivain fût impassible, pour pouvoir donner un libre cours à son ame. Il lui faut du moins le courage le plus soutenu ; car il doit savoir d'avance que certains hommes ne lui pardonneront point du tout ce qui choquera leurs prétentions, leur orgueil & même leurs caprices. C'est donc à lui de se tenir préparé à toutes les vengeances que les ennemis de la vérité exercent contre ceux qui font valoir ses droits.

T A B L E A U

C H A P I T R E I I.

Le nouveau Débarqué.

RIEN n'est plus plaissant à voir pour le malin Parisien qu'un jeune homme échappé de la province, arrivé *par le coche*, comme l'on dit. Tout lui paroît nouveau; il va frapper à une maison pour laquelle il a une lettre de recommandation; il dit au portier que *son cousin* l'attend; il salue profondément les domestiques, & pense en entrant culbuter la dame qui le reçoit: s'il s'assied, c'est de côté & sur l'encoignure d'une chaise. Vous le distinguerez à son air étonné de tous les objets; il craint qu'on ne soupe point, parce qu'il est neuf heures & demie; & quand l'homme au triple menton & à panse large vient annoncer qu'on a servi, il ne fait ce que cela veut dire.

A table il ne reconnoît plus les mets, ils ont changés de noms. Ce n'est plus du veau, du mouton, du bœuf; quand le des-

sert paroît, il s'imagine que c'est un projet de décoration; s'il touche un fromage glacé il fait cinq ou six grimaces plaisantes, croyant qu'on ne pouvoit jamais en mangeant courir d'autres risques que de se brûler. Si une dame bienveillante lui marche sur le pied, il jette un cri, en disant : *eh, madame, vous m'estropiez!*

QUEL passage, en effet, de la triste maison de province à l'hôtel de son cousin le financier! La femme-de-chambre est mieux mise que la dame du lieu qu'il quitte.

QUELLE est sa surprise lorsqu'il voit arriver un tailleur, un chapelier qui vont le dégrasser! Le chapelier, le fourbisseur, le perruquier lui donnent une nouvelle existence, & sous cette décoration qui ne riroit de l'étonnement que lui cause sa métamorphose? Il a grand soin d'aller se montrer aux Tuileries, la lame de l'épée battant le molet. Comme il ne fait pas encore marcher, il reçoit deux cents coups de coute qui lui font faire autant de pirouettes.

VOULEZ-vous jouer ? menez-le à l'opéra sans qu'il s'en doute. La voiture dorée s'offre ; à peine osera-t-il y monter : examinez son visage avant que la toile soit levée : comme il est émerveillé de la confusion d'âges, d'états, de figures ! Observez-le encore quand la toile est levée : il laisse échapper une exclamation qui fait rire ses voisins ; les yeux ouverts, la bouche béante, il n'entend pas un mot de ce qu'on chante, mais il est stupefait, avide, & la diversité des tableaux le plonge dans une forte d'ivresse.

A la sortie du spectacle il se perdra, ou bien il donnera dans les flambeaux des laquais, & son habit fera couvert de cire.

RENTRE à la maison, il s'agira le lendemain de se promener à cheval. On lui amène la bête la plus douce ; à peine est-il en selle qu'il trébuche, & tous les valets de rire. Il ne le trouve pas mauvais ; il est dans cette maison sans en connoître les ressorts ; il ne connoît rien aux tracasseries régnautes ; il n'a aucune idée des caractères. Si l'on parle de chevaux, de chiens, de bals, de specta-

cles, il est muet ; il faut qu'il entre dans le service militaire pour perdre son air gauche & son maintien niais.

AU bout de six mois qu'il est au régiment, il est déjà tout autre. Après avoir ferrailté deux ou trois fois, il prend un maintien assuré ; de sorte que son pere, son oncle, ne le reconnoissoient pas.

UNE femme acheve de le former ; il prend l'esprit du corps, & ce même jeune homme qui ne savoit ni entrer, ni marcher, ni saluer, porte la tête haute, sourit aux femmes, prend le ton décidé ; & cette étrange métamorphose a été l'ouvrage de dix-huit mois.

CHAPITRE III.

Auvergnats.

LES Auvergnats font à Paris le métier de chauderonnier, de raccommodeur de faïence, de parasols, de remouleur. L'enfant dès l'âge de huit ans suit son pere qui,

quoiqu'il traverse toute la France, s'arrête plus volontiers dans la capitale. Semblables aux oiseaux que le froid chasse dans une plus douce contrée, ce peuple fuit la neige qui couvre huit mois de l'année ses montagnes. Il y retourne tous les ans, fait un enfant à sa femme, la laisse entre les mains des vicilles & du curé, & parcourt ensuite le royaume sans avoir un domicile fixe.

CHACQUE Auvergnat, l'un portant l'autre, rapporte quatre ou cinq louis d'or dans sa triste patrie. L'enfant de dix ans en a gagné deux; ils les cousent dans la ceinture de leurs culottes, & les enfans mendient le long des chemins.

CES hordes voyagent ainsi depuis Jules-César & plus anciennement encore.

LES Savoyards sont décroisseurs, frotteurs & scieurs de bois, les Auvergnats sont presque tous porteurs d'eau; les Limousins maçons; les Lyonnais sont ordinairement crocheteurs & porteurs de chaises; les Normands, tailleurs de pierres; paveurs & marchands de fil.

CHAPITRE IV.

Étameurs.

Ces Auvergnats, étameurs ambulans, suivent bien peu les sages ordonnances qu'on a publiées, pour bannir le plomb, si dangereux dans l'étamage de nos ustensiles de cuisine. Leur but principal est de soustraire l'étain pur qu'ils rencontrent dans leurs caravanes, & ils y substituent ce qu'ils appellent *de l'étoffe*, c'est-à-dire, du plomb à peine amélioré par un peu d'étain.

Ces Auvergnats savent bien qu'ils volent; mais ils ne se doutent pas qu'ils empoisonnent leurs concitoyens. Toutes les casseroles des auberges recelent ce malheureux & grossier étamage; & il seroit tems que le gouvernement le proscrivit entièrement, pour ordonner le nouvel étamage d'étain & d'argent qui, ne prêtant pas à la dissolution, deviendrait un préservatif sûr contre une foule de maladies qui nous accablent, & dont l'oi-

gine inconnue prend sa source dans ce dangereux métal.

L'HOMME instruit frémit en voyant la main des Auvergnats s'étendre dans tous les vases qui servent à la nourriture de l'homme ; mais ils sont les premiers à y manger ; & l'aubergiste & eux rient grossièrement des craintes salutaires qu'on voudroit leur communiquer , tant l'erreur est le grand fléau de l'espèce humaine !

L'ALLIAGE de l'étain avec de l'argent est une découverte récente , & cet étamage est revêtu de lettres patentes. Mais ce qui vaut mieux encore , les chymistes en ont approuvé l'usage.

C H A P I T R E V.

Pâtissiers, Rôtisseurs.

LES boutiques de pâtissiers , de charcutiers , de rôtisseurs , frappent la vue dans tous les carrefours. L'enseigne est la chose même ; on

voit des langues fourrées, des jambons couronnés de laurier, de grasses poulardes, des pâtés vermeils, des gâteaux tout sucrés qui sont sur le devant : on diroit qu'il n'y a qu'à y porter la main ; & celui qui n'a pas d'appétit peut en prendre, s'il est vrai, (comme dit Boërrhaave) que la présence des mets peut influencer sur les fibres de l'estomac.

Si à dix-sept ans on regarde de préférence la boutique d'une marchande de modes, peuplée de jolies personnes, à huit & à dix on fixe l'œil sur ces pâtisseries.

SAINT Louis, en donnant des statuts aux pâtissiers au mois de mai 1270, confirma d'anciens usages dont ils étoient en possession, de travailler tous les jours de fêtes sans aucune distinction, les festins, les repas se faisant ordinairement les dimanches & les fêtes ; car on célèbre de tems immémorial la Saint-Martin, les Rois & plusieurs patrons, par différens banquets.

C'EST ce qui se voit encore aujourd'hui : les pâtissiers sont plus occupés les dimanches & fêtes que les autres jours. Le four

brûle du matin au soir ces jours là ; & les marmitons sont plus excédés en se couchant , que tout autre jour de la semaine.

LES rôisseurs vident leurs boutiques , & il ne leur reste pas un poulet.

LES petits ménages qui n'ont guere qu'un âtre , envoient aux fours des pâtissiers la viande pour la faire cuire. Une cinquantaine de soupers cuisent dans le même four. Le pâtissier avec une lardoire exprime le jus du gigot , de l'éclanche , de l'aloyau ; mais il n'est pas perdu ; il vous le revend dans de petits pâtés qui en sont plus succulens.

ON donne *deux sols* pour la cuisson de ces pieces ; le petit bourgeois épargne pour *dix sols* de bois ; mais son rôti est sec , noir & presque toujours brûlé.

SUR les neuf heures du soir on voit , ou plutôt l'on sent les rôtis qui circulent dans les terrines. Des marmitons crasseux reposent le souper sur le coin de la borne , répandent un peu la sauce , & la piece brûlante arrive refroidie.

Il est toujours agréable d'avoir à sa porte une bonne poularde, un excellent chapon, qui n'attendent que votre signal pour passer à la broche & de là sur votre table. Par ce moyen l'ami qui vient vous visiter ne vous gêne jamais; vous l'accueillez sans embarras. Il y a de maudits pais où avec de l'or vous n'avez ni volailles, ni pâtés succulens; mais à Paris, douze cents cuisiniers font du matin au soir à vos ordres; en un clin d'œil vous êtes servi. Rien de plus commode, rien de plus propre à ferrer les doux liens de la confraternité; la table est aussi-tôt garnie qu'elle est dressée, & l'appétit fourit à l'amitié.

C H A P I T R E V I.

Du Fouet du Charretier.

Q U I n'a pas reçu du bout du fouet d'un charretier, au risque de perdre un œil?

UNE charrette tient toute la rue barrée par les deux énormes essieux qui saillent grossière-

rement du milieu de chaque roue : il est impossible qu'ils n'accrochent les ventres ou les poitrines des infortunés piétons selon leur hauteur. En Angleterre, l'essieu au lieu d'être faillant est creux ; deux roues peuvent se toucher & se frotter sans s'accrocher : les charrettes à Paris s'accrochent éternellement, & malheur à qui marche devant ou derrière. Si le cheval fait aussi parmi nous un écart, le charretier le redresse à grands coups de fouet, & il frappe tout ce qui se trouve dans la ligne circulaire que décrit son aveugle & impitoyable bras.

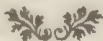
CE fouet va chercher l'homme le plus éloigné, qui, distrait ou pensif s'avance dans la rue, & lui emporte une oreille ou lui coupe le visage. Le charretier jure toujours comme un enragé quoique le sang coule, & le pauvre blessé qui voit couper & sangler les chevaux, n'ose encore parler à ce diable furieux, & se sauve chez le chirurgien du quartier.

LES chevaux en Angleterre vont sans qu'on les frappe. Pourquoi ? C'est qu'on ne
les

les gâte pas jusqu'à ce point , & qu'on ne les fait pas périr de bonne heure sous le poids de la surcharge.

DES loix en faveur des chevaux honorent un législateur en France , & rendroient le peuple meilleur. Rien de plus hideux & de plus féroce que nos charretiers ; mais tout dépend des maîtres. Les subalternes sont matés par les gros directeurs des roulages & messageries , fiers de leurs privilèges. Tous ces subalternes matent leurs valets ; & le lourd charretier maté par la misère , mate aussi ses chevaux. Tout dépend des maîtres ; qu'on y réfléchisse bien.

Il n'est pas vrai que le despotisme d'un seul (ainsi que l'avoit voulu Linguet , aujourd'hui bien détrompé) détruise le despotisme de plusieurs ; au contraire , il l'établit. Ne voilà-t-il pas une assez bonne réflexion à l'occasion du *fouet du charretier* ? Comme tout s'engrene !



CHAPITRE VII.

Brouillards.

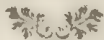
ILS sont fréquens, la ville étant coupée par une rivière qui a plusieurs bras. J'ai vu des brouillards si épais que les flambeaux ne se distinguoient plus ; les cochers descendoient de leurs sieges & tâtoient le coin des rues pour avancer ou pour reculer. On se heurtoit dans les ténèbres sans s'appercevoir ; on entroit chez son voisin au lieu d'entrer chez soi.

DANS une année les brouillards furent si denses, qu'on s'avisa de louer à l'heure des quinze-vingts, qui vous guidoient en plein midi dans tous les quartiers. On leur donna jusqu'à cinq louis par jour, ces aveugles connoissant mieux la topographie de Paris, que ceux qui en avoient gravé ou dessiné le plan ; or voici comme on voyageoit dans ces brumes qui déroboient la vue des rues & carrefours. On tenoit le quinze-vingt par un

pan de sa robe , & d'une marche plus sûre que celle des clairvoyans , l'aveugle vous trainoit dans les quartiers où vous aviez affaire.

LES quinze-vingts sont dans toutes les églises , & se font place en interrogeant vos jambes avec leur bâton. Ils naissent une prière monotone ; vous vous dérangez en leur faveur ; vous mettez un liard dans leur tasse ; il vous heurtent sans miséricorde , parce qu'ils savent bien que vous ne ferez que murmurer contre leur importunité.

Le poète *La Motte* , l'auteur d'*Inès* , n'étoit pas du nombre des quinze-vingts ; mais jeune encore , il avoit perdu la vue. Entrant au jardin des Tuileries , il marcha sur le pied d'un homme qui se retournant lui appliqua un grand soufflet. *La Motte* avec son ton doux , répartit : ah ! monsieur , vous allez être bien fâché ; je suis aveugle.



C H A P I T R E V I I I .

Mesquinerie.

DANS une aussi grande ville que la capitale d'un grand royaume , il faudroit que les principaux objets d'utilité premiere fussent toujours traités en grand. On a calculé l'illumination de Paris par minute, au degré de la lune; & souvent la lune est obscurcie de nuages au point qu'il fait pleine nuit. N'importe, on n'éclaire point, & il a été décidé que le public devoit y voir. Et pour une misérable économie, dont profitent les entrepreneurs, toutes les rues étroites ou détournées sont plongées dans une obscurité profonde. On allume à minuit, quand il n'y a presque plus personne dans les rues.

A Londres, on tombe dans un excès contraire; & une bonne heure avant que le jour tombe, on voit des quartiers éclairés. Cette pompeuse prodigalité prouve la vigilance du service public.

CHAPITRE IX.

Entrepreneurs.

TOUT se fait aujourd'hui par *entrepreneurs*. Les vivres, les bâtimens, les fournitures de toute espece ; c'est toujours une compagnie exclusive qui s'offre, qui donne préalablement de l'argent au roi, & qui ensuite travaille à son profit.

DE là sont nés cette foule de privilèges qui corrompent & altèrent toutes les sources de l'industrie. Vous avez une idée heureuse, payez encore si vous voulez la mettre à exécution.

ON use tellement de ce terme, que dans l'ordonnance qui veille à la propreté des Tuileries, il étoit dit littéralement : *Sa Majesté ayant permis à des entrepreneurs d'établir des petits cabinets d'aisance, pour la commodité du public, veut, &c.* (*) On donne

(*) On a senti le ridicule de cette expression,

deux fols à ces *entrepreneurs*, & l'on se débarrasse dans le *jardin royal* du superflu de son diner. Si le Suisse vous surprenoit voulant frauder les droits de l'entreprise, il prendroit votre canne & votre chapeau, & vous conduiroit chez le gouverneur.

ON a abattu tous les ifs qui bordoient les terrasses & servoient de cabinets, parce que leur ombrage cachoit & protégeoit le soir des vices honteux, qu'il importoit à la police de déraciner de tout son pouvoir. Voilà pourquoi ceux qui ne soupçonnent même pas ces vices, sont obligés d'avoir deux fols en poche pour faire mentir ce vieil adage: *nécessité n'a point de loi.*

ENFIN, on a vu le sieur Pankouke se nommer publiquement *entrepreneur de l'Encyclopédie méthodique*; & de fait, il a payé les matériaux & les manœuvres à tant la feuille, à-peu-près comme un entrepreneur

& on l'a effacée; mais elle a subsisté imprimée plusieurs mois. Je l'ai lue & l'ai fait remarquer à plusieurs.

de bâtimens soudoie à la toise maçons & hommes de peine. Le libraire est encore beaucoup moins architecte que l'entrepreneur qui régit & donne des gages à une nombreuse horde de Limousins, pour qu'on lui bâtit un palais ou une église. Ainsi le produit des œuvres du génie & du résultat des connoissances humaines, va encore à celui qui a de l'argent pour payer les auteurs & les ouvriers à la casse. Venez au monde, Socrate, Aristote, Platon, Hippocrate; auriez-vous jamais imaginé qu'il existeroit un jour un aussi gros livre, & que son matériel exigeroit une forte somme pécuniaire avant qu'on pût lire *la science*? Vous la réduisiez en peu de mots, nous l'avons étendue, & à le bien examiner chacun a raison. Les maximes de Socrate sont bonnes; mais je ne hais point à tenir dans mon cabinet ce fatras intitulé: *Bibliothèque complete de toutes nos connoissances humaines*; c'est un océan où j'aime à puiser. Laissons donc Pankouke gagner de l'argent comme entrepreneur de cette massive Encyclopédie, qu'il ne lise point.

UN homme, jadis maçon, s'est rendu entrepreneur de l'édition finale de Voltaire. Des murailles de papiers remplacent à ses yeux les moëllons, & les mains de ses ouvriers sont noires d'encre, au lieu d'être blanches de plâtre. Chemin faisant, le même homme fait bâtir une gazette que des compagnons travaillent, & dont le profit est pour le maître.

Sic vos non vobis fertis aratra boves.

CHAPITRE X.

Abat-jour chez les Marchands de draps.

QUE des fripiers aient des ressources mensongères pour en imposer à la crédulité du passant, qui entre & se laisse tromper par un *abat-jour* inventé pour cacher les défauts de l'habit qu'il marchande, on doit s'y attendre. L'avilissement où est tombée cette race judaïque, à raison de ses friponneries journalières, avertit assez l'acheteur pour qu'il ne soit pas dupe. Mais que des marchands,

futurs échevins , sous prétexte d'avoir un jour plus vrai , se servent de ces moyens trompeurs , qu'en penser & qu'en dire ?

Quoi ! chez un juge consul , bientôt chevalier & membre de l'hôtel-de-ville , un *abat-jour* comme chez le fripier des piliers des Halles ! Non , cela ne durera point , j'en réponds ; je vois l'ennobli en herbe faire enlever de son magasin cette fenêtre perfide qui faisoit entrer un faux jour trop favorable au débit de ses marchandises ; il songe à la gloire de l'échevinage , & laisse au quartier obscur cette croisée insidieuse , qui déformais ne déshonorera plus le quartier de Saint-Honoré.

C H A P I T R E X I.

Coueurs , Chiens-coueurs.

LA mode des coueurs étoit autrefois à Paris beaucoup plus en usage qu'à présent. On voyoit deux hommes lestement vêtus , devancer deux courriers fougueux , & courir

dans les rues de Paris en souliers plats & en bas blancs qu'ils ne salissoient point tout en courant sur le bord des ruisseaux ; c'étoit sans doute une curiosité. Mais faire courir ainsi des hommes , étoit-ce humanité , décence , honnêteté ?

UN gros homme opulent , gonflé de son or , tapis dans sa voiture , attachoit ainsi deux esclaves , deux de ses semblables , qu'un faux pas pouvoit faire rouler.

LES gens à équipages ont renoncé à ce luxe impertinent & dangereux ; mais au lieu d'avoir un cavalier , ils font courir des lévriers qui ne semblent précéder la voiture que pour renverser les gens & les exposer à être foulés aux pieds des chevaux , ou brisés sous les roues. Les fantassins dans des rues étroites avoient déjà à se garantir des pesantes charrettes , des carrosses , des cabriolets ; ils voient aujourd'hui de gros chiens qui s'élancent contre eux en aboyant ; ils caracolent , ils bondissent au milieu de la rue ; ils font si bien qu'on n'entend plus le pas des chevaux ni la voix du cocher.

On diroit que les riches se croient propriétaires absolus des passages publics, tant ils multiplient les incommodités désagréables & les dangers imminens pour satisfaire quelques fantaisies frivoles,

CHAPITRE XII.

Tueries.

Quoi de plus révoltant & de plus dégoûtant que d'égorgé les bestiaux & de les dépecer publiquement ? On marche dans le sang caillé. Il y a des boucheries où l'on fait passer le bœuf sous l'étalage des viandes : l'animal voit, flaire, recule ; on le tire, on l'entraîne ; il mugit, les chiens lui mordent les pieds, tandis que les conducteurs l'assomment pour le faire entrer au lieu fatal.

Un mouton meurtri de coups succomboit au milieu de la rue Dauphine à la fatigue ; le sang lui ruisseloit par les yeux ; tout-à-coup une jeune fille en pleurs se précipite sur lui, soutient sa tête, qu'elle essuie d'une main avec

son tablier , & de l'autre , un genou en terre , supplie le boucher , dont le bras étoit déjà levé pour frapper encore. Cela n'est-il pas à peindre ? Quand verrai-je ce petit tableau au salon du Louvre ?

EN traversant les rues de Paris , regardant & écoutant tout , selon ma coutume , j'ai entendu un mot sublime d'une femme du peuple. Un garçon boucher , armé de son bâton nouveau , vouloit accélérer la marche tardive d'un veau qui , arraché à la mamelle de sa mere , foible , ne pouvoit avancer ; la femme lui cria : *tue-le , barbare , mais ne le frappe point.*

LORSQU'ON rapproche ces images de sang & de carnage des mœurs des *Gentoux* ; quand on lit qu'un *Gentou* , à qui on avoit fait avaler de force une cuillerée de bouillon de bœuf , fut déshonoré , anathématisé , banni de la société , abandonné de sa femme & de sa fille , qui refuserent de communiquer avec lui , parce que sa langue avoit goûté involontairement du jus d'un animal broutant , on observe avec surprise la différence qui se trouve entre l'habitant du Bengale & l'habitant de la rue des Boucheries.

CHAPITRE XIII.

Portiers.

TOUTE porte-cochère a son *portier* bien ou mal soudoyé. Dans les maisons particulières le portier est cordonnier, tailleur ou écrivain ; il travaille à son métier sédentaire & n'a que le *cordon* à tirer. (*) Dans les grosses maisons, le portier n'a rien à faire ; oisif, il boit & se chauffe toute la journée dans sa loge.

PORTIERS & *Suisses* sont devenus synonymes en France. Les Suisses ont le privilège de garder les portes des édifices publics, des jardins royaux, du chœur des églises, de devenir sentinelles sous le vestibule du palais, & d'être comme inhérens aux hôtels de la capitale. Le baudrier est une prérogative dont ils sont si jaloux, qu'ils l'arracheroient de dessus le corps de celui qui oseroit garder une porte principale

(*) Le plus souvent le portier est invisible, & il faut crier : le *cordon* ; il le tire & la porte s'ouvre. En sortant, on la referme.

30 T A B L E A U

sans être des treize cantons, ou du moins de leurs alliés.

Ce large Suisse à cheveux blancs,
Qui ment sans cesse à votre porte,

a dit Voltaire.

LES Suisses, en qualité de portiers, assistent aux assemblées publiques, aux séances académiques, aux concerts, aux salons de peinture, aux sermons courus, aux solemnités de toute espèce; mais ils sont insensibles à la musique, aux vers, aux discours, aux tableaux. Leur lourde physionomie ne paroît s'animer un peu qu'aux bals, lorsque le buffet est copieusement garni. Ils semblent tous porter écrit sur leurs fronts : *nous n'aimons qu'à boire.*

DANS les assemblées publiques, ils se rangent en haie, gardent les entrées & font sonner la hallebarde : deux suffisent pour boucher la porte la plus large, & il n'est plus besoin de grilles. Ils examinent & reçoivent les billets; & tour-à-tour sont faciles ou récalcitrans, selon l'habit qui se présente.

QUAND les flots du peuple les pressent, ils n'ont qu'à réagir un peu pour écarter la foule

la plus nombreuse. Leurs têtes carrées & leurs haliebardes pointues dominent la multitude. Celui qui essaieroit de se glisser courroit risque d'être comprimé & étouffé entre deux masses helvétiques. J'ai vu un pauvre abbé mignon criant miséricorde, qu'il fallut dégager comme si l'éléphant de la ménagerie l'eût pressé contre la muraille. Quand ces valets ont gagné quelque argent, ils reviennent chez eux faire les républicains.

Ces Suisses conservent leurs mœurs étrangères au milieu de Paris ; ils boivent & mangent comme s'ils vivoient encore dans l'air pur de leurs rochers ; leurs manières sont toujours un peu brutales ; mais le Suisse le plus grossier devient poli vers le tems des étrennes. Ceux qui sont placés à la porte des ministres sont caressés, & jouissent même de quelque crédit. On tremble d'entendre sortir de leur bouche le *oui* ou le *non* ; on ne les brusque jamais, & l'ambitieux commence dès leur loge à sourire & à flatter.

DANS les anti-chambres de Versailles, on les voit le plus souvent bâiller, étendus sur des

banquettes. L'inaction semble leur peser , & l'ennui se peint dans tous leurs mouvemens.

AUX portes des jardins royaux , les Suisses ne laissent passer ni domestique , ni servante , ni soldat , ni ouvrier , & les livrées de l'indigence sont repoussées avec dédain. Le Suisse , sans se déranger , crie : *on ne passe pas* ; & le pauvre tourne les talons & s'en va tout honteux. J'éprouve toujours un mal-aise intérieur quand je vois un homme chassé de cette manière.

LES filles de joie qui , à l'entrée de la nuit se glissent dans les jardins , sont renvoyées par les Suisses , ou même arrêtées quand il y a du scandale ; mais plusieurs obtiennent grace & voguent librement , quand elles ont su partager avec le portier du lieu leur bénéfice nocturne.

C H A P I T R E X I V .

Audiences.

S'IL est curieux , en traversant les rues toujours remplies d'un peuple en mouvement ,
de

de lire sur les physionomies les passions qui les agitent ; d'exercer sa pénétration sur l'état & le rang de tous ceux qui y circulent ; de se former à la science de deviner du premier coup-d'œil l'ame abjecte ou grande , éclairée ou stupide ; il l'est encore plus de voir de près ces groupes de demandeurs , qui vont caresser le ministre puissant par le credit du moment , & de les voir (après avoir salué jusqu'au Suisse) se presser , se coudoyer , se porter en foule dans les antichambres qui précèdent le sanctuaire où monseigneur repose & prend son chocolat. (*)

C'EST un jour d'audience , jour d'inspection philosophique , ne le manquons pas. Voyons l'esprit d'esclavage & la bassesse de la cupidité , sous l'air de la présomption & de la hauteur. Voyons ces hommes qui la veille parloient avec tant d'orgueil , & juroient si impérieusement le ministre , composer leurs visages & leur main-

(*) Quatre valets sont alors employés au service de la tasse de chocolat ; l'un tient la cafetière , l'autre le fait mousser avec le trémoussoir ; celui-ci étend la serviette , & le maître-d'hôtel verse. La composition du dessert est bien une autre chose ; mais cela tient à l'histoire importante de l'office.

tien , fendre avec effort une presse incommode , & ne parvenir qu'à faire un humble & oisive révérence devant le personnage qui distingue à peine ce salut à travers la multitude d'homages de la même espece.

SI l'homme en place daigne récompenser d'un coup-d'œil cette pratique servile , le protégé l'interprete comme le gage non équivoque du succès , il aura peine le lendemain à s'imaginer que le ministre a bien voulu le payer de cette monnoie stérile , qu'il distribue gratuitement & dont il n'est pas avare.

QUE de mouvemens de tête entre l'auguste personnage & ceux qui le sollicitent ! Que de gestes des bras & des épaules ! Que de menfonges dans ces yeux tantôt baissés , tantôt caressans , & qui regardent tous de côtés *monseigneur* , pour lire ce qu'il a dans l'ame ! Combien de fois le corps se penche , se relève , se repenche , se redresse encore ! Quelle souplesse dans ces attitudes suppliantes ! Combien la langue prodigue - t - elle de soumissions , de flatteries , d'adulations ! Les placets & les mémoires surchargent les mains de l'immobile se-

crétaire , beau manequin ambulant , l'ombre de monseigneur , & qui semble n'avoir ni yeux , ni oreilles.

CONSIDÉREZ comme celui-ci se glisse pour arriver sous l'œil protecteur ; comme celui-là marche à reculons ; comme cet autre courbe l'épine du dos ; comme ce derrière qui semble admirer réellement monseigneur , invite & appelle son regard.

MAIS que pense-t-il de tant d'éloges , de tant de flatteries ; de tous ces complimens apprêtés avec art ? Peut-il ajouter foi à cette allomnante répétition , à toutes ces louanges banales ? Dans ce moment n'apperçoit-il pas les hommes sous un jour humiliant , & n'est-il pas étonné lui-même de leur extrême dépendance ?

MAIS comment ce mortel qui fait comparaison tous ses semblables , & qui , moteur de leurs destinées les subjugué par l'étalage de sa puissance & l'ostentation de sa place ; comment fait-il pour écouter & pour répondre , pour adresser une phrase distincte à cent personnes différentes , pour les congédier avec

une adroite précision , pour les renvoyer tous à-peu-près contens , avec le grand ressort du cardinal Mazarin , des espérances & des promesses ?

QUEL profond génie , quelle présence d'esprit , quelle justesse merveilleuse ne faut-il pas ! s'écriera un nouveau débarqué. Il ne connoit pas le protocole ; il ne fait pas que toutes les réponses sont préparées dès la veille ; que *monseigneur* n'aura besoin que d'un peu de mémoire ; qu'en paroissant débrouiller ce chaos d'affaires , il n'aura que des notes superficielles dans la tête , & que le reste sera rempli par ces monosyllabes ministériels , auxquels l'aisance & la dignité donnent une incroyable profondeur.

MAIS que fais-je ici à côté de ces nombreux solliciteurs , moi qui n'ai rien à dire à son excellence ? C'est assez , fortons . . . Mais *monseigneur* fait un pas en avant ; tout s'ouvre sur son passage. Je vois deux haies de corps inclinés & de bouches béantes. Sa grandeur gagne le centre de l'assemblée ; le voilà environné de tous les humbles cliens

qui demandent faveur ou protection. Par quel art nouveau répondroit-il à tous ? C'est le moment de généraliser son attention ; son œil embrasse le cercle ; c'est alors qu'il distribue le sourire gracieux & marqué ; qu'il adresse des paroles entendues qui enflent de joie & de contentement ceux qui les reçoivent : le petit mot à l'oreille devient le comble de la faveur suprême, & l'on considère avec envie celui qui vient d'en être honoré.

LES postulans qui sont derrière le cercle se dressent sur la pointe du pied pour être aperçus ; il en est qui ont beau faire, on ne les envisagera point ; jamais le coup-d'œil ne s'arrêtera sur eux ; plus ils se fatiguent à interroger la bienveillance du ministre, plus elle s'éloigne. Ce demandeur répudié piétone, grimace, s'étonne de mon calme ; & me voyant dompter avec peine un imperceptible sourire, il s'éloigne avec une humeur caractérisée ; car il est fort surpris de ne me pas voir dans les tranfes qui l'agitent. Il ne devine pas ce qui m'a amené parmi ces flots de solliciteurs ; je

n'en porte pas la physionomie ; cela le fâche & l'intrigue.

MONSEIGNEUR continue le dialogue intéressant , coupé par une infinité de coups-d'œil particuliers , poursuit ce jeu encore une demi-heure , fait définitivement le tour du cercle , tourne négligemment la tête vers son cabinet ; voilà le dernier coup de théâtre. Le cercle s'ouvre avec docilité ; c'est une adresse que d'avoir su s'emparer du côté de la porte ; mais monseigneur plus fin adresse la dernière parole à celui qu'il apperçoit dans un coin , comme dernière preuve d'une attention universelle. A un certain geste son cabinet s'ouvre ; il rentre : le voilà éclipse ; la porte se ferme , & la répétition de cette comédie ne se fera que dans quinze jours , au même lieu & à la même heure. O Moliere ! Moliere !

C'EST un vrai spectacle ; car cette audience si auguste , si prolongée , ne détermine pas l'expédition d'une seule affaire. Le ministre a représenté ; mais il n'a rien fait , rien décidé : & quand il sembloit vous écouter & ramasser son attention , il occupoit ses regards à devi-

ser un autre , & méditoit sa réponse pour celui qui se trouvoit placé loin de vous.

QUELQUES particuliers donnent des audiences quand ils jouissent d'un certain crédit. Ils fignent le ministre à-peu-près comme un prince dans son château singe le monarque de toutes ses forces , sa messe , sa chasse , son souper ; il voudroit imiter tout cela. Le prince ne parvient qu'à rappeler à la mémoire le palais du monarque.

CHAPITRE XV.

Les petits Soupers.

AH ! ah ! mes grands hommes d'état , mes graves plénipotentiaires , mes fameux ministres , je vous tiens ; mais je ferai discret. Êtes-vous les mêmes qui donniez audience ce matin ? Quelle différence de l'homme en place & de l'homme qui soupe avec Fathmé ! Cette bouche d'où sortoit le bruit du canon , qui ordonnoit les guerres & les manifestes , murmure agréablement de petits mots douxereux.

Le ministre a raison ; & pourquoi se fatiguerait-il tant la tête, si ce n'étoit pour jouir à son tour ?

VOUS vous adressez à sa personne, à ses commis hautains, à ses alentours, à ceux qui lui prêtent de l'argent. Eh ! non : allez droit à sa maitresse ; c'est elle qui dans un souper, sous l'air de l'ingénuité, lui fera promettre ou signer tout ce qu'elle voudra.

DEPUIS le ministre qui arrange la perte de telle puissance, jusqu'à l'auteur d'un opéra-comique, chacun ne médite le matin que pour pouvoir jouir le soir. Le pauvre genre humain travaille pour les petits soupers.

UN Anglois, possesseur d'une immense fortune, voulant en jouir selon son goût, avoit acquis une petite maison magnifique, où tout ce que le luxe peut imaginer de plus raffiné pour les plaisirs des sens, se trouvoit réuni. Voici le récit qu'en fait un de ses compatriotes qui avoit été témoin de son genre de vie.

„ M. B. s'étoit fait une regle de satisfaire
„ chaque jour ses cinq sens, jusqu'au plus

„ haut degré de jouissance dont ils étoient
„ susceptibles. Une table exquise , des par-
„ fums , les charmes de la musique & de la
„ peinture ; enfin tout ce que l'art, aidé de
„ la nature , peut créer d'enchanteur , flattoit
„ successivement son goût, son odorat, ses
„ oreilles & ses yeux. Quelque recherchés
„ que fussent ces plaisirs, ceux du sixieme
„ sens les surpassoient encore davantage.
„ Dans un salon superbe où il me conduisit,
„ étoient six jeunes beautés, habillées d'une
„ maniere extraordinaire, dont au premier
„ coup-d'œil la figure ne me parut pas étran-
„ gere ; il me sembloit avoir déjà vu ces
„ physionomies là plus d'une fois, & j'allois
„ les aborder en conséquence, lorsque M. B.
„ souriant de mon erreur, m'en expliqua la
„ cause. J'ai dans mes amours, me dit-il,
„ un goût particulier ; la plus rare beauté
„ de Circassie n'a aucun prix à mes yeux,
„ si elle ne ressemble au portrait de quelque
„ femme célèbre des siècles passés ; & tandis
„ que les amans font cas d'une miniature
„ qui rend fidèlement les traits de leur

„ maîtresse, je n'estime les miennes qu'au-
„ tant qu'elles sont ressemblantes à d'anciens
„ portraits. „

„ D'APRÈS cette idée, j'ai fait voyager
„ l'intendant de mes plaisirs par toute l'Eu-
„ rope, avec des portraits choisis, ou des
„ gravures copiées d'après les originaux. Il a
„ réussi dans ses recherches comme vous le
„ voyez, puisque vous avez cru reconnoître
„ ces dames que vous n'avez jamais vues,
„ mais dont vous aurez sans doute rencontré
„ les figures. Leur habillement doit avoir
„ contribué à votre méprise: elles ont toutes
„ le costume du personnage qu'elles repré-
„ sentent; car je veux que toute leur per-
„ sonne soit pittoresque; par ce moyen j'ai
„ regagné plusieurs siècles en possession des
„ beautés que le tems avoit placées bien
„ loin de moi. „

„ On servit le souper. M. B. s'assit entre
„ la reine d'Ecosse & Anne de Boulen; je
„ me plaçai vis-à-vis, ayant à mes côtés
„ Ninon de Lenclos & Gabrielle d'Estrées;
„ plus bas étoient Rosamonde & Nelly.

» *Swinn* ; (*) il y avoit au haut de la
» table un fauteuil vide , surmonté d'un
» dais , destiné à *Cléopâtre* qui venoit d'É-
» gypte , & dont on attendoit l'arrivée au
» premier jour. »

LES grands dans leurs petites maisons ou
petits appartemens ne sont pas si originaux
dans leurs plaisirs : des *priapées* sont bientôt
faites & bientôt entendues. Il semble néan-
moins qu'on pardonneroit plus volontiers à
un homme en place toutes les recherches de la
volupté , lorsqu'il y mettroit quelque chose d'in-
génieux , de neuf , ou du moins de singulier.
Comment l'opulence n'a-t-elle pas su encore
diversifier ses jouissances au milieu de tant
d'arts qui ne demandent qu'à se perfection-
ner , en lui payant le tribut renaissant de
leurs rares découvertes ? Quoi ! nous serons
encore imitateurs jusques dans nos plaisirs ?

(*) Maitresse de Charles II.



CHAPITRE XVI.

Devinez.

L'EMPIRE qu'une femme a sur un homme est toujours flatteur pour son amour-propre ; mais quelle gloire & quel avantage pour celle qui , à l'orgueil de son sexe , joint l'orgueil de voir un ministre à ses genoux , un ministre aimable encore & puissant , & qui doit chaque jour reporter à ses pieds le crédit qu'il va puiser dans le conseil des rois ! Comment le feu de ses yeux , la vivacité de son esprit ne s'animeroient-ils pas lorsqu'ils se voient portés dans le tourbillon des affaires , & mêlés aux intrigues de l'état ? Ses graces ont plus de noblesse , son caractère devient élevé ; & comme dans la domination une femme est dans son élément , elle semble née dans ce palais dont elle étoit éloignée : on diroit qu'elle connoît tous ces hommes qu'elle n'a jamais vus ; & l'esprit de cour ne semble qu'une nuance , non encore apperçue , & qui

tenoit à son caractère. Ses protégés semblent ses sujets, & ne sont point avilis. Peut-être dans ce haut rang est-elle plus fidelle à l'amitié & à l'amour, que lorsque loin de la grande route elle jetoit indistinctement ses filets sur les pas de tous ceux qui l'environnoient.

Si le champ à Paris est ouvert à la fortune pour les hommes, les femmes n'en font pas de moins brillantes, & exercent le pouvoir de leurs charmes sur un plus grand nombre de cœurs. Elles frappent sur plusieurs à la fois; les traits que la beauté lance trouvent toujours quelques âmes sensibles; la beauté solitaire, dans une ville de province, n'a que peu de rapports, & son triomphe est incomplet. Ici quelle que soit sa naissance, si la nature l'a pourvue de ces attraits qui subjuguent, elle enflamme le duc, le président, le maréchal de France, l'ambassadeur, le ministre, le monarque. L'amour se plaît à confondre les rangs, à faire mouvoir la roue de fortune, & place la fille d'une cuisinière auprès du trône.

SANS obtenir un rang si élevé, la beauté indigente rencontre la fortune. A peine une robe couvroit ses attraits, bientôt pour quelques complaisances un équipage est à ses ordres. Le millionnaire la supplie à genoux d'accepter son or, veut enrichir sa famille ; & son vieux pere, sous ses cheveux blancs, plein de son antique probité, voit l'abondance refluer vers son obscure chaumière. Il craint d'accepter ; il ne sait s'il commet un crime ; mais la voix de la misère plus forte, l'oblige à répandre sur de petits enfans à demi-nus les secours qui lui sont offerts. Il est peut-être plongé dans l'erreur ; mais quand il n'y feroit pas, il regarde ces bienfaits, arrivés d'un pais lointain, comme un présent que le ciel lui accorde dans sa vieillesse. Soixante années de travaux ne lui ont pas apporté ce qu'il obtient dans un jour ; & de peur d'être obligé de s'y refuser, il n'arrête pas sa pensée sur ces dons de l'amour filial. Ainsi l'or extorqué aux cultivateurs par les formes oppressives, en passant par les mains du vice, retourne du moins

abreuvier quelques sillons de la campagne. L'amour de la volupté lui donne une idée, & la beauté pauvre, sortie d'un village, reprend tout ce que le subdélégué & l'intendant ont enlevé à son territoire. Elle est foible ; mais elle n'a pas le cœur endurci : elle semble restituer à sa famille ce que le poids des impôts a dérobé à ses tristes & malheureux ancêtres.

Tels sont les jeux de la fortune & de l'amour ; si prompts, si bizarres dans le sein de la capitale que l'œil doute de ce qu'il voit, & que cette métamorphose journalière étonne ceux mêmes qui sont les plus accoutumés à ces spectacles occasionnés par les passions des riches & la détresse des pauvres.

CHAPITRE XVII.

Monsieur.

TITRE du frere du roi. Les étrangers ne conçoivent pas comment ce mot peut former de nos jours un titre distinctif, lors-

que tout homme en France a droit par l'usage de faire précéder son nom du *monseigneur*. Ciel, que d'usurpateurs de ce titre exclusif ! Cependant quand on parle à *Monsieur*, frere du roi, on l'appelle *Monseigneur*. Un poète moderne, M. Ducis, lui dédiant une tragédie, finit son épître dédicatoire par ces mots remarquables :

Je suis, Monseigneur, de Monsieur, le très-humble & très-obéissant serviteur, &c.
& les étrangers ont beaucoup ri de cette singularité.

J'AI vu au théâtre François qu'on n'avoit pas voulu passer à l'auteur des *Arfacades* (M. Peyraud de Beaufol) le mot *madame*, mot usité sur la scène depuis Garnier, & dont il est l'inventeur dans notre tragédie ; car Corneille & Racine doivent plus à Garnier que l'on ne pense. Nous avons qualifié à Paris de *madame* les princesses des quatre parties du monde ; *Chinoises, Américaines, Africaines & Hongroises*. Dans le *Bajazet* de Racine (qui ne s'est guere mis au fait du coustume du ferrail) ce mot est répété
soixante

soixante-neuf fois , & il n'y a dans la pièce que deux femmes. Cette rime , il est vrai , est fort commode , & aide merveilleusement à la terminaison du vers dans une pièce Racinienne où il est toujours question de flamme. On ne trouve le mot *madame* que trente-huit fois dans les *Artacides* de M. Peyraud de Beaufol , & il faut remarquer qu'il s'y rencontre trois princesses , dont deux sont amoureuses ; & que cette tragédie a quarante-quatre scènes. Nous ne savons guere , nous l'avouons , comment on appelloit la reine des *Parthes* , la reine d'*Arménie* ; & cette *Glaphire* , citoyenne Romaine , qui se trouvoit alors à Artaxate : mais nous savons que *madame Andromaque* , *madame Jocaste* , *madame Phedre* , sont d'un ridicule achevé. Il est vrai qu'en revanche la femme d'un procureur se nomme aussi *madame* , même dans notre comédie.

SI dans un salon on annonçoit monsieur *** & que l'introduit , faure de memoire , restât court , un provincial nouvellement arrivé & mal endoctriné , pourroit s'attendre

à voir subitement entrer le *frere du roi*. Point du tout ; ce seroit *monfieur Gorgibus* avec fon habit de velours noir, fa perruque ronde, fon épée au côté, & fes quatre cents mille livres de rente.

J'ai eu beau dire, je n'ai jamais pu faire entendre à certains Suiffes que le *frere du roi* s'appelloit *Monfieur* tout court, & que moi je m'appellois auffi *monfieur****. Comment me difoient-ils, ose-t-on mettre fur l'adresse de vos lettres à *monfieur**** ? Et si *Monfieur frere du roi*, vous faisoit la grace de vous adresser la parole, comment vous appelleroit-il ? Tout comme il lui plairoit ; mais en sortant de chez lui, je reprendrois mon titre de *monfieur* que personne dans la société ne me dispute & ne me disputera.

LES cours souveraines retranchent le *mon* dans leurs arrêts, & vous traitent de *fieur*.

LA gazette de France, depuis quelques années, dans l'annonce des livres, a retranché le *mon* à tout le monde, mais c'est une innovation. J'ai été appelé *monfieur* dans la gazette de France.

LE *nommé* est une expression dédaigneuse que certains tribunaux se permettent, quoique chacun doive être appelé par ses noms de baptême & de famille ni plus ni moins. Jean-Jacques Rousseau se signoit à la tête de ses livres, *Jean-Jacques Rousseau*; mais il trouvoit mauvais que l'on prononçât son nom sans y ajouter le mot *monsieur*.

CHAPITRE XVIII.

Sages-femmes.

QU'AND une fille est devenue mère, elle n'avertit personne malgré l'édit de Henri II. Elle dit qu'elle va à la campagne; mais elle n'a pas besoin de sortir de la ville, même du quartier pour se cacher & faire ses couches. Chaque rue offre une *sage-femme* qui reçoit les filles grosses. Un même appartement est divisé en quatre chambres égales au moyen de cloisons, & chacune habite sa cellule, & n'est point vue de sa voisine. L'appartement est distribué de manière qu'el-

les demeurent inconnues l'une à l'autre pendant deux à trois mois ; elles se parlent sans se voir.

ON ne peut forcer la porte d'une sage-femme que par des ordres supérieurs. La fille attend là le moment de sa délivrance un mois ou six semaines , selon qu'elle a bien ou mal calculé. Elle sort après la quinzaine & rentre dans sa famille & dans la société. Elle a pu accoucher dans une rue voisine, voyant de sa fenêtre celles de son pere sans que celui-ci s'en douté ; & voilà ce que la province ne sauroit concevoir.

La sage-femme se charge de tout, présente l'enfant au baptême, le met en nourrice, ou aux Enfants-trouvés, selon la fortune du pere ou les craintes de la mere.

COMBIEN ces réduits secrets ont-ils vu de malheureuses & tendres amantes, quelquefois trahies, abandonnées, & mouillant de leurs larmes tardives leur couche solitaire ! Quelle situation affreuse que celle de la jeune beauté qui, pressée entre le remord, le désespoir & la honte, paie avec usure un moment de

foiblesse ! Elle ne peut nommer ni son amant ni son fils en les cherissant tous deux ; fugitive de la maison paternelle , elle se trouve isolée dans cette immense ville , & obligée de vendre de petits bijoux pour obtenir le lit ou elle déposera le fruit de ses amours.

ON la cherche de tous côtés ; elle ne sortira de cette prison clandestine que quand elle pourra reparoitre. La faute sera oubliée & même pardonnée , pourvu qu'il n'y ait point de publicité.

Ces sages-femmes tirent le plus d'argent qu'elles peuvent des infortunées qui viennent chercher leurs secours ; ils ne font pas délin-téressés ; il n'en coûte guere moins de douze livres par jour.

ON a vu plusieurs filles assez habiles pour cacher leur grossesse jusqu'au dernier instant , assez heureuses pou accoucher promptement , assez intrépides pour revenir dans leur foyer domestique sans éveiller les soupçons de leurs pere , mere , frere & sœur. Quel inconcevable chef-d'œuvre d'habileté , de présence d'esprit & de courage ! Ainsi les sages-femmes sauvent

la réputation des amantes infortunées ; elles sont vouées à la discrétion ; le plus souvent, il est vrai, elles ne connoissent pas les personnes qu'elles accouchent. L'enseigne d'une sage-femme est parlante ; elle offre une femme portant un nouveau-né. Sans décrier une maison, cette enseigne empêche que des demoiselles bien nées y viennent demeurer, parce que ce voisinage paroîtroit trop commode aux yeux de la malignité. La fille prend la peine, quand l'accident lui arrive, de traverser la rue, & alors tout est dans l'ordre.

Le prêtre qui baptise est accoutumé à voir arriver la sage-femme, & il distingue ainsi du premier coup-d'œil l'enfant de l'amour de l'enfant de l'hymen. Les droits du prêtre ayant été fraudés, il punit le fils de l'infracteur dans l'extrait baptistaire, & le déclare enfant naturel, c'est-à-dire, *bâtard*. Qui voudra écrire des anecdotes singulières, intéressantes, piquantes, savoir & le bien & le mal que l'amour fait dans ce monde, toutes les ruses qu'il invente, toute la force & toute

le courage dont il est susceptible , qu'il fasse la connoissance de quatre ou cinq sages-femmes ; il apprendra des aventures uniques presque incroyables , & les noms des personnages y manquant , le lecteur sera intéressé sans que les acteurs soient trahis. Ce qu'il y a de plus remarquable , c'est de voir quelquefois la fille d'une sage-femme servir sa mere dans des fonctions qui réveillent certaines idées , & au milieu de tant d'exemples de foiblesses , conserver sa chasteté intacte. Si elle tombe dans le piège , ce ne sera pas faute d'avoir eu sous ses yeux des motifs propres à la retenir sur le bord du précipice.

PLUSIEURS filles qui ont visité une ou deux fois l'appartement obscur & impénétrable de la *sage-femme* , n'en trouvent pas moins un époux , en jouant le rôle d'Agnès , rôle que presque toutes les filles & même les plus sottes possèdent par instinct. Puis dans cette ville immense qui peut conter l'histoire de tel ou tel individu ? Le changement de quartier suffit pour dérouter le plus habile , le plus curieux investigateur.

LES filles pauvres & sans ressources vont faire leurs couches à l'Hôtel-Dieu ; on les y reçoit dès le sixième mois. Cette partie de l'administration est très-bien soignée ; rien ne manque à ces femmes de ce qu'exige leur état. Les maîtres de l'art y inspectent journellement la manière dont elles sont traitées jusqu'à leur parfait rétablissement. La chose vue en grand me paroît exempte de reproches.

CES sages-femmes qui reçoivent toutes celles qui se présentent , sans s'enquerir de leur nom & qualité , & l'hôpital des *Enfants-trouvés* font que l'infanticide est un crime inouï dans la capitale. Ce forfait n'étoit pas rare avant ce sage établissement ; & voyez s'il n'est pas plus commun en Suisse que dans toute la France.

L'ÉDIT de Henri II est tombé en désuétude ; & sur cent filles qui accouchent clandestinement , à peine y en a-t-il une seule qui sache qu'une vieille loi la condamne à la mort pour n'avoir pas révélé sa grossesse.

ON compte à Paris deux cents maîtresses

sages - femmes , il y nait environ vingt mille enfans : divifez.

CHAPITRE XIX.

De Blunet.

C'ÉTOIT un petit bourgeois de Paris , fans rang , fans fortune , fans crédit , fans talens spirituels. Eh ! pourquoi en parlez-vous , me dira-t-on ? Attendez , vous faurez pourquoi. C'est que ce *Blunet* fit à fa femme vingt-un enfans en fept fois de fuite ; or il n'y eut peut-être pas dans toute l'antiquité un exemple d'une fécondité fi prodigieufe. C'est l'Hercule Parisien ce *Blunet*.

CES enfans tri-jumeaux furent baptifés , vécurent les uns plusieurs jours , les autres plusieurs mois , & il en refta douze des plus forts , tous grands , & en bonne fanté.

COMME le public émerveillé ne favoit à qui attribuer cette efpece de prodige , & qu'on difputoit à qui de fa femme ou de lui on

en attribuerait l'honneur, *Blunet* coucha avec une servante qu'il avoit, & au bout de neuf mois, la fille accoucha de trois enfans mâles. *Blunet* mourut en 1685. C'est dommage qu'on n'ait pas suivi l'histoire de ses descendans ; mais alors on avoit l'esprit moins porté à l'observation des phénomènes qui tiennent à l'histoire naturelle.

QU'ON se moque encore chez l'étranger de la mollesse des Parisiens ! Ils n'auront qu'à répondre, *Et Blunet où est parmi vous son pareil ?*

CHAPITRE XX.

Loueur de Livres.

USÉS, sales, déchirés, ces livres en cet état attestent qu'ils sont les meilleurs de tous ; & le critique hautain qui s'épuise en réflexions superflues, devrait aller chez le *Loueur de livres*, & là voir les brochures que l'on demande, que l'on emporte, &

auxquelles on revient de préférence. Il s'instruira beaucoup mieux dans cette étroite boutique que dans les poétiques inutiles dont il était ses frères conceptions.

LES ouvrages qui poignent les mœurs, qui sont simples, naïfs, ou rouchans, qui n'ont ni apprêt, ni morgue, ni jargon académique, voilà ceux que l'on vient chercher de tous les quartiers de la ville & de tous les étages des maisons. Mais dites à ce loueur de livres : *donnez-moi en lecture les œuvres de M. de la Harpe* ; il se fera répéter deux fois la demande, puis vous enverra chez un marchand de musique, confondant (sous le vestibule même de l'académie) l'auteur & l'instrument.

GRANDS auteurs ! allez examiner furtivement si vos ouvrages ont été bien salis par les mains avides de la multitude ; si vous ne vous trouvez pas sur les ais de la boutique du loueur de livres, ou si vous y trouvant, vous êtes encore bien propres, bien reliés, bien intacts, faits pour figurer dans une bibliothèque vierge ; dites-vous à vous-même ;

J'ai trop de génie, ou je n'en ai pas assez.

IL y a des ouvrages qui excitent une telle fermentation, que le bouquiniste est obligé de couper le volume en trois parts, afin de pouvoir fournir à l'empressement des nombreux lecteurs ; alors vous payez non par jour, mais par heure. A qui appartiennent de tels succès ? Ce n'est guere aux gens tenant le fauteuil académique,

Ces loueurs de livres n'en connoissent que les *dos*, & ils ressemblent en cela à plusieurs bibliothécaires & à quelques princes qui ont une bibliothèque ordinairement assez utile aux autres.

UNE mere dit à sa fille, je ne veux point que vous lisiez. Le desir de la lecture augmente en elle ; son imagination dévore toutes les brochures qu'on lui dérobe ; elle sort furtivement, entre chez un libraire, lui demande la nouvelle Héloïse, dont elle a entendu prononcer le nom ; le garçon sourit ; elle paie & va s'enfermer dans sa chambre.

QUEL est le résultat de cette jouissance clandestine ? Je dois mon cœur à mon amant ;

quand je serai mariée, je serai toute à mon époux.

CHAPITRE XXI.

Le Catéchiste de Paroisse.

JE traverse une église; j'aperçois un homme en surplis, le bonnet quarré en tête, une soixantaine de petites filles assises sur des bancs l'environnent. Il parle, & c'est comme s'il ne parloit pas; un petit caquet aigre, sourd & continu, m'annonce sans le voir quel est le sexe qui est là. Je m'approche & j'entends ce qui suit.

LE CATÉCHISTE.

LEVEZ-VOUS, Javotte, dites-moi quelle est la fin du sacrement de mariage.

JAVOTTE.

LA fin du sacrement de mariage est la naissance des enfans qui renaissent spirituellement par le baptême pour remplir l'église & le ciel.

LE CATÉCHISTE.

ET vous, Manon, qu'est-ce que Dieu défend par le sixieme commandement : *luxurieux point ne seras, de corps ni de consentement.*

MANON.

Le sixieme commandement nous défend toutes sortes d'impuretés dans les actions & les paroles.

LE CATÉCHISTE.

POURQUOI dites-vous, toutes sorte d'impuretés ?

MANON.

Je dis toutes sortes d'impuretés, parce que ce péché se divise en plusieurs especes, selon la diversité des manieres ou la difference des personnes avec lesquelles on le peut commettre.

LE CATÉCHISTE.

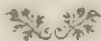
A votre tour, Babet. Qu'est-ce que Dieu défend par le neuvieme commandement : *l'œuvre de la chair ne desireras qu'en mariage seulement ?*

B A B E T.

DIEU, après avoir défendu par le sixieme commandement toutes les actions extérieures de l'impureté, en défend par le neuvieme tous les desirs & les pensées.

HEUREUSEMENT que les réponses de ces petites filles sont obscures; qu'elles ne savent pas elles-mêmes ce qu'elles disent, & qu'elles ont toute autre chose en tête; mais enfin, pourquoi de telles interrogations?

MAIS qui nous fera donc un catéchisme de morale? Il est vrai qu'il est plus difficile à faire que le Dictionnaire encyclopédique, & que l'entrepreneur n'auroit pas tant à gagner sur ce petit livre utile & à la portée des premières années de la vie. O instruction publique! instruction! tu es encore à naître parmi nous!



CHAPITRE XXII.

Cris de Paris.

NON, il n'y a point de ville au monde où les crieurs & les crieuses de rues aient une voix plus aigre & plus perçante. Il faut les entendre élaner leurs voix par-dessus les toits ; leur gosier surmonte le bruit & le tapage des carrefours. Il est impossible à l'étranger de pouvoir comprendre la chose ; le Parisien lui-même ne la distingue que par routine. Le porteur d'eau, la crieuse de vieux chapeaux, le marchand de ferraille, de peaux de lapin, la vendeuse de marée, c'est à qui chantera sa marchandise sur un mode haut & déchirant. Tous ces cris discordans forment un ensemble, dont on n'a point d'idée lorsqu'on ne l'a point entendu. L'idiôme de ces crieurs ambulans est tel, qu'il faut en faire une étude pour bien distinguer ce qu'il signifie. Les servantes ont l'oreille beaucoup plus exercée que l'académicien ; elles descendent l'escalier

salier pour le dîner de l'académicien, parce qu'elles savent distinguer du quatrième étage, & d'un bout de la rue à l'autre, si l'on crie des maquereaux ou des harengs frais, des laitues ou des betteraves. Comme les finales sont à-peu-près du même ton, il n'y a que l'usage qui enseigne aux doctes servantes à ne point se tromper; & c'est une inexplicable cacophonie pour tout autre.

CHAPITRE XXIIL

Musique ambulante.

MAIS voici un dédommagement. Qui n'a pas senti un vif plaisir en entendant le soir du fond de son lit le son mélodieux de ces orgues nocturnes, qui égalaient les tenebres & abregent les longues heures de l'hyver. C'est une vraie jouissance pour l'étranger. Émerveillé, bien clos & bien couvert, il entend les plus jolis morceaux de musique, exécutés sous ses fenêtres, comme pour le disposer doucement au sommeil; il prête l'oreille à ces

sons qui s'éloignent, & qui dans le lointain ont encore plus de charmes. Il s'endort voluptueusement, en répétant l'air chéri qui a parlé à son ame.

JE pense que rien ne seroit plus propre à entretenir la bonne humeur parmi le peuple, que d'étendre & perfectionner cette récréation innocente & publique, cette douce Euphonie.

QUEL agrément, si chaque soirée, si après le souper chaque rue avoit sa musique particulière! L'humeur & la fatigue de la journée disparaîtroient soudain, & l'homme de peine en se couchant craindroit moins le jour suivant embelli à son déclin.

QUI a entendu le jeu de ces orgues, & qui a pu refuser sa piece de deux sols à l'Orphée qui porte sur son dos cette machine harmonieuse? Certes il doit être regardé comme un homme ingrat. Il me semble, si j'étois en place, que j'emploierois cette musique ambulante & délicate, prolongée & diversifiée, comme pour changer en grande

partie les mœurs du peuple & l'attacher encore plus à son gouvernement ; mais on m'appelleroit le rêveur ; & cela m'avertit de clore le chapitre.

CHAPITRE XXIV.

Accoucheurs.

Au commencement du dix-septième siècle ; les *accoucheurs* étoient presque inconnus. Pendant plus de soixante ans, les têtes couronnées toujours supérieures aux règles, osèrent seules donner l'exemple d'un usage que le laps des tems, que les mœurs anciennes, que le préjugé peut-être, que la pudeur enfin, sembloient à jamais devoir proscrire.

L'IGNORANCE & l'inattention des sages-femmes firent périr quelques fruits, en firent avorter d'autres ; & par leur faute, quelques membres furent luxés, quelques têtes applaties, (de là des fots, des imbécilles) alors le grand intérêt des mœurs céda à un intérêt plus cher encore, & bientôt aux sages-femmes succéderent les *accoucheurs*.

LES femmes en couche regretterent pendant quelque tems les mains douces, délicates & souples des accoucheuses ; mais par des huiles, par des oins préparés, les accoucheurs y suppléerent bientôt.

LA science des accouchemens se perfectionna ; on acquit des notions plus certaines sur les signes caractéristiques d'un accouchement prochain, d'un accouchement heureux, d'un accouchement pénible. On apporta des remèdes efficaces aux douleurs aiguës de l'enfantement ; on diminua le nombre des fœtus morts ; on calma les inquiétudes des femmes enceintes ; de jour en jour l'opération césarienne devint plus rare, & jusqu'à la petite bourgeoise pudibonde, toutes les femmes cessèrent enfin de redouter la main des accoucheurs.

LES peuples du midi, les Espagnols surtout, moins philosophes que les maris François, plus jaloux ou moins attachés à leurs femmes conservent encore pour les accoucheurs une répugnance invincible. L'idée de livrer aux attouchemens d'un autre homme

des charmes , des formes qu'eux seuls veulent voir & palper , est pour eux l'idée la plus désespérante. Ils ne réfléchissent pas que quelque séduisantes que soient la pâleur , la langueur d'une femme en couche , quelqu'attendrissans que soient ses cris ; ces formes , toutes défigurées alors , ont perdu tout leur charme. D'ailleurs cette fonction sérieuse devient pour ainsi dire , sacrée , & inspire aux accoucheurs une circonspection religieuse , qui les rend insensibles , aveugles & muets.

La pudeur n'est donc jamais violée , malgré le livre intitulé , *de l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes ; (*)* par le savant Hequet. Les femmes , six semaines après leurs couches , dinent gaiement avec leur médecin - accoucheur , qui s'assied à côté du mari ; elles ne rougissent point de sa présence.

La section de la symphyse , cette opération hardie & récente , n'est pas pleinement

(*) Ce livre a été imprimé à Paris en 1708 , in-12 , chez Etienne.

accréditée. Il paroît que , malgré les éloges que l'on doit à l'auteur de cette découverte, l'art peut recourir à des moyens moins extrêmes. Le *forceps* , tout terrible qu'il est , semble moins effrayant ; & comme on peut perfectionner sa structure & son jeu , il paroît plus convenable de l'envoyer que de scier une femme en deux.

La pratique des accouchemens a des cours publics , & tandis que les campagnes & les petites villes sont privées des personnes parfaitement versées dans cet art , elles abondent dans la capitale ; & l'on y trouve autant de facilité à mettre un enfant au monde qu'à le procréer.

C H A P I T R E X X V .

Dentistes.

LA plus belle bouche n'est plus belle si les dents lui manquent. Otez une dent à la belle Hélène la guerre de Troie n'a plus lieu , & la divine Iliade rentre dans le néant.

LES dents fraîches annoncent la santé, & c'est un charme préférable à tout autre. Les dents & les levres ! les voluptueux seront de mon avis.

LA femme à qui les dents manquent fait mille grimaces pour voiler ce défaut ; elle n'ose rire que sous sa main ou sous l'éventail.

SI les dents contribuent autant à la santé qu'à l'agrément de la figure ; il ne faut pas les négliger.

LES habiles dentistes s'attachent plus à conserver les dents qu'à les extirper. Ils n'arment plus si fréquemment leurs mains de l'acier douloureux. Le plus étonnant dans son art, se nomme *Catalan*, rue Dauphine. A la légèreté de la main il a réuni les observations les plus judicieuses & les plus fines ; enfin il est créateur d'une espèce de merveille. Il vous fera, (tant en cette partie ses connoissances anatomiques sont étendues) il vous fera, dis-je, un râtelier complet avec lequel vous broierez tous les alimens sans gêne & sans efforts. Il a su deviner le jeu de la mastication ; il a su

l'imiter à un tel point de perfection , que cela m'a paru d'un mérite trop rare & de trop grande utilité pour qu'il me fût permis de taire ici & le nom & l'éloge de l'artiste.

Si une rage de dents vous saisit dans la nuit, vous n'avez qu'à lever les yeux. Une enseigne qui représente une dent molaire grosse comme un boisseau, vous dit *Montez*. Le dentiste vous fait asseoir, relève sa manchette de dentelle, tire votre dent d'une main leste, & vous offre ensuite un gargarisme ; vous le payez & vous continuez votre chemin sans douleur. Cela n'est-il pas commode ?

CHAPITRE XXVI.

Cuisiniers.

ET tout pour la tripe , a dit Rabelais. Ce délicat parasite, sybarite efféminé, si voluptueux, si sensuel, dont la table est chargée des productions de tous les climats & les plus propres à flatter & réveiller le goût ; qui va au-devant de toutes les sensations agréa-

bles, qui s'environne du charme profond des arts pour prévenir l'ennui, est-il à votre avis, de la même espèce que le Lapon qui boit en place de vin de Tokai l'huile puante qu'il exprime de la graisse des poissons ? Et cette belle femme parée, trainée dans un char transparent qu'emportent six nobles courriers, habite-t-elle la même terre que la Samoyède aux mamelles noires & pendantes, errante sur la mer Glaciale, ou respirant l'air humide & étouffé d'une tanière ?

APRÈS cela verrez-vous sans étonnement sur le même Globe, le maître-d'hôtel apportant le menu à Monseigneur ? Celui-ci le jette avec dédain : toujours les mêmes plats ! mais vous n'avez point d'imagination, voilà des répétitions qui me donnent des nausées. -- Mais on variera les sauces, monseigneur. -- Tout cela est détestable, vous dis-je, je ne puis plus manger. -- Eh bien, monseigneur, je vous préparerai un sanglier à la crapaudine. Quand ? Demain : il aura bu soixante bouteilles de vin de Champagne. Je veux vous faire manger ensuite une tortue de la

Jamaïque. - - A la bonne heure ! Et quand ?
où est-elle ? - - A Londres. - - Qu'on prenne
la poste ; qu'on aille la chercher.

ON prend la poste & l'on apporte la tortue.
Grand conseil pour savoir comment on l'apprê-
tera : on prodigue autant de paroles qu'il en
faudroit pour former une Encyclopédie. Enfin,
la tortue est servie ; c'est un plat qui revient
à un millier d'écus : sept ou huit gourmands
s'en gorgent ; & tandis qu'ils boivent le vin
de la Romanée, ils examinent ce qu'il faut à
un païsan pour vivre. Ils décident que trois
sols par jour lui suffisent ; on accorde dix-sept
sols aux bourgeois des villes. Monseigneur &
ses adhérens ont décidé qu'au-delà c'étoit un
vrai superflu.

QUI pourroit nombrer tous les mots de la
nouvelle cuisine ; c'est un idiôme absolument
neuf. Les Languedociens font les meilleurs
cuisiniers ; on leur donne le quadruple des
appointemens d'un précepteur.

ON ne mange pas le quart de ce qui est
servi ; & ce n'est pas sans raison que les do-
mestiques font gros & gras, ils font bien meil-

leure chere que l'ordre de la bourgeoisie ; ils le savent ; ils en sont fiers. Le domestique d'un seigneur rencontrant un de ses camarades qui venoit d'écrire une lettre , & qui avoit encore sur sa veste un peu de poudre à mettre sur le papier , lui dit d'un ton avantageux : *secoue donc cette poudre ; on te prendroit pour un commis.*

UN sanglier à la crapaudine ! s'écrie-t-on ? oui je l'ai vu de mes yeux sur le gril ; celui de Saint-Laurent n'étoit pas d'une plus belle taille. On l'environne d'un brasier ardent ; on le larde de foie gras ; on le flambe avec des graisses fines ; on l'inonde avec des vins les plus savoureux ; il est servi tout entier avec sa hure devant *monseigneur* , qui sourit à l'énorme service.

ON attaque tantôt la hure , tantôt les côtes , & l'on disserte savamment sur la partie la plus fine & la plus délicate.

LES rois de France ont rendu des ordonnances sur le *potage* , la *régalade* ; ils vouloient réprimer le luxe des repas.

DANS le dernier siecle on servoit des masses

considérables de viande, & on les servoit en pyramide. Les petits plats, qui coûtent dix fois plus qu'un gros, n'étoient pas encore connus. On ne fait manger délicatement que depuis un demi-siècle. La délicieuse cuisine du regne de Louis XV, fut inconnue même à Louis XIV; il n'a jamais tâté de la *garbure*.

Un entremets étoit autrefois un spectacle entre les services qui coupoient le repas ou le festin. Qui s'en douteroit aujourd'hui ?

Si l'on pouvoit détailler au juste de quelle manière se nourrissoient le païsan, le simple citoyen, le noble campagnard, le grand seigneur, le clergé & les moines, on verroit peut-être par la table, quel étoit alors le degré de l'aïssance particulière; & cela seroit bon à savoir.

ON a trouvé depuis peu qu'il étoit ignoble de mâcher comme le vulgaire. En conséquence on met tout en *bouillies* & en *consommés*. Une duchesse vous avale un aloyau réduit en gelée; & ne veut point travailler comme une harengère après un morceau de viande. Il ne lui faut que des jus qui descendent promptement.

ment dans son estomac sans l'effort ni la gêne de la mastication. La viande de boucherie n'étoit déjà bonne que pour le peuple ; la volaille commence à devenir roturiere ; il faut des plats qui n'aient ni le nom ni l'apparence de ce qu'on mange ; & si l'œil n'est pas surpris d'abord , l'appétit n'est plus suffisamment excité. Nos cuisiniers s'occupent donc à faire changer de figure à tout ce qu'ils apprêtent.

DANS la semaine sainte , il y a un repas chez le roi , où l'on imite avec des légumes tous les poissons que l'océan fournit. On donne à ces légumes le goût de ces mêmes poissons que l'on imite.

J'AI goûté des mets accommodés de tant de manieres & préparés avec tant d'art , que je ne pouvois plus imaginer ce que ce pouvoit être.

ET tandis qu'on fait si bonne chere , tous les gourmands oublient ce vieux proverbe : *le ventre est le plus grand de tous nos ennemis.*

PEU s'en faut aujourd'hui qu'un cuisinier

ne prenne le titre d'*artiste en cuisine*. On ne leur donne pas encore vingt mille livres de gages, comme on faisoit à Rome; mais on les choie, on les ménage, on les apaise quand ils sont fâchés; & tous les autres domestiques leur sont ordinairement sacrifiés.

LES recherches de cet art sont telles, que Trimalcion apprendroit de nos cuisiniers modernes; & que Marc-Antoine qui, pour un repas donné à la reine Cléopâtre, accorda une ville pour récompense à son cuisinier, ne fauroit quelles largeesses lui faire.

LE roi de Prusse a adressé une épître en vers à Noël, son maître-d'hôtel, en action de grâces d'un excellent ragoût à la *sardana-pale*. Qu'est-ce qu'un ragoût à la sardana-pale? Je ne le connois pas.

LE petit bourgeois qui n'a qu'une servante, dont le chef-d'œuvre est une fricassée de poulet; quand il a goûté d'une sauce piquante, ne manque pas de raconter la vieille histoire du cuisinier, qui fit manger sa vieille culotte à son maître, tant il avoit su apprêter le vieux

cuir après l'avoir fait bouillir & macérer dans les coulis les plus appétissans. Il fait sa cour à un maître-d'hôtel, afin que celui-ci le régale le dimanche; c'est pour lui une connoissance chère & précieuse, qu'il cultive avec le plus grand soin. Il tâche de l'avoir pour parrain de son fils, afin de pouvoir l'appeller mon compere. De bons goûters doivent en résulter.

DES sensations que nous pouvons éprouver, la plus grossière, à mon gré, est celle que nous procure notre palais. Les plaisirs des gourmands sont assurément les moins délectables de tous. Eh, qu'il faut plaindre le malheureux qui met là sa suprême volupté ! Cependant voyons encore la richesse & la magnificence de la nature envers ceux qui nous paroissent disgraciés par elle. Regardez un Chapelle, un Desyvetaux, (car je ne veux pas nommer le gros gourmand que j'ai sous les yeux ;) voyez cet ami joufflu de la table, qui goûte un mets ou une liqueur étrangère. Il considère l'objet & sa couleur; il le flaire. il l'approche à plusieurs reprises de l'organe

du goût ; il le retire , il ne se livre qu'avec attention a la volupté sensuelle. Voyez comme il prend une larme de la liqueur , comme il l'interroge sur le bout de sa langue , comme il la dépose sur le bord des levres ; toutes les houppes nerveuses étudient profondément la sensation. La langue & toutes les parties de la bouche ; tour-à-tour & par une gradation imperceptible , s'avancent pour juger. Après une infinité de *récolemens* , il se détermine enfin à avaler la précieuse liqueur. Mais le gourmet suspend le dernier coup , la rappelle & fait de nouvelles recherches , comme s'il n'avoit pas encore assez analysé tout ce qu'elle a de délicieux ; il promène encore voluptueusement la dernière goutte. Cette liqueur paroît une à un palais ordinaire ; mais le gourmet a su découvrir en elle une variété prodigieuse ; & quand il a bu , son estomac goûte encore.

S'ENLEVER adroitement un cuisinier , est donc un tour affreux que l'on ne pardonne point , & qui dans le monde fait passer pour *méchant* quiconque a recours à cet indigne artifice.

CHAPITRE

CHAPITRE XXVII.

Marmite perpétuelle.

ALLEZ la voir sur le quai de la volaille ; pendue à une large crémière ; là nagent des chapons au gros sel qui cuisent tous ensemble , & qui se communiquent réciproquement leurs sucs restaurans. A toute heure du jour vous pouvez pêcher un de ces chapons ; un excellent jus l'accompagne , & vous le mangerez chez vous tout chaud ou à quatre pas de là , en l'arrosant de vin de Bourgogne.

On regrette la *marmite perpétuelle* quand on se trouve dans un ingrat pais , où l'on ne fait point élever la volaille ; où l'art de la nourrir & de l'engraisser n'a jamais été connu ni même soupçonné ; alors on songe aux chapons ainsi qu'aux huîtres & aux harengs. Vous n'en voyez que de pétrifiés , & cette consolation n'est bonne que pour le naturaliste qui vous dit froidement : ici l'on mangeoit des huîtres & des harengs frais , il y a bien douze à quinze mille années.

CHAPONS gras & huitres fraiches ne vous manqueront jamais à Paris ; vous pourrez commencer votre repas à l'heure que vous voudrez ; & ailleurs on ne trouve point pour son argent ni huitres ni chapons au gros sel.

CHAPITRE XXVIII.

Porte - Dieu.

ADMIREZ la richesse & la dignité de notre langue ! Nous disons , *porte-faix* , *porte-feuille* , *porte-crayon* , *porte-baguette* , *porte-étrier* , *porte-vent* , *porte-verge* , *porte-manteau* , *porte-mouchette* , puis enfin *porte-dieu*. *Porte-dieu* ! Dieu des cieux, quel mot dans notre langue !

C'EST un pauvre prêtre , un habitué de paroisse , qui veille le jour & une partie de la nuit , pour répondre à ceux qui le somneront d'aller prendre au tabernacle le pain eucharistique que l'on porte aux malades.

UN dais usé , sale , mais portatif , que les deux premiers galopins soulevent ; une lan-

terne ou un flambeau de poix-réfine, un porte-sonnette, un bedeau en gannache & tout clopinant, voilà l'attirail qui s'achemine vers le logis du moribond. Le ciboire est habillé de quatre petits morceaux d'étoffe; la sonnette avertit le peuple de se mettre à genoux; les fiacres & les équipages s'arrêtent, mais les maîtres ne descendent pas de voiture; on baisse les glaces & l'on s'incline légèrement à la portière. Quand les cochers sont sourds, le porte-sonnette redouble le son de sa petite cloche. (*) L'hérétique, ou celui qui craint de se crotter, en est quitte pour un quart de gèneflexion. Tout le monde a droit de suivre le viatique dans la maison où il est entré, & jusques dans la chambre du malade. On a soin de voiler les miroirs, afin que le S. Sacrement ne soit pas multiplié dans les glaces. Alors le prêtre fait d'une console un autel; il asperge d'eau bénite la chambre, en exorcisant les esprits

(*) IL n'y a qu'un exemple, au milieu de tant d'embaras, d'un *porte-dieu* & d'un porte-sonnette renversés avec le dais; mais ce fut un accident.

malins ; puis il commence une exhortation bannale à un mourant qu'il n'a jamais vu, qu'il ne connoît pas. La même exhortation s'applique aux jeunes, aux vieux, aux adultes, aux femmes, aux filles, à toutes les conditions & à tous les états. Tandis que le prêtre administre le malade, le porte-sonnette leve adroitement le chandelier & saisit la pièce d'argent qu'on y dépose ordinairement, & qu'il partagera avec le *porte-dieu*. Le prêtre bénit l'assemblée & s'en retourne comme il est venu.

QUELQUEFOIS le trajet est long ; une pluie abondante survient ; alors le *bon Dieu* monte en fiacre, le porte-sonnette se met devant & sonne à la portière. Le bedeau, son flambeau à demi-éteint, devient laquais ; le cocher, par respect, met son chapeau sous le bras, fouette de l'autre & reçoit l'eau des gouttières sur sa tête nue.

A la porte de l'église on paie le fiacre, & le prêtre, en place du *pour-boire*, lui donne la bénédiction. Il est sanctifié lui & sa voiture, & de tout le jour il n'osera jurer après ses chevaux.

QUAND le guet rencontre le *bon Dieu* le soir, il l'accompagne la bayonnette au bout du fusil jusqu'au temple qu'il habite, & pour récompense il est béni sur les marches de l'autel.

LOUIS XV revenant du palais de la justice, où il venoit d'exercer un acte d'autorité envers le parlement de Paris, rencontra au bas du Pont-Neuf le viatique de la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois. Tout son cortège royal s'arrêta; il descendit précipitamment de son carrosse, se mit à genoux dans les boues, & le prêtre sortant de dessous son dais, jadis rouge, lui donna la bénédiction. Le peuple émerveillé de cet acte pieux, oublia l'acte d'autorité qui lui déplaisoit, & se mit à crier: *vive le roi!* Et tout le long du jour il répéta: *il s'est mis à genoux dans les boues!*

LE porte-dieu à qui cette bonne chance arriva, eut une pension de la cour.

QUAND on porte le viatique chez une personne de considération, alors l'appareil change. Tous les domestiques de la maison sont armés de flambeaux, le dais orné &

propre sort de l'armoire ; le porte-sonnette a un surplis blanc, deux clercs supportent le dais, le Suisse de la paroisse precede le cortege, & le curé mettant sa magnifique étole, vient administrer lui-même le malade.

CETTE faveur singuliere est rare, & ne s'accorde qu'aux hommes en place, ou fameux par leur opulence.

JE crois que le *porte-manteau* du roi de France s'estime beaucoup plus que le premier *Porte-dieu* de Saint-Eustache.

SELON l'évangile de S. Matthieu, *Satan fut porte-dieu ou emporte-dieu.*

CHAPITRE XXIX.

Quinzaine de Pâques.

C'EST dans la petite bourgeoisie un tracas extraordinaire ; cette époque est toujours embarrassante pour les boutiquiers. Il s'agit d'aller à confesse & de faire ses pâques. Remontrances du pere aux enfans, au garçon

de boutique , à la servante. Comme une confession pèse aux incrédules en herbe ! Comme ils se sentent gênés , ne sachant quel parti prendre !

ENTREZ dans les églises & dans les couvens ; quelle besogne ! les prêtres & les moines sont tous en l'air. Prédications , exhortations , retraite , conférences. Au logis on fait apprendre par cœur aux pauvres enfans la passion du Sauveur ; elle est bien longue : ils pleurent , on les met en pénitence ; ils pleurent plus fort , ils jeûnent au pain & à l'eau.

LES spectacles sont fermés , les mauvais lieux ne le sont pas ; la police a plus à faire que jamais. Les concerts qui remplacent la comédie , les assemblées de charité , l'office des ténèbres qu'on égaie par de la musique , les belles voix que l'on affiche , les promenades de Long-Champ , le départ des gens comme il faut pour la campagne , tout rend cette semaine excessivement bruyante. Les valets & les servantes interrompent leur service , assiegent les confessionnaux. On court entendre le matin & le soir la passion ; les

temples ne sont plus assez vastes ; la nappe des communians borde le balustre des autels ; le ciboire se promène toute la matinée ; il faut que le vendeur d'*hosties* en jette dans le moule une plus grande quantité ; les *confiteor* frappent incessamment à la porte du tabernacle.

APRÈS une apparence d'amandement , la quinzaine finie , les églises redeviennent désertes ; le peuple reprend son train accoutumé ; il ne songera à la confession que l'année suivante. Aux plats de légumes , déjà la viande a succédé ; quand le plat de légumes reparoîtra sur la table , les devoirs de sa religion lui reviendront en sa mémoire.

Le petit peuple dit toujours qu'il va voir son homme à deux chemises ; & ce pour dire son confesseur.



CHAPITRE XXX.

Prônes.

O N y récite encore les anciennes prières ecclésiastiques, qui se font pour chasser le diable. Le prêtre exorcise les forciers, les magiciens, les devins, & ramène la pratique des siècles les plus ignorans & les plus barbares.

CEUX qui gémissent encore sur ces exorcismes, qui ne contribuent pas à donner au peuple des idées saines, peuvent pardonner à cet abus, en songeant qu'en Espagne la superstition, si difficile à déraciner, s'y manifeste d'une bien autre manière.

MES lecteurs apprendront, avec quelque étonnement, je pense, que le 7 novembre 1781, (il n'y a point ici faute de date, j'en avertis) on brûla à Séville une femme accusée d'avoir eu commerce avec le diable. Saint Cyprien & saint Augustin ont cependant dit positivement que la chose étoit

impossible. Cette malheureuse étoit jeune & jolie. Par un raffinement de cruauté, les inquisiteurs lui firent couper le nez deux heures avant l'exécution, afin que les graces touchantes de sa figure ne pussent plus intéresser à son sort. Je tiens le fait d'un témoin oculaire. Oui, cette horrible scene n'est pas plus ancienne que le 7 novembre de l'année dernière. Lecteurs, pesez l'époque.

L'ANCIEN axiome, *tout vice est issu d'ignorance*, mérite bien d'être renouvelé. On voit ce triste résultat à chaque page de l'histoire des hommes.

PAUVRE esprit humain, que tu as besoin de lumieres! Tu es prêt à chaque instant de tomber dans les plus viles superstitions. Tu as adopté la forcellerie, la magie, l'astrologie judiciaire; & tes erreurs politiques, non moins monstrueuses, ont fait gémir de pitié sur ton aveuglement.



CHAPITRE XXXI.

Oeuf de poule.

UNE poule pond un œuf le 15 mars. Le lendemain le parlement s'assemble & rend gravement un arrêt qui permet aux Parisiens de manger cet œuf. L'archevêque qui sourient que ce point de discipline ecclésiastique ne doit point regarder des juges séculiers, des profanes, publie de son côté un mandement où, après avoir bien tonné contre l'incrédulité du siècle, il gemit sur la nécessité où il se trouve d'accorder aux tièdes fideles la permission de manger cet œuf, défendu constamment dans les beaux jours de l'église. Ce mandement est rempli de longues exclamations contre la perversité des mœurs régnantes; mais jamais il n'y est question de l'opulence de l'église gallicane, des abbayes en commande, des honneurs & des richesses qui accompagnent la fainéantise du clergé, & la grêle tombe sur les pauvres philosophes qui

n'ont ni revenus ni maitresses, mais qui auroient l'estronterie de manger l'*œuf*, & sans remords, malgré l'éloquence du mandement. C'est la philosophie qui fait tout le mal de ce bas-monde ; elle est bien coupable ; car c'est elle qui a fait remarquer (lorsqu'on n'y songeoit pas encore) l'ambition, le despotisme & la politique des prêtres & des évêques. Après que le bon prélat a fait afficher son *mandement* dans tous les carrefours, & que quelques journalistes à ses ordres l'ont loué outre mesure, la *truite*, le *brochet*, l'*anguille*, & jusqu'à la *poule d'eau*, paroissent en abondance sur toutes les tables dévotieuses & scrupuleuses. Le *brochet* pour y figurer n'a pas besoin de permission comme l'*œuf*, & l'on peut en conscience dépeupler l'Océan & la Méditerranée, pourvu qu'on s'humilie sur soi-même, en déplorant le *relâchement affreux* qui porte un *mondain* à avaler un œuf frais.

VOILA une des principales fonctions du prélat de la capitale. Tous les ans à la même époque, il signale son zèle apostolique contre les œufs : les poules continuent à pondre.

malgré le mandement de monseigneur; le prélat lui-même ne fait pas que cette défense est un rite emprunté des prêtres Égyptiens; que comme chymiste (& non comme archevêque) il pourroit avoir raison de défendre cet *œuf* dans l'équinoxe du printems, parce qu'alors toute la nature en travail, subit une fermentation qui rend l'*œuf* dangereux. S'il s'expliquoit en naturaliste on pourroit l'entendre; mais il ne fait que répéter une ordonnance des prêtres de Memphis dont il ne connoît ni le sens ni le but. La croix qu'il porte est encore un emblème qu'il ne fait pas mieux expliquer.

L'USAGE du beurre est aussi toléré par le même écrit; mais la saine physique le permet dans tous les tems; & le beurre ne fut jamais défendu sur les bords du Nil par les hommes les plus versés dans les connoissances des opérations les plus mystérieuses de la nature.

CEPENDANT tous les membres du clergé & ceux du parlement qui, se piquant de régularité, mangeront des *œufs* & du poisson

pendant tout le mois d'avril, tomberont malades pour en avoir mangé ; & le clerge & le parlement , tout en rendant ces belles ordonnances qui permettent ou prohibent, ignoreront à jamais l'esprit de la loi qui défendoit autrefois l'usage des *œufs*, de la *viande* , & même de la *chair de poisson* dans les premiers jours du printems , dans cette saison si riante , mais qui fait subir à tous les corps une agitation intérieure , produit d'un ferment dont *nosseigneurs* n'ont pas la moindre idée.

Si le mandement anti-ovipare de l'archevêque de Paris (qui mange en paix cinq cent mille livres de rente) a un côté ridicule & comique , je ne le lis jamais qu'en me rappelant la sagesse profonde des anciens législateurs qui avoient concentré dans le *sacerdoce* le dépôt des secrets les plus utiles à l'univers ; mais le *sacerdoce* qui ne fait plus lire la langue hiéroglyphique , a perdu le fil de la doctrine populaire , & nageant dans le vague , il frappe au hasard l'*œuf de la poule*.



CHAPITRE XXXII.

Le Livre de bois.

LE *livre de bois* est un meuble d'église qui dans les paroisses, est mis en dépôt dans la sacristie. Il en sort à la Fête-Dieu, pour la procession solennelle de ce jour. Il est entre les mains du maître-de-cérémonies; il lui tient lieu de langue, quand il commande l'exercice au Thuriféraires. Pour les ranger de front ou sur deux lignes, il frappe à deux, trois & quatre tems. A ce signal les encensoirs jaillissent & s'élancent dans un jet égal & rapide. Il frappe encore, & les évolutions sacerdotales se combinent d'une manière toute nouvelle.

CE *livre* est une espèce de claquette qui figure une imitation de Jésus-Christ, relié en marroquin & doré. Le maître de cette sacrée claquette parcourt ainsi les rangs des portechapes & porte-chasubles, & disperse ou réunit les membres chantans du clergé. Tantôt il

les aligne , tantôt il les range en bataillon
quarre. Souvent il est tout en eau ; & comme
il ne parle que par son *livre de bois* ; il lui
communique , quand on ne l'entend pas , ses
mouvemens de dépit , d'impatience & de co-
lere. Il en impose aussi aux censeurs qui font
du bruit , en faisant résonner le *livre* sur un
ton précipité. Il rallie ainsi les troupes épar-
ses & inattentives , & remet l'ordre dans la
phalange sacrée.

RIEN de plus curieux que de le voir de-
vant tout un peuple parler ainsi des mains.
Comme la joie brille sur son visage , quand
on a répondu parfaitement aux signes de son
livre de bois ! Il tressaille , il triomphe. Les
ensans de chœur , qui jettent des roses , ne
perdent pas de vue le moindre de ses mou-
vemens ; ils s'y conforment avec docilité.
Jamais général n'eut plus de satisfaction à la
tête d'une armée obéissante & mobile. Ce
maître-de-cérémonies ne donneroit pas ce
jour là sa claquette pour le bâton de maré-
chal de France.

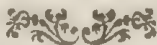
CHAPITRE XXXIII.

La rue du Pied-de-Bœuf.

AUX belles rues Saint-Honoré, Saint-Antoine, Saint-Louis au Marais, opposez la rue du *Pied-de-Bœuf*, située tout au cœur de la ville; c'est bien l'endroit le plus puant qui existe dans le monde entier. Là est une juridiction qu'on nomme le *Grand-Châtelet*; puis des voûtes sombres & l'embarras d'un sale marché; ensuite un lieu où l'on dépose tous les cadavres pourris, trouvés dans la rivière, ou assassinés aux environs de la ville. Joignez-y une prison, une boucherie, une tuerie; tout cela ne compose qu'un même bloc empesté, emboué & placé à la descente du Pont-au-Change. De ce pont si surchargé de vilaines maisons, voulez-vous aller à la rue Saint-Denis? Les voitures sont obligées de faire un détour par une rue étroite, où se trouve un égout puant, & presque vis-à-vis de cet égout est la rue *Pied-de-Bœuf*, qui aboutit

à des ruelles étroites , fétides , baignées de sang de bestiaux , moitié corrompu , moitié coulant dans la rivière. Une exhalaison pestilentielle n'abandonne jamais cet endroit , & dans le débouché qui donne près la chute du *Pont - Notre - Dame* , dans la rue de la *Planche-Mibray* , on est obligé de retenir sa respiration & de passer vite , tant l'odeur de ces ruelles vous suffoque en passant.

QUI croiroit que les victimes de la volupté grossière vont se loger là , au-dessus des victimes qu'on égorge ; & que dans un lieu si puant , si abominable , elles se prostituent au bruit des hurlemens , des bélemens lamentables des troupeaux égorgés , des coups d'assommoirs & à la fumée de leur sang ! Ces créatures sont à la fenêtre tout le jour ; le jaune de leur figure est couvert par un placard énorme de rouge. Et qui va trouver ces monstres femelles ? Les garçons bouchers.



CHAPITRE XXXIV,

Entrée de la Foire de Saint-Germain.

NÉGLIGENCE insigne & impardonnable, pour ce qui regarde la commodité & même le salut du public. Très-dangereuse porte du côté de la rue *Tournon*. La foule y est dans un péril inévitable par la descente rapide des voitures qui enfilent cette gorge étroite, où il n'y a ni recoin ni allée pour se sauver des roues qui effleurent la muraille.

DIRA-T-ON qu'il étoit difficile & dispendieux d'élargir cette entrée? Non : le feu a consumé la foire; on en rebâti bien vite une autre; mais le feu n'ayant pas consumé cette détestable entrée, on n'a pas daigné y donner des soins, & on a laissé subsister l'endroit le plus périlleux de tout Paris. Froissemens, contusions, perte de membres, voilà ce qu'il en coûte pour voir *Jérôme pointu*.

ON va enfin élargir ce passage; on n'y verra plus la compression des équipages &

du peuple. Cela vient un peu tard ; mais il faut encore donner des éloges à la bonté tardive des administrateurs.

CHAPITRE XXXV.

Rue Quincampoix.

CETTE rue fera à jamais célèbre par le jeu effroyable que Law fit jouer à toute la France sous les auspices du régent. L'or & l'argent n'avoient plus de valeur. On se portoit en foule dans cette rue étroite pour convertir en papier les especes monnoyées ; il falloit expulser le soir les porteurs de sacs & les demandeurs de feuilles de papier. On avoit dans sa poche des millions ; tel croyoit en posséder douze , vingt , trente. Le bossu qui prêtoit sa bosse aux agioteurs en forme de pupitre , s'enrichissoit en peu de jours ; le laquais achetoit l'équipage de son maître ; le démon de la cupidité faisoit fortir le philosophe de sa retraite , & on le voyoit se

mêler à la foule des joueurs, & négocier un papier idéal.

UN jeune seigneur Flamand affaffinoit dans une auberge le porteur d'un riche portefeuille, & montoit sur l'échafaud pour y être rompu vif.

ON n'entendoit plus parler que de millions & de milliards; & quand le rêve fut fini, il ne resta de toutes ces richesses imaginaires que des feuilles de papier, & l'auteur même de ce système alla mourir de misère à Venise, après avoir possédé le mobilier d'un monarque & quatorze terres titrées.

QUELQUES particuliers qui n'avoient rien s'enrichirent; mais l'on vit périr beaucoup de fortunes honnêtes dans la classe la plus laborieuse. Leurs possesseurs furent réduits au désespoir, & leurs enfans à la mendicité.

CE mouvement prodigieux qui avoit donné à toute la nation les convulsions du délire, auroit pu servir l'état, s'il eût été plus modéré. Il a montré du moins les ressources étonnantes d'une circulation rapide, propre

à le revivifier. La machine , quoique brisée par un violent effort , offroit l'empreinte d'un génie neuf & hardi. Le moraliste ne fut pas fâché de ce prompt échange de biens ; car ils doivent tour-à-tour arroser différentes familles.

A cette époque tomberent une foule d'idées rétrécies ; tout fut assujéti à un calcul nouveau.

LE régent qui avoit du génie , témoin des bons effets du système , ne pouvoit se résoudre à l'abandonner ; il pleura sur ses débris.

ON a fait monter à six milliards la masse de cette richesse idéale ; mais si ce fut le comble de la stupidité de croire à cette fortune prodigieuse , ce seroit une sottise non moins grande , que de ne pas appercevoir tout le jeu que cette machine bien montée auroit pu imprimer au commerce & à l'industrie de la nation.



CHAPITRE XXXVI.

Plaisirs du Roi.

ON appelle *plaisirs du roi* tout le terrain réservé pour les chasses de Sa Majesté. Ce terrain comprend tous les environs de Paris, & le fusil est une arme aussi étrangere aux habitans de cette ville qu'à ceux de Pékin. Aussi voyez-vous dans toutes les plaines, les perdrix familiarisées avec l'homme, becqueter le grain tranquillement, & ne point s'écarter lorsqu'il passe. Les lievres y sont moins fugitifs qu'ailleurs ; on diroit qu'ils savent que les Parisiens doivent les respecter ; ils s'assseyent sur leur derriere & vous regardent passer.

LE roi est quelquefois deux ou trois années avant que d'honorer de sa présence telle plaine couverte de gibier. Il paroît ; c'est une destruction de quinze à dix-huit cents pieces ; mais les perdrix & les lievres qui ont

échappé à ce jour fatal, vivent après en sûreté, & plusieurs meurent de vieillesse.

LES gardes-chasse exercent leur emploi avec beaucoup de sévérité; la plus petite contravention en ce genre est rigoureusement punie. Un bourgeois n'ose acheter un lievre qui auroit été tué dans la plaine, dans la crainte de passer pour complice de sa mort. Si la perdrix blessée vient expirer dans votre jardin, il faut la restituer. Les gardes-chasse font une guerre cruelle aux chiens, aux bichons même, & les fusillent à côté de leurs belles maîtresses, malgré leurs larmes & leurs supplications. Aussi quand on se promène un peu loin prend-on soin d'enfermer au logis le petit chien, dans la crainte qu'il ne tombe sous le plomb vengeur des plaisirs de Sa Majesté.

PAR la même raison il est des sentiers que vous ne pouvez traverser. A chaque pas vous rencontrez les incontestables loix de la chasse qui n'appartient plus qu'aux princes; ceux-ci imitent sur leurs terres les réglemens qui sont en vigueur autour de la capitale; il faut faire

trente lieues pour se dérober à cet amas de prohibitions arbitraires.

JE ne parle pas ici des incursions que font ensuite les financiers, les seigneurs, les évêques dans leurs terres de province : ces chasses font refluer tout le gibier vers Paris ; & le lievre qui arpenoit les vastes plaines de la Picardie ou de la Beauce, est servi dans le plat d'argent oblong, qui décore une table du fauxbourg Saint-Honoré.

ON y mange enfin une multitude de perdrix qui ont été tuées de la main du roi ou de celle des princes ; ce n'est donc pas un plomb vulgaire que le bourgeois rencontre sous sa dent. Les princes ont chassé pour la fourniture de sa table :

CHAPITRE XXXVII.

La funeste Patache.

PARIS est entouré de barrières de bois & d'une armée de commis qui le bloquent, pour percevoir des droits innombrables sur

les alimens nécessaires à la vie. On a mis quelque augmentation sur ces droits pour soutenir le luxe de l'opéra ; & le pauvre qui n'y va jamais , paie pour ceux qui y vont. Il paie encore depuis plus de douze ans , pour une *gare* qu'on n'acheve point.

LA *patache* est sur la rivière un bureau flottant , qui fait payer les bateaux portant marchandises ; elle barre , pour ainsi dire , un bras de la Seine. Le 2 février 1782 , cette *patache* fut tout-à-coup enlevée & arrachée par une débacle inattendue , qui entraîna le bureau avec tous ses commis , qui montés sur le tillac criaient *miséricorde*.

CE bâtiment assez lourd & assez large , suivit le courant avec les glaçons , & brisa sur son passage tous les bateaux qui , faute de *gare* , se trouverent à la merci des dangers de la débacle. Une grande quantité de bateaux , chargés de vivres & de marchandises furent mis en pièces. Tous les débris s'enfournerent au Pont-Notre-Dame ; on ordonna de déménager sur l'heure. Heureusement la gelée arrêta dans la nuit la fuite de

la débacle; sans cette gelée qui condensa la rivière, son cours alloit entraîner ces immenses débris, & tous les ponts étoient à bas.

Tous les ans ces dangers se renouvellent; on a beau porter sur les ponts les poids les plus lourds pour les rendre plus solides par cette charge précipitée, ils subiront un jour la catastrophe dont ils sont menacés. C'est alors qu'on regrettera de n'avoir pas abattu ces hideuses maisons qui les défigurent & qui exposent la vie des citoyens ! Quand toutes les cheminées avec les entresols seront dans la rivière, il faudra bien d'autres travaux pour décombrer le lit de la Seine.

CHAPITRE XXXVIII.

Quine.

LA preuve la plus sûre qu'il n'y a plus ni devin, ni magicien, ni diseuse de bonne aventure, c'est que le quine de la loterie royale n'a pas encore été deviné. Or, trois millions

pour un écu, cela ne valoit-il pas bien la découverte de la pierre philosophale ?

LA veille & le jour du tirage de cette loterie on entend crier dans toutes les rues nombre de colporteurs, qui éveillent la cupidité du pauvre & du riche par leurs promesses emphatiques. Le porte-faix s'arrête ; il hésite ; il porte enfin la main à son gouffet & en tire le prix de ses sueurs.

LE laquais & la servante qui entendent leurs maîtres à table parler de leur grosse mise & de leur espoir, regardent par la maison s'il n'y auroit pas quelque chose à soustraire, pour convertir ce larcin en une grosse fortune. Les vols domestiques deviennent plus nombreux, & les maîtres qui s'en apperçoivent ne sont plus attachés à leurs domestiques ; ils les considèrent comme des ennemis.

CES crieurs dans les rues provoquent le public crédule, à peu près comme les filles le soir provoquent le jeune homme inexpérimenté & qui a des sens. (*)

(*) DE belles dames qui convoitoient le quine de cette loterie, allèrent trouver un fou aux Pêti-

C'EST l'instant après le tirage qu'il faut voir toutes les mines alongées à l'aspect des numéros sortis & qui ont trompé leur attente. L'homme du peuple reste immobile, & les bras croisés, il songe à sa perte & dit, *j'avois envie de mettre sur celui-là*. L'homme en carrosse passe la tête par la portière pour lire aussi son sort, & tout riche qu'il est, on voit qu'il se renforce avec humeur. Toutefois il jure entre ses dents de doubler & de tripler la mise jusqu'à ce que son numéro sorte. Il rentre chez lui en grondant, & refuse le moindre secours à l'indigence qui vient l'implorer, parce qu'il faut qu'il place encore de l'argent à la loterie.

IL y a tel numéro qui, pour le nourrir à plus coûté qu'il n'en auroit fallu pour la subsistance de cent familles pressées par le besoin.

tes-maisons, dans l'espérance qu'il nommeroit les numéros gagnans. Celui-ci, d'un ton grave & d'un air prophétique, leur en fait choisir quatre, les fait tracer sur le papier, les avale & dit : *attendez, mesdames, vous les verrez sortir.*

PAUVRE ! renonce à cette espérance illufoire. Laisse le riche courir ces chances hafardeufes ; lui feul à la longue y peut rencontrer quelqu'avantage.

PAUVRE ! ton lot eft dans ton travail , dans ton courage , dans ton économié. Et toi , riche , que te manque-t-il ? Le mérite des bonnes œuvres. Soulage cinq pauvres à chaque tirage , & voilà le *quine heureux* qui fera entrer dans ton ame l'abondance des vraies fatifactions.

C H A P I T R E X X X I X .

Sonneries.

AH ! plaignez , plaignez les voifins des églifes à fonneries. Quel tintamarre ! Il n'eft plus permis d'être indisposé. Plus de fommeil pour les Malades ; plus de méditation pour l'homme de cabinet. Comment peut-on demeurer à côté de *Saint-Germain-le-Vieux* ?

Je le demande à qui a entendu ce misérable & dur carillon.

PRESQUE toutes ces cloches que l'on met en branle pour un convoi, pour une messe, pour un mauvais sermon, ont un son aigre & mordant. C'est alors qu'il faut du coton dans les oreilles; & quelle tête assez forte pourroit lire ou écrire à côté de cette discordance ! Les enfans du bedeau s'amuse à sonner les cloches; l'église est vide, les femmes en couche périssent faute de repos, & rien n'arrête le jeu de ces fils de sacristain.

PASSE encore pour les *bourdons* de *Notre-Dame*, qui élevés dans les airs, ont un son mâle & majestueux, qui remplit l'oreille & ne la fatigue point; mais quant à ces cloches importunes, inciviles, qu'on fait jouer à tout propos, on devroit bien, au nom de l'harmonie ou du moins de l'humanité, faire cesser leur aigre & inutile tapage.

LE roi à Versailles fait taire toutes les cloches tous les jours de l'année, & aucune ne sonne qu'à l'heure de la chasse. Mais un pau-

vre moribond présenteroit vainement requête à l'archevêque de Paris , pour obtenir une heure paisible de sommeil.

PUISQUE la cloche d'église est *baptisée* , elle devroit bien être *chrétienne* , & ne pas troubler en ennemie le repos des fideles. Mais n'ai-je point fait ici un calambour à l'imitation du marquis de Bievre ? Qu'on me le pardonne ; la contagion quelquefois nous gagne.

C H A P I T R E X L.

Destruction du Linge.

IL n'y a pas de ville où l'on use plus de linge qu'à Paris , & où il soit plus mal blanchi. Telle chemise d'un pauvre ouvrier , d'un précepteur & d'un commis , passe tous les quinze jours sous la *brosse* & le *battoir* ; & les huit ou dix chemises du pauvre here sont bientôt limées , trouées , déchirées & disparaissent pour les manufactures de papier.

IL faut du papier pour les lettres ministérielles & pour l'impression des opéra-comiques, mais non aux dépens de la chemise du précepteur. Aussi celui qui n'en a qu'une ou deux, ne les livre pas au battoir des blanchisseuses ; il se fait blanchisseur lui-même, pour conserver sa chemise. Et si vous en doutez, passez le dimanche dans l'été sur le Pont-Neuf, à quatre heures du matin : vous verrez sur le bord de la rivière, au coin d'un bateau, plusieurs particuliers qui, vêtus à crud d'une redingotte, lavent leur unique chemise ou leur seul mouchoir. Ils étendent ensuite cette chemise au bout d'une méchante canne, & attendent pour l'endosser que le soleil l'ait séchée.

D'AUTRES se tiennent au lit jusqu'à ce que la blanchisseuse soit arrivée. Ils ont déjà la tête bien poudrée, mais ils n'ont point encore de linge.

IL n'y a pas de lieu sur la terre, je le répète, où l'on use plus le linge à force de le froter. On entend à un quart de lieue le battoir retentissant des blanchisseuses ; elles

font aller ensuite la *broffe* à tour de bras ; elles rapent le linge au lieu de le favonner ; & quand il a été cinq à six fois à cette lessive , il n'est plus bon qu'à faire de la charpie.

LES commis de bureaux , les musiciens , les peintres , les graveurs , les poètes achètent du drap , du galon , & même des dentelles ; mais ils n'achètent point de linge. Un *beau monsieur* ne met une chemise blanche que tous les quinze jours ; il coud des manchettes à dentelles sur une chemise sale , fau-poudre son col au point qu'on en voit la marque sur son habit de velours. Voilà le Parisien en gros ; il paie le perruquier avant tout ; il lui faut un perruquier tous les jours ; mais la blanchisseuse ne paroît que tous les mois.

LA pauvre fille fait de longues remontrances sur les chemises délabrées , qui vont tomber en loques sous les coups de battoir ; le maître des chemises trouées temporise , & en sa présence , revêt à crédit un habit de vingt-pistoles ; il ne dépensera pas deux louis chez

la lingere; il remettra toujours cette dépense à l'année prochaine.

LE Parisien qui n'a pas dix mille livres de rente, n'a ordinairement ni draps de lit, ni serviettes, ni chemises; mais il a une montre à répétition, des glaces, des bas de soie, des dentelles; & quand il se marie, il faut qu'il fasse l'emplette totale du linge jusqu'aux torchons. Des ménages qui ne sont pas dans l'indigence, vous donnent bien à diner; mais la nappe de la table est grossière & rapiécée. Horreur du linge; voilà la devise du Parisien. C'est apparemment parce qu'on le déchire incessamment, & qu'il redoute le *battoir* & la *broffe* des blanchisseuses.

CHAPITRE XLI.

Caisse de Poissy.

MONOPOLE qui en enfante plusieurs autres; usure évidente & énorme, que M. Turgot avoit coupée, mais sans en détruire

les racines, & qui s'est promptement régénérée lors de son départ.

ON mange à Paris des bœufs de Suisse; ils sont meilleurs que dans le pays même. C'est que ces animaux qui sortent de ces abondans pâturages, viennent à pied à Paris; la marche fond un peu leur graisse qui se mêle à leurs chairs; elles en acquièrent un suc particulier; aussi le bœuf est-il excellent dans la capitale.

ON a beaucoup écrit pour & contre la *caisse de Poissy*; on a fort bien démontré qu'il n'y avoit pas de proportion entre la sûreté des avances & l'intérêt qu'on en exigeoit. Il paroît que les intéressés font des gains trop considérables; mais il faut l'avouer, (car il faut balancer en tout le pour & contre,) sans eux peut-être les fournitures ne seroient pas si régulières ni si abondantes; le prix de la viande hausseroit & baisseroit; il n'y auroit rien de fixe; ce qui seroit excessivement dangereux pour Paris.

EN politique, le bien fort du mal; rien ne doit être asservi à des règles trop exac-

tement rigoureuses ; les spéculations du moraliste sont perpétuellement dérangées par la pratique & l'expérience journalières. La caisse de Poissy , malgré l'impôt incessamment renouvelé , fait que le prix de la viande se maintient à un taux qui n'est pas excessif ; elle vaut neuf à dix sols la livre. Quand on songe à la prodigieuse consommation & aux épizooties , on est encore étonné qu'elle soit régulièrement fournie dans tous les tems à ce prix invariable.

MAIS voici un autre impôt bien plus lourd , & que les riches mettent sur les pauvres.

LES bouchers fournissent les grosses maisons de ce qu'il y a de meilleur dans le bœuf ; ils vendent au peuple ce qu'il y a de moindre , & ils y ajoutent encore des os qu'on appelle ironiquement *réjouissances*. D'ailleurs leur balance , quoique romaine , n'est pas toujours scrupuleuse. J'ai vérifié le delit plusieurs fois , & je le dénonce aux magistrats. Puis la pauvre servante d'un petit ménage est assez mal requue ; son chétif achat rend le boucher impérieux ; il livre ce qu'il

veut, il pèse comme il l'entend, il rudoie la domestique; & avant qu'elle ait pris le parti d'aller porter sa plainte chez le commissaire, peu curieux d'écouter les servantes, elle entre chez un autre boucher. Mais si la concurrence allège le joug imposé aux petits ménages, c'est-à-dire, aux trois quarts de Paris, elle ne le détruit pas; & n'est-ce pas assez de ce que le Parisien paie, sans que le boucher le vexe encore?

CHAPITRE XLII.

Vieilles Enseignes.

CHEZ les marchands de ferraille du quai de la Mégisserie, sont des magasins de *vieilles enseignes*, propres à décorer l'entrée de tous les cabarets & tabagies des faubourgs & de la banlieue de Paris. Là tous les rois de la terre dorment ensemble: Louis XVI & George III se baissent fraternellement; le roi de Prusse couche avec l'impératrice de Russie;

l'empereur est de niveau avec les électeurs ;
là enfin la tiare & le turban se confondent.

UN cabaretier arrive , remue avec le pied
toutes ces têtes couronnées , les examine ,
prend au hasard la figure du roi de Pologne ,
l'emporte , l'accroche & écrit dessous : *au
Grand Vainqueur.*

UN autre gargotier demande une impéra-
trice ; il veut que sa gorge soit boursoufflée ;
& le peintre sortant de la taverne voisine ,
fait présent d'une gorge rebondie à toutes
les princesses de l'Europe.

LE même peintre coiffe d'une couronne
de lauriers une tête de Louis XV , lui ôte
sa perruque & sa bourse , & voilà un César.

TOUTES ces figures royales ont d'étranges
physionomies , & font éternellement la moue
à la populace qui les regarde. Aucun de ces
souverains ne sourit au peuple , même en
peinture ; ils ont tous l'air hagard ou burles-
que ; des yeux éraillés , un nez de travers ,
une bouche énorme ; voilà la beauté que le
pinceau accorde à ces fameux potentats , soit
morts , soit vivans.

LA populace va boire & danser sous les auspices de ces princes qui se font la guerre, parce que (ainsi que le disoit un sage & profond ribotteur) ils ne choquent jamais le verre entr'eux.

QUAND je vois toutes ces *vieilles enseignes* pêle-mêle confondues, comme on les change, comme on les marchande; quand je songe aux destinées qui promènent de cabarets en cabarets ces grotesques portraits de souverains, au vent qui les balotte, aux épithètes dont le barbouilleur (ennemi né de l'orthographe) les décore, à leur dernier emploi enfin, qui est de guider les pas chancelans des ivrognes, il me prend envie de composer sur ces métamorphoses & sur ces vicissitudes de la royauté, un petit dialogue où ces augustes enseignes converseroient entr'elles à la porte des bouchons.

Si je ne le fais ici, du moins je le propose à quelqu'un de mes confreres. Quel plaisir d'entendre le roi de *** apostropher le roi de ***, & lui dire: *cousin! si l'histoire nous peint comme nous a peint ce barbouilleur,*

hem ! -- Eh bien , quel mal ? ainsi fait la gazette. -- Mais si le vrai peintre survenoit , cousin ! serions-nous alors plus jolis ? -- Oh ! la ressemblance exacte , qui la saura ? -- Ne peut-on pas la deviner ? -- Non , jamais. -- Jamais ; vous croyez ? -- Oui , je le crois. -- Oh ! tant mieux , cela me rassure ; il est moins déplaisant d'avoir la pluie sur le corps toute l'année ^{et} de faire la grimace aux passans , que de rencontrer une plume. . . Eh bien , mon cher confrere , de grace , continuez donc ce petit dialogue ; qui vous empêche ?

CHAPITRE XLIII.

Passé-par-tout.

TOUT homme qui loge dans une maison où il y a une allée , se trouve obligé de porter sur soi un passé-par-tout ; il ne faut pas qu'il y manque , sous peine de coucher à la porte ; car il aura beau frapper , son voisin qui ne le connoit pas , ne se soucie

point de lui , ne se relevera pas pour lui ouvrir.

QUE devient donc un homme qui a oublié son *passé-par-tout* ? Il ne veut point aller s'exposer dans un mauvais lieu ; il veut dormir , il a sommeil. Un *fallot* au fait des gens fourvoyés ou attardés le conduit rue *Tire-Chappe* ; là est un hôtel dit *garni* où l'on veille pour loger à toute heure de nuit ceux qui ne peuvent plus rentrer chez eux. Les gens tenant cet hôtel ne vivent que d'un semblable casuel. Trente lits sont occupés chaque nuit par ceux qu'un oubli ou un retard a dépouillés de leur couche accoutumée. Mais , hélas ! comment dormir ? Des myriades de puces , de punaises , ont fondé , depuis le regne de Louis XIII , leur république dans les rideaux & les traversins de ces malfaisantes couchettes. Au bout d'un quart-d'heure , on crie , on appelle , on demande de la lumière , on se relève tout éfigmatifé.

Si le sommeil est plus fort que la piquure de ces insectes , la sonnette bruyante qui re-

tentit pour chaque survenant, fait un carillon qui vous éveille en sursaut ; puis les chiens, dont la maison est pleine, martyrisés par la même espèce qui vous dévore, jappent ou sautent alternativement sur tous les meubles de la chambre.

DORMEZ-VOUS ? arrive une visite de police. L'exempt tire effrontément votre couverture & vous regarde au nez. L'honnête homme trompé, qui a cru trouver en ce lieu une retraite de quelques heures, se sauve dès la pointe du jour, emportant avec lui une armée invisible d'insectes rongeurs.

IL se promet bien un autrefois de coucher plutôt dans la rue sur une borne que dans cet épouvantable & fétide hôtel dit garni. Ce lieu rapporte cependant chaque nuit un revenu fort honnête à ces ingrats logeurs. Eh ! ne seroit-il pas à propos dans une aussi grande ville, d'avoir un établissement *ad hoc*, & où l'on trouveroit des lits propres & un asyle du moins convenable ? Cette commodité nécessaire manque au public, & ne seroit

pas moins importante que les *cabinets d'aisance* nouvellement confiés à des *entrepreneurs*.

CHAPITRE XLIV.

Perruque à trois marteaux.

CETTE perruque frappe singulièrement tout étranger ; mais elle paroît souverainement bizarre aux yeux d'un Anglois. L'homme qui la porte est en habit noir, avec une veste brodée en or ; puis il a sous le bras un petit morceau de toile noire, lequel figure un chapeau écrasé. S'il pleut, il oppose à la pluie ce chiffon triangulaire & en fait un abri à sa perruque poudrée. Un large ruisseau, enflé par les gouttières, se présente ; un décroqueur fait sortir d'une longue allée un pont à roulettes ; l'homme en perruque passe sur ce pont chancelant, glisse, trébuche, se relève tout mouillé, se sauve, & le décroqueur court après lui, réclamant encore trois deniers pour le passage.

CE pont mobile est enlevé chaque fois

qu'il passe une voiture. Malheur à celui qui le franchit d'un pas lent ! On l'entraîne lui & le pont, & il est fort heureux quand les pieds des chevaux n'ont fait que l'arroser des jambes à la tête.

CELUI qui passe sur ce pont a l'air de danser sur la corde, tant il est obligé de se tenir en équilibre. Il échoue quelquefois sur l'arc-boutant qui est un pavé irrégulier. S'il est habile & heureux, il en est quitte pour faire un grand faut & retomber sur un parasol voisin, qu'il creve au risque de se crever lui-même un œil.

ON s'arrête malgré soi, on se met aux fenêtres lorsqu'on apperçoit arriver de loin des cheveux longs & des frisures éventées. Comment franchiront-ils la redoutable planche ? C'est presque le point aigu dont parle Milton. La lutte de deux parasols inhabiles à ne pas se croiser comme il faut, survient quelquefois au milieu de la planche : alors les deux champions s'embrassent dans leur clan, tournent sur le talon & s'envoient réciproquement aux deux bouts opposés. Le maître

du pont tend les deux mains pour attraper son *liard* ; il crie après celui qui le fraude & veut l'obliger à repasser. Pendant ce tems il perd quatre à cinq péages , & vu la foule , il n'est plus maître de sa planche ; il crée sur-le-champ un commis , mais qui bientôt est obligé comme lui de prendre ce qu'on lui jette.

Vous aurez ce spectacle pendant deux heures entieres au carrefour de la rue Tiquetonne , la premiere fois qu'une à-verse aura fait enfler le ruisseau qui n'a là ni pente ni cours.

CHAPITRE XLV.

Coiffure des Enfans.

ENFIN l'on ne défigure plus la tête des enfans en les saupoudrant à blanc comme on faisoit autrefois. La nature ayant assorti une couleur de cheveux au ton de la peau , on a senti qu'il ne falloit pas la gâter dans le premier âge de la vie. On ne voit plus sur

les têtes enfantines ces rouleaux , ces boucles , ce plâtrage que nos yeux fascinés par l'usage ont trop enduré.

Qu'y avoit-il de plus ridiculement bizarre qu'un enfant de sept ans , tel qu'on l'habilloit il y a trente ans ? On le poudroit à blanc , on lui mettoit une bourse , un habit à panier , de grandes manchettes , le chapeau sous le bras & l'épée au côté. Le petit *monseigneur* ou *monseigneur* se tenoit déjà bien droit , faisoit une révérence grave & étoit très-maigre. Il n'avoit ni poings , ni bras , ni jambes ; mais il savoit s'asseoir & danser le menuet. Un petit monseigneur de cette espèce transporté en Angleterre , introduit près du fils d'un lord de son âge , les cheveux blonds & flottans à l'aventure , la chair blanche & ferme , la tête nue , le corps souple & robuste , que paroïssoit-il ? que devenoit-il ? Le petit monseigneur sembloit tout noir ; mais en revanche il étoit tout galonné. Il se tuoit à faire à l'autre de profondes révérences dont l'Anglois rioit ; & quand , selon l'usage françois , le petit monseigneur vouloit lui donner l'acco-

lade, l'autre se retiroit en faisant une gambade. Non, non, disoit-il à son pere, ce n'est pas là un enfant; on m'attrape; ce n'est qu'un finge.

On a coiffé les enfans convenablement à leur âge : point de poudre, les cheveux en rond, bien propres & bien taillés. L'enfance a repris le caractere simple de son âge aimable.

CHAPITRE XLVI.

Étiquette des Deuils.

On fait à point nommé le tems précis qu'il faut s'affliger pour la perte de pere & mere, grand-pere, & grand'mere, mari & femme, frere & sœur. Non seulement le terme est calculé, mais encore l'expression graduée de la douleur; toutes les nuances sont prévues & gravées, c'est-à-dire, imprimées. Le deuil a trois tems à peu près égaux. On fait quand les femmes peuvent ou ne peuvent pas porter

les

les diamans ; quand les hommes peuvent porter l'épée & les boucles d'argent , ou avoir les fouliers & les boucles bronzés. La douleur décroît avec la couleur de l'habit : manchettes de batistes , bas de laine , habit de soie , manchettes brodées , garnies d'effilé , larmes plus ou moins abondantes ! Jusqu'aux carrosses ont des harnois noirs pendant les premiers mois , & puis se blanchissent pendant les six dernières semaines. Le deuil , tant des hommes que des chevaux , s'éclaircit dans une marche progressive & qui a ses loix.

UNE femme est si affligée de la mort de son mari qu'elle en porte le deuil pendant un an & six semaines. Cette veuve désolée ne peut paroître à la cour qu'au bout des six premiers mois. Elle se prive aussi du plaisir de se regarder au miroir , & les glaces de son appartement gris sont cachées. Mais qu'elle sera belle lorsqu'elle sera sortie des ombres du grand deuil ! Quel ajustement pour elle quand elle portera la coiffure & les manches de gaze brochée , les agrémens ou tout noirs ou tout blancs à son choix !

Les maris toujours ingrats ne portent le

deuil de leur femme que six mois ; encore quittent-ils les *grandes pleureuses* après les trois premières semaines , & ils peuvent paroître à la cour dès les premiers jours de leur deuil , parce que sans doute le métier de courtifan ne doit jamais s'interrompre.

ON porte le deuil de pere & mere six mois , de grand-pere & grand'mere quatre mois & demi , de frere & sœur deux mois , d'oncle & tante trois semaines , de cousin-germain quinze jours , d'oncle à la mode de Bretagne, onze jours , de couvin issu de germain huit jours.

CONSIDÉREZ bien cette échelle : avec quel art elle est graduée ! C'est le thermometre de l'affliction. Vous savez d'avance combien dureront les heures de tristesse.

LES regles sont fixes & invariables ; elles n'admettent d'exception que lorsqu'on hérite. Alors le deuil d'un frere , qui n'étoit que de deux mois , s'allonge jusqu'à six mois ; & c'est ainsi que l'on remercie le défunt de sa succession.

Il y a un livre qui vous apprendra quand

vous pourrez mettre les pierres noires ou les diamans, prendre les bonnets d'étamine noire ou le fichu de gaze. Il vous dira ensuite de quelle maniere on coupe un deuil dont les jours sont impairs. Vous apprendrez dans ce livre utile, que la plus forte moitié se porte en noir, & que si le deuil par exemple est de quinze jours, on prend le noir huit jours & le blanc les sept jours suivans:

On porte à Paris le deuil pour ses parens, pour les monarques, princes & princesses de l'Europe; on n'y porte pas le deuil d'un ami.

Vous voulez vous attrister à la mort d'un souverain; les papiers publics vous disent que le deuil est suspendu, & que vous ne pourriez légitimement revêtir les livrées de deuil que dans trois semaines, attendu un bal couleur de rose qui rejette à cette époque le crêpe, les barbes plattes, la coiffe pendante. Mais le jour indiqué par la feuille hebdomadaire, tout le monde est en noir, & une multitude de gens qui n'ont point d'autres habits sont alors très-satisfaits.

LORSQUE toute la cour est en noir, le roi seul est en violet.

QUAND un homme distrahit ou non averti se trouve en couleur au spectacle un premier jour de deuil, il devient blême, honteux, jetant les yeux sur lui-même; chacun le regarde, & il se fauve pour aller faire une nouvelle toilette. Que lui arriveroit-il donc s'il se présentoit ainsi dans un cercle?

C'EST une dépense dans les grosses maisons qu'un deuil; il faut tout teindre en noir, habiller les enfans, les domestiques, draper les voitures. Les femmes de condition surprises mettent leurs diamans en gage jusqu'au *petit deuil*; alors la succession est ouverte, & l'on a honoré le mort avec son argent.

DÈS qu'on est héritier on prend le deuil du décédé; il est réputé votre proche parent si-tôt qu'il vous a laissé un legs.

IL est triste de penser que toute l'Europe prendroit un habit noir en l'honneur d'un Tibère, d'un Caligula; dont néanmoins on détesteroit la mémoire si de tels monstres reparaissent assis sur des trônes. Le deuil tient son rang parmi les extravagances humaines. Les mêmes emblèmes de la douleur publique sont pour le scélérat & pour l'homme de bien.

ON fait porter le deuil aux lettres qu'on met à la poste; la cire noire est employée; & si par mégarde on a cacheté en rouge, on défait l'enveloppe pour en refaire une autre.

CHAPITRE XLVII.

Lettres aux Ministres.

PLUSIEURS personnes ignorent sans doute, que dans les lettres que l'on écrit aux ministres, il est illicite de mettre sur l'écriture du sable fin ou de la poudre de métal; il faut employer de la poudre de bois. Beaucoup de lettres sont restées sans réponse, uniquement parce qu'elles étoient imprégnées d'une poudre métallique.

CHAPITRE XLVIII.

College de Quatre Nations.

LE plus beau, le plus riche, le plus fréquenté des colleges de l'université de Paris,

& en même tems le plus pauvre en professeurs habiles & en coliers instruits.

ON l'appelle ainsi parce que dans l'origine il fut destiné à élever gratuitement , au nombre de soixante , (*) les enfans des gentils-hommes pauvres de quatre provinces protestantes, conquises par les armes de Louis XIV.

ON osa compter assez peu sur l'honneur de ces quatre provinces, pour croire que les peres indigens brigueraient une place pour leurs fils dans une maison où l'on devoit élever les enfans au sein d'une autre religion que celle de leurs peres.

CET établissement est dû aux remords un peu tardifs du cardinal Mazarin expirant.

IL pensa pouvoir racheter les brigandages de son ministère, en fondant une école publique où l'on enseigneroit à une génération nouvelle à respecter & bénir son nom, si mal famé parmi ses contemporains.

L'INTENTION du fondateur étoit d'en faire

(*) Sous le spécieux prétexte de la dureté des tems, on réduisit à trente les pensionnaires du college.

un gymnase complet. Il devoit y avoir un manège & des salles d'escrime ; & c'est en partie d'après ces vues que le plan du bâtiment a été conçu & exécuté. Le manège devoit occuper l'une de ces deux ailes que les bourgeois de Paris, & sur-tout les gens à voitures, regardent de mauvais œil, parce qu'elles resserrent & obstruent la voie publique.

On a supprimé les accessoires, & l'on n'a conservé que la bibliothèque, formée en partie de celle même du cardinal, rassemblée à grands frais & avec beaucoup de soins par le savant *Gabriel Naudé*, bibliothécaire de son éminence.

L'ÉGLISE est d'une architecture recommandable par sa noble régularité. Le fondateur exigea que les trois principaux personnages de ce collège fussent choisis dans la maison & société de Sorbonne.

Le premier se qualifie de grand-maître du collège : *Summus moderator*. C'est ainsi qu'*Homère* appelloit Jupiter : *Summus moderator Olympi*. Cette circonstance a peut-être donné lieu à ce vers de *Voltaire*, qui rendit si fa-

mieux l'un des grands-maitres de ce college :
Cruignez Dieu, la Sorbonne & le grand Riballier.

POUR l'ordinaire on ne parvient à ce grade suprême qu'après avoir géré l'emploi de procureur de la maison.

C'EST une retraite honorifique & où l'on digere en paix.

IL y a un sous-principal que les écoliers appellent *chien de cour*, parce que, semblable aux chiens des bergers, son emploi est de contenir la gent scholastique dans une grande cour, jusqu'au moment de l'ouverture des classes. Il a droit de moyenne & basse justice.

LA chaire de mathématiques est la plus considérée & la mieux remplie. Elle fut moins supplantée de pédans que les autres. Le célèbre astronome *La Caille* la remplit long-tems, avec un zele qui n'eut de bornes que celles de sa vie. Il mourut en sortant de donner leçon.

LES deux plus hautes classes sont celles de logique & de physique, sous la dénomination générique de *philosophie*. Les grimands

plus âgés qui la fréquentent , & qui font pour la plupart des séminaristes de Saint-Sulpice, se donnent assez ridiculement le nom de *messieurs les philosophes*.

La classe appelée *rhetorica* a deux régens à elle seule, qui tour-à-tour se chargent de faire des poètes & des orateurs. C'est là qu'on fabrique deux fois par jour, à coups de *Gradus ad Parnassum* & de *Boudot*, des harangues & des vers soi-disant latins. Ces deux régens, mais eux seuls, ont droit au rectorat, & peuvent prétendre à se faire *mon-jigneuriser* au moins pendant trois mois.

On a vu de ces pédans, à qui la tête avoit tourné, se croire capables de l'éducation d'un Dauphin, parce qu'ils avoient revêtu la ceinture violette. Il n'y a point d'orgueil comparable à celui d'un censeur de collège, parvenu avec le tems à cette dignité. Quand il se promène quatre fois par an au milieu des fourrures des quatre facultés qu'il préside, il se croit à la tête des sciences humaines. Le premier coup d'œil qu'on jette sur cet individu violet, gonflé de pédagogie, est de dérision; le second est de pitié.

ON a vu aussi cette chaire de rhétorique occupée par des gâte-papier, qui passoient tout le tems de la classe à corriger les épreuves de l'*Année littéraire*, qu'ils composoient à tant la feuille. Ils levoient la fêrule sur les écrivains les plus célèbres aussi effrontément que sur les doigts de leurs écoliers.

LES autres régens des classes inférieures sont à l'avenant, c'est-à-dire, plus plats & plus ignares les uns que les autres. Ils ont pris la qualification peu françoise de *professeurs d'humanités*; mais assurément ils ne le sont pas d'urbanité.

ON peut reprocher à ces régens une cruauté gratuite, & que l'université devoit leur interdire. Ce n'est plus un châtiment, c'est un supplice. Imaginez un pauvre enfant de huit à neuf ans, qui se traîne au pied de la chaire en sanglotant, que deux correcteurs faussent & frappent de verges jusqu'au sang. Souvent le professeur d'*humanités* exige que l'innocent martyr compte lui-même les coups qu'on lui donne. Ce n'est point une exagération: plusieurs enfans de ma connoissance ont été déchirés à la lettre sous les ordres de

gés pédans barbares, que les parens devroient punir de leur lâche attentat ; & comment concedent-ils cette portion de leur autorité à un cuistre , qui le plus souvent n'est pas fait pour être admis dans leurs maisons ?

C'EST à ce college qu'il est arrivé à ce sujet une scene tragique. Un grand écolier de rhétorique qu'on vouloit soumettre à cette peine honteuse , mit en déroute régens & correcteurs. On appella un robuste Auvergnat, malheureux porteur d'eau. L'écolier , armé d'un double canif, le menaça long-tems , & enfin le perça d'un coup mortel. N'auroit-on pas dû faire le procès au vil latiniste , qui porta ce jeune homme à se rendre coupable d'un homicide à l'entrée de sa carrière ? Eh ! ces pédans oseront toucher à Homere , à Virgile , à Tacite ! Est-ce ainsi qu'Orphée humanisa les sauvages de la Thrace ? Quoi, frapper du châtiment des esclaves une jeunesse innocente qui se destine à la culture des belles-lettres ! Et l'individu violet qui fait tant de mandemens , ne devoit-il pas en publier un pour abolir cette violence qui déshonore l'instruction de l'université.

LA bibliothèque Mazarine est dans ce college. Tous les livres philosophiques en sont proscrits. On donne à lire Lucrece tant qu'on veut ; on prête volontiers Rabelais ; mais qui demanderoit l'Émile de Rousseau, ou les œuvres de Boulanger, seroit fort mal reçu par le bibliothécaire, docteur de Sorbonne.

LA bibliothèque composée de près de soixante mille volumes, en compte au moins la moitié en livres polémiques de religion. Il n'y a que quelques années qu'on y fait entrer Racine & Corneille. Mais les amateurs de Jansénius, Quesnel & Molina y trouvent tout ce qui a été imprimé sur ces trois écrivains.

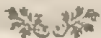
QUAND Franklin vint visiter cette bibliothèque, on ne put lui montrer ses œuvres.

CETTE bibliothèque a trois mois & demi de vacance, & n'ouvre précisément ses portes qu'au moment où la saison devenue rigoureuse, rend l'étude impraticable dans un bâtiment immense où le feu est interdit. Et voilà comme on est venu à bout de rendre illusoire la seule bonne œuvre que le cardinal Mazarin ait faite en sa vie.

SOUVENT quelques écoliers s'échappent de leurs classes, laissent là Tite-Live & TERENCE, pour venir lire Montaigne ou Moliere. Qu'ils sont tristes quand le terrible inspecteur de la cour les a reconnus ! Il les arrache à tous les livres modernes & les renvoie impitoyablement écouter les sottises de leur régent.

ON fait en tout genre de singulieres demandes aux adjoints d'une bibliotheque publique. L'un dit : *donnez-moi un livre qui enseigne à faire de l'or* ; un autre : *prêtez-moi le volume le plus amusant des œuvres de saint Augustin* ; un homme en cheveux blancs demande à emprunter *l'Art d'aimer d'Ovide* ; un soldat pose son sabre & veut qu'on lui prête *l'histoire de toutes les batailles*. Le public fait des titres de livres auxquels les écrivains les plus bizarres n'ont jamais songé.

D'ASSIDUS compilateurs sont là , copiant incessamment une multitude d'ouvrages vides de sens ; on ne fait ce qu'ils cherchent ; on droit qu'ils ont horreur du papier blanc & qu'ils ne veulent que le noir.



CHAPITRE XLIX.

A la Royale.

EXPRESSION vulgaire & fréquemment employée. Bœuf à la *royale*, gâteaux à la *royale*, décrotteur à la *royale*; le rôtisseur met ce mot en lettres d'or à la porte de sa boutique; le charcutier vend des jambons, des saucissons à la *royale*; on ne voit que des fleurs de lys qui couronnent les *poulardes*, les *gants*, les *bottes & bottines*, & le vendeur de tisane crie *à la royale*.

DERNIÈREMENT un charlatan amena à la foire Saint-Germain quelques animaux d'Afrique : il mit sur toutes ses affiches *ménagerie royale*.

AINSI *à la royale* veut dire au figuré *bon, excellent, excellentissime*, parce que le petit peuple ne suppose pas que le médiocre, en quelque genre que ce soit, puisse avoir la témérité d'approcher de la cour.

L'HOMME en place, du moins pendant les trois premiers mois de son administration, est

réputé *excellent* ; & pourquoi ? parce que le pâtissier du roi est le plus *excellent* des pâtissiers. Et comment imaginer que tout ce qui environne le roi , depuis les idées politiques jusqu'aux tartelettes sucrées , ne soit pas à la royale ?

Si un charlatan montre un rat , il dit aux Parisiens assemblés : *le roi l'a voulu voir*. Le Parisien alors trouve que ce rat a quelque chose de remarquable. Enfin à *la royale* me paroît devoir exprimer pour les générations futures le véritable caractère du peuple qui boit de l'eau de la Seine.

CHAPITRE L.

Poste Royale.

L faut qu'elle soit plus longue & plus fatigante qu'une poste vulgaire , car vous payez le double ; mais vous ne devez pas regarder à cela quand vous avez l'honneur d'approcher de la capitale où le roi est toujours censé faire sa résidence. *Compiègne , Fontainebleau ,*

deviennent *postes royales* quand Sa Majesté y réside.

Fournir des chevaux aux voyageurs est un *privilege exclusif*. Ce *privilege* vous fait payer des chevaux que vous n'employez pas; puis il rend la lieue arbitraire & les postillons exigeans. Si l'on comptoit par *mille*, la mesure seroit inaltérable, & c'est ce que le *privilege exclusif* ne veut pas.

L'INTENDANT des ponts & chaussées vous transporte une route qui lui déplaît à quelques lieues de là; elle se fait comme par enchantement: vous ne manquez pas de routes larges & spacieuses aux environs de la capitale; vous en avez à choisir; il faut au moins qu'il vous en coûte pour le terrain enlevé à l'agriculture & pour le pavé que vos roues vont broyer, vous qui n'avez pas été assujéti aux corvées.

DOUBLER les frais de postes à l'entrée de la capitale, n'est-ce pas vous avertir que vous y dépenserez en tout genre une fois plus que vous ne feriez ailleurs? L'avis est clair, je crois; en profitera qui saura l'entendre.

LE

LE gouvernement s'est réservé le droit & le pouvoir d'interrompre à volonté le départ & la course de tous les étrangers & nationaux.

MALGRÉ la facilité que procurent les chevaux de poste, tous ceux qui jouissent d'une certaine fortune voyagent peu ; ils demeureront toujours de préférence au centre de la capitale, & la France leur sera presque inconnue. Ils se logeront à Passy, à Auteuil, ou le long des bords de la Seine & de la Marne.

UN riche a-t-il jamais eu l'idée de se rendre l'hiver dans la Provence, ou sous le beau ciel de Montauban ; de parcourir l'été les bois de l'Alsace, de visiter au printemps les bords du lac de Geneve ?

LES riches ne savent point jouir des inestimables avantages de la chaise de poste. C'est le pauvre qui la voit passer avec envie ; c'est le pauvre qui l'emploie le plus souvent. Tous ceux qui voyagent ont malheureusement une médiocre fortune. Quelquefois le garçon tailleur a mieux vu la France que celui qui jouit de 40000 livres de rente. Il a visité tour-à-tour les belles villes de ce superbe royaume, & tel millionnaire n'a jamais vu les bords de la Loire.

CHAPITRE LI.

Combien cela peut-il valoir par an ?

QUESTION perpétuelle que l'on fait sur les charges, sur les emplois, sur les places, sur les rangs, de toute espèce. On dira bientôt *combien vaut la royauté ?* (*)

QUAND un évêque passe à un archevêché, toute la remarque qu'inspire ce changement, c'est de dire; *il gagne à cela deux cent mille livres de rente. On demande encore combien valent par an les jetons de l'académie ?*

CETTE question est moderne; autrefois elle étoit cachée, timide & honteuse dans le cœur de l'homme. Aujourd'hui elle se fait publiquement, & le commentaire dit intelligible.

(*) Mais puisque nous en sommes sur ce chapitre, combien rapporte-t-elle intrinséquement ? De combien sont les revenus réels du roi de France, considéré d'abord comme homme, ensuite comme roi ? Un jour j'ai beaucoup étonné mon cordonnier en lui assurant que les revenus annuels du roi de France passoient *quatre cent vingt millions*. Sa forme lui tomba des mains, & se relevant, il me dit avec un visage à peindre : *bon Dieu ! & combien paie-t-il ses souliers ?*

ment : cette dignité ne seroit rien sans l'or qui l'accompagne. *Virtus post nummos.*

CHAPITRE LII.

Attitude des Parisiennes.

LA foiblesse sied à une femme, elle le fait : elle sent qu'elle intéressera davantage en paroissant un être délicat. Voilà pourquoi nos femmes, quoique bien portantes, apprennent à marcher nonchalamment, à gaussefer, à faire la malade, à se plaindre de leurs nerfs. La nature leur inspire l'art de paroître éloignées du sentiment de la force. Et pourquoi la rougeur plait-elle ? C'est qu'elle paroît l'aveu tacite de quelque imperfection, d'un défaut de force & de courage, & qu'elle flatte l'amour-propre de celui qui est témoin de cette modestie. Une belle femme est toujours touchante ; mais dans l'infortune & noyée dans les larmes, elle excite un intérêt qui va jusqu'à fléchir l'avare & désarmer le tyran. Pourquoi ? c'est que la foiblesse est à son dernier période, & l'on n'a alors que le parti d'être généreux.

Nos femmes ont voulu du tems de *Tronchin* se donner quelque exercice, monter à cheval. Un seul accident a suffi pour les replonger dans leur état favori, l'inaction. Mais c'est au bal qu'elles reprennent des forces presque incroyables ; là elles sont des héroïnes, ainsi qu'aux tables de jeu, où elles veillent tandis que les hommes tombent de lassitude & demandent quartier.

CHAPITRE LIIL.

Académie des Sciences.

SANS les sciences l'homme seroit au-dessous de la brute ; sans la minéralogie, l'art de la culture n'existeroit pas. L'homme sur le globe entier ne seroit que ce que sont les peuplades errantes de l'Amérique, qui dévorent la chair humaine, soit rôtie avec de grandes broches de bois, soit bouillie dans des marmites. Ainsi la justice, la gratitude & la miséricorde dépendent d'avoir su trouver le morceau de fer qui compose la charrue, la serpe & la faucille.

LA paix & la concorde qui doivent régner

entre les hommes , sont intimement liées à la découverte des sciences. Ce n'est que par eux qu'ils deviendront forts , puissans , heureux ; ou les ténèbres totales de la barbarie , ou le jour éclatant de la lumière la plus épurée , point de milieu , le mélange douteux seroit la situation la plus funeste.

Dès qu'un peuple est arrivé au point d'avoir goûté les sciences & les arts , il faut qu'il les pousse au plus haut degré de perfection , s'il ne veut pas augmenter ses maux. Éloignés une fois de la simplicité primitive de la nature , (état indigent par lui-même) les hommes réunis en grandes sociétés , ont besoin d'une police profonde , parce que leurs intérêts étant embrouillés , il faut de l'art pour les concilier & les rendre respectivement utiles. La philosophie devient très-nécessaire pour donner à l'édifice social une base solide , & l'orner de tous les agrémens possibles : il faut parer à une foule incroyable de causes destructives ; & c'est au génie doué d'une activité bienfaisante à veiller pour saisir d'un coup-d'œil les maux & les remèdes. La législation perfectionnée rend à l'homme sa liberté primitive , & le fait jouir de mille

avantages nouveaux. Que de besoins l'homme a à satisfaire ! ils effraient au premier coup-d'œil : mais le concours des bras & des lumières, le commerce réciproque de travaux & des services au milieu d'une constitution qui paroît compliquée, établissent l'ordre, l'harmonie. Ces besoins si multipliés se trouvent satisfaits comme par enchantement ; de manière que les maux inévitables dont la nature a chargé l'homme, sont même adoucis & quelquefois métamorphosés en plaisirs. Ainsi, grâce à sa perfectibilité, l'homme par des gradations insensibles peut parvenir à rendre l'état social plus doux & plus désirable que l'état primitif de la nature même, de quelques couleurs véritables ou romanesques qu'on le pare & qu'on l'environne.

LES sciences ne font rien lorsqu'elles sont séparées ; ce n'est que par leur rapprochement qu'elles se prêtent un appui mutuel & solide. Le spectacle de l'univers passe devant certains yeux inattentifs & vulgaires. Toutes les idées allant au dépôt où se prépare chaque découverte, fermentent dans un mouvement insensible, & les lumières nationales ne peuvent briller qu'à l'aide du tribut des con-

noissances particulieres; elles se fondent, se mêlent & produisent alors cette clarté qui distingue les empires & les siècles. Il ne faut donc point prendre les bornes de notre entendement & la brièveté de notre vie, pour une conséquence juste de l'impossibilité qu'il y auroit à lier ensemble les arts & les sciences.

L'esprit d'un seul s'épuise & non l'esprit humain, a dit un poète, & ce vers sensé mérite d'être connu. Il faut parcourir, à ce qu'il paroît d'abord, la surface des sciences, avant d'en approfondir une seule: car jamais on n'en possédera une, même imparfaitement; jamais on ne pourra tirer quelques fruits de ces connoissances, si l'on s'est borné à un seul point. C'est de l'étendue du coup-d'œil que jaillit la force pénétrante de la pensée. La morale est fondée sur la physique; la physique dépend des mathématiques; tout est soumis à la métaphysique, & tout doit se diriger vers la politique, c'est-à-dire, la perfection de la société.

CEPENDANT l'espece entiere ne fait pas ce que fait tel individu à l'œil d'aigle; le tems seul lui manque. Que ne seroit pas l'homme avec le tems, & jusqu'où n'élève-

roit-il pas ses travaux ? Pourquoi ne peut-on pas enter un homme sur un autre homme ; comme on ente un jeune rejeton sur un arbre déjà vieux ? Figurez-vous Bacon , Descartes , Newton , Galilée , ayant quelques milliers d'années à vivre & à penser. Ils travailleroient avec la nature & surprendroient à la longue tous ses secrets. Mais à peine éleve-t-on quelque édifice , que la main de l'architecte se glace , & que son plan descend avec lui dans la tombe. Les générations se succèdent , les travaux recommencent : mais , semblables aux toiles d'araignées , le réseau fragile est percé lorsqu'à peine il s'étend.

L'ACADÉMIE des sciences mérite notre respect & nos hommages , en ce qu'elle réunit les découvertes , empêche la rupture du réseau , s'appuie constamment sur une base solide , & c'est la seule académie en France dont on puisse prononcer le nom chez l'étranger.

ELLE a un grand avantage sur les autres sociétés connues ; il consiste à regarder les sciences comme étant encore au berceau ; à se rendre très-attentifs à lier les observations , à rejeter les systèmes , pour ne s'attacher

qu'aux faits avoués dans la physique expérimentale.

MAIS il n'y a qu'un monarque libéral qui puisse donner aux arts & aux sciences cette liaison & cette correspondance intimes & nécessaires. Quels que soient la fortune d'un particulier, ses lumières & ses soins, il ne parviendra jamais à rassembler tous les matériaux, à réunir toutes les expériences, à fondre tant d'esprits différens dans un seul & même but.

L'ACADÉMIE, attendant des jours plus favorables, se préserve de l'esprit de système & n'en admet aucun, parce qu'un système reçu devient une opinion despotique, qui tyrannise tous ceux qui viennent ensuite, & c'est une plaie faite au génie observateur.

POURQUOI les autres sociétés ne se pénétrent-elles pas de l'esprit vraiment philosophique, qui anime & dirige les observations, les travaux & les prononcés de l'académie des sciences ?



CHAPITRE LIV.

Prôneurs de l'antiquité.

ILS n'ont pas toujours la conscience de leur admiration. Ils sont plutôt chagrins contre leur siècle. On n'a rien à craindre de la renommée de Térence ni de celle de Platon, & on les exalte outre mesure ; mais il faut trouver à redire à ce qui se fait de notre tems. La pédanterie a un enthousiasme ridicule ; c'est quelquefois un ton. Les gens de lettres avancés en âge & non philosophes, sont les hommes qui nourrissent les préjugés les plus bizarres, & qui s'opposent le plus au progrès des arts. D'ailleurs on oppose une masse de vingt siècles à un siècle unique ; des orateurs publics, montés dans la tribune aux harangues, à des avocats plaidans à la barre de la cour pour quelques écus ; des hommes libres dans une république, aux sujets d'un monarque ; des langues hardies, poétiques, audacieuses, à une langue que l'académie françoise a malheureusement fixée dans sa première enfance ; & malgré ces obstacles,

ces entraves, ces chaînes de toute espece (je ne parlerai pas du siecle de Louis XIV, où les auteurs étoient encouragés, protégés, pensionnés;) je dirai que la fin seule du regne de Louis XV, dans l'espace de trente années, a produit des écrivains éclairés, sensibles, éloquens, vraiment patriotes, qui ont droit d'être comparés aux anciens : vérité qui ne fera sentie que lorsque les haines, l'esprit de parti & l'orgueil des hommes contemporains seront ensevelis avec eux ; alors la justice & l'impartialité prononceront.

ON ne fauroit donc trop combattre la manie de ces hommes aveugles ou jaloux, qui ont pris à tâche dans tous les siecles, de louer prodigieusement les morts ; le tout pour contester aux vivans leurs succès, sans songer que ceux-ci deviendront anciens à leur tour. Les mêmes talens ne peuvent précisément se reproduire, parce que quand la nature forme une tête, elle lui donne un empreinte particuliere, & le cachet alors est à jamais brisé. Mais il y a des équivalens ; & si tel homme ne fait pas ce qu'à fait tel autre, il peut faire quelque chose qui dans un genre différent en approche en bonté. Si l'homme né

pour peser respectivement le mérite des ouvrages existoit , peut-être que dans sa balance il trouveroit une égalité qu'on ne soupçonne pas ; car les noms en imposent toujours plus que les choses.

Nous n'avons plus, si l'on veut, des Corneille, des Racine, des Boileau, des Nicole, des Bossuet, &c. Mais il y a aujourd'hui des gens de lettres non moins éloquens & plus utiles que ne l'ont été ces grands hommes ; conséquemment plus respectables par l'usage qu'ils font de leurs talens. Ils ont toujours devant les yeux la patrie & l'humanité, & leur offrent toutes leurs pensées ; ils dissipent autant qu'il leur est possible les erreurs plus funestes encore dans des tems de lumière que dans des tems absolument barbares. Ce sont eux qui ont développé tous ces heureux principes qui donnent lieu aux nations d'espérer une plus grande félicité ; & soit qu'ils écrivent l'histoire, soit qu'ils traitent la morale, ils font servir les événemens passés à la situation actuelle des choses.



CHAPITRE LV.

Académie royale de Chirurgie.

LOUIS XV accordeoit une protection particuliere à la chirurgie ; il s'y intéressoit beaucoup , en parloit fréquemment ; il a fini par lui élever un monument public qui frappe l'œil par son architecture , & personne n'a été tenté de lui reprocher cette décoration extérieure.

CET art a fait des progrès étonnans & qu'on admire avec raison. Il est moins incertain que la médecine. On ne sauroit refuser des applaudissemens à la dextérité & aux succès de tant de mains habiles.

MAIS il est nécessaire aux chirurgiens d'être sensibles ; ils ont besoin d'une vertu pratique bien importante , du respect profond que l'on doit à tout être souffrant ; celui qui connoit la douleur peut-il repousser la pitié ? Eh ! qui ne l'a pas connue la douleur ? qui n'est pas exposé cent fois le jour à ses nouvelles atteintes ? Le chirurgien doit donc adoucir des tourmens qu'il peut éprouver lui-même

le lendemain. Il doit avoir cette humanité vigilante qu'il réclamerait dans l'accès de la souffrance. Qu'importe un art salutaire s'il a l'aspect du supplice ; si le fer qui doit guérir étincelle dans la main d'un homme qui , par un sang - froid détestable , se rapproche d'un bourreau ! La sensibilité est donc aussi nécessaire que l'adresse. Il faut voiler aux yeux de la victime l'instrument qu'elle redoute ; il faut lui porter des paroles douces & calmantes. Les angoisses & les terreurs de l'ame sont bien plus cruelles que la douleur physique. Ce n'est donc pas assez que la main du chirurgien sache opérer , il faut que son oeil sache fortifier , consoler , encourager ; il faut que son cœur soit éloquent ; & s'il est vraiment sensible , il saura par quel charme on trompe l'infortuné , & comment on diminue pour lui les instans & l'horreur du sacrifice.

O qu'il est respectable l'homme qui réunit le courage & l'humanité , qui joint à une main , à la fois sûre & compatissante , une voix qui fait tempérer la dureté de l'action ! Il arrache les racines du mal presque à l'insu de la victime , & c'est au moment du salut qu'il mêle ses larmes aux siennes. Qu'il est

différent de ces barbares qui , courbés sur des êtres vivans , croient tenir encore le scalpel insensible de l'anatomie , le promener sur des cadavres , & dont l'indifférence est plus horrible que les couteaux tranchans qui déchirent & mutilent !

MAIS pour que le chirurgien parvienne à soulager doublerment ses semblables , par quelles épreuves longues & multipliées faut-il qu'il passe ! Et qui osera ensuite être ingrat envers des hommes qui , pour apprendre l'art de guérir , ont vaincu tant d'obstacles , quand on aura réfléchi sur tout ce qu'il leur en a coûté pour y parvenir ?

DOMPTER l'horreur secrète & la contagion qu'exhalent ces objets putrides , dérobés aux tombeaux ; avoir la bouche & les yeux incessamment fixés sur les débris de l'homme ; les interroger avec une patience courageuse ; maîtriser l'aversion des sens , tous révoltés à la fois , & placer dans sa mémoire une langue presqu'infinie , qui n'offre d'abord que des principes arides & ne réveille que des idées tristes ; passer de là dans ces réceptacles des misères humaines , où les vivans sont plus hideux que les morts , où le germe du tré-

pas infecte l'air, où le moindre contact devient dangereux ; braver l'exhalaison de ces corps languissans , & avoir à combattre l'abattement du moribond & sa propre défaillance ; porter la main , & sans frémir , dans des plaies effroyables ; suivre attentivement de l'œil l'ouvrage infect de la corruption ; commander à son visage au milieu de ces scènes d'horreur , & savoir encore méditer quand tout lasse , fatigue , rebute & décourage : voilà les forces presque surnaturelles qui doivent appartenir au chirurgien.

EST-CE l'argent ? seroit-ce même la gloire qui pourroit acquitter de tels travaux ? Non : il n'y a que la conscience , que la satisfaction pure & intime d'avoir servi l'humanité ; récompense peu familière à la multitude , mais qui a un charme doux & profond pour qui fait la goûter. On a vu des hommes qui toujours empressés , toujours compatissans , toujours infatigables , cherchoient les maux qu'ils pouvoient soulager , comme d'autres cherchent les plaisirs & les fêtes.

DÉVOUÉS à leurs semblables , ces hommes rares ne vivoient que pour leur art. Ils s'étudioient chaque jour à rendre leur main
plus

plus prompte , plus souple , plus légère ; à ravir un quart de minute à une opération cruelle , à faire disparoître un appareil effrayant. Leur tendre sollicitude s'occupoit de l'instrument le plus ou moins courbé , d'une toile plus ou moins fine , d'une position plus ou moins douloureuse. Ils consultoient avec la plus grande prévoyance ; ils interrogeoient la sensibilité du malheureux , & la pitié sainte qui les dirigeoit , leur inspiroit ces paroles insinuantes , qui commandoient l'amour & la confiance. Et où alloient-ils chercher ces malheureuses victimes de la douleur ? sous les toits entr'ouverts qu'habite l'indigence ; & après s'être armés du fer salutaire , on voyoit l'or s'échapper de la même main qui avoit foulagé & guéri.

C'EST sous un tel rapport sans doute qu'il est glorieux à l'homme de pouvoir dire : de tels hommes sont mes semblables & mes frères !

ON ne veut croire à la vertu que lorsqu'elle attend & envisage des récompenses. Hommes froids & stériles ! apprenez qu'il en est des récompenses pour ces héros de l'humanité. Leur orgueil , (puisqu'on donne ce nom

à la vertu) leur orgueil, si l'on veut, sera satisfait; ils pourront dire: tel homme languissoit sur un lit de douleur, & nous lui avons dit, *leve toi & marche*; ce pere de famille alloit laisser une veuve & des orphelins; nous avons raffermi sa maison ébranlée, nous avons sauvé du désespoir sa femme & ses jeunes enfans. Sans doute ils ressentent ce plaisir délicat & inconnu, dont nous avons parlé; ce plaisir qui suit l'accomplissement du bien qui étoit en notre pouvoir. Ils en jouissent dans la retraite, dans la solitude; il fait le repos consolateur de leur vie; & quand leur tête sera couronnée de cheveux blancs, ils pourront se dire à eux-mêmes; c'est par des bienfaits continus que nous avons marqué notre courte existence parmi nos semblables.

LE chirurgien doit supporter une épreuve plus accablante encore que toutes les fonctions les plus pénibles, celle de l'ingratitude. Dès que l'homme renaît du tombeau & sent la santé circuler dans ses veines, il n'existe plus dans le passé, c'est une rêve qui s'efface. La tombe s'est fermée sous ses pas, il ne croit plus qu'elle ait été ouverte. Échappé

au péril, il méconnoît la main qui l'a sauvé du précipice; il oublie son bienfaiteur, & souvent plus ses soins ont été longs & considérables, plus il s'efforce d'écarter ce poids de reconnoissance, & d'effacer de sa mémoire l'importance du service.

C'EST alors que le grand homme a besoin de tout son courage; & lorsqu'un accident imprévu vient frapper ce même homme, qu'il voit en frissonnant le glaive de la mort éinceler une seconde fois sur sa tête, que rempli de terreur & abhorrant sa destruction, il dompte la honte & ne rougit point d'appeler à son secours ce même libérateur qu'il a payé d'ingratitude, celui-ci toujours tranquille & magnanime, doit voler à son secours, détourner le coup, rendre le calme à ses sens, lui épargner jusqu'au reproche, & emporter, s'il le faut, la gloire de faire dans le même homme un nouvel ingrat.

BELLE spéculation, s'écrieront les ennemis de la vertu; victoire chimérique, faite pour les discours & qui s'évanouit dans la réalité. Cependant des exemples nombreux & journaliers, des exemples plus frappans les uns que les autres, illustrent les fautes de la chi-

urgie. On ajoute foi à tous les forfaits de la vengeance , & l'on rejette comme menfongers les actes de la bienfaifance & de la compaffion , parce que ces vertus ne prennent point la trompette pour s'annoncer fafteufement ; on les révoque en doute , tandis qu'elles existent , qu'elles nous environnent , qu'elles appartiennent à l'homme dont elles font la grandeur & que plusieurs artistes ont atteint à leur hauteur fublime.

La difcorde des rois a ordonné les batailles. C'eft le moment terrible qui manifefte la honte de l'humanité. Contemplez les travaux & la gloire de la chirurgie ! Quand les foudres de la guerre ont ceflé de gronder , que les guerriers n'égorge plus les guerriers , que les tourbillons de flamme & de fumée , qui déroboient la vue du carnage , fe difpent à mefure que l'air s'épure & s'éclaircit , on avoit vu les rangs preffés d'une armée brillante , on n'apperçoit plus que des hommes épars , mutilés , étendus çà & là fur une terre enfanglantée. Le tonnerre des combats s'eft tu ; on entend des cris & des gémiffemens ; voyez-vous accourir de toutes parts fur ce théâtre des fureurs infenfées les confolateurs de l'hu-

manité ? Ils s'avancent , ils entrent dans les rangs qui fument encore ; ils promènent leurs regards pour distinguer ceux qui respirent ; on dégage les mourans de dessous les corps morts ; on les enleve ; on ne distingue plus l'ennemi du citoyen , tous sont hommes : la générosité active surpasse la rage meurtrière : on les porte avec respect ; les enfans d'Esculape sont des dieux tutélaires qui arrachent au démon des combats le reste de ses victimes. L'état devra à leur zèle la conservation de plusieurs de ses braves défenseurs : voyez comme ils se multiplient , comme ils donnent des ordres sûrs ; précis , & fidèlement exécutés ! Ce nouvel héroïsme ne vaut-il pas celui qui dirigeoit les traits de la foudre ? Sous leurs mains bienfaisantes , le sang cesse de couler , le plomb sort des plaies , les os brisés se rejoignent , les cordiaux raniment les forces défaillantes , & la lancette utile prévient la dangereuse effervescence des liquides. Si pour sauver la tige il faut faire tomber les branches , c'est qu'il n'y a alors d'autres guérisons que le fer ; & c'est sous l'œil de la patrie que l'on foumet au tranchant destructeur les bras qu'il est impossible à l'art de conserver.

ON a vu de ces actifs , de ces généreux conservateurs qui méritoient sans doute les mêmes lauriers & la même gloire dont les vainqueurs s'étoient couronnés , expirer de fatigue & de lassitude dans les hôpitaux ; d'autres être frappés sur le champ de bataille par les derniers traits d'un tonnerre affoibli & expirant ; ceux-ci refuser les dons de la plus juste reconnoissance , mépriser les présens qui leur étoient offerts , & oublier jusqu'au nom & au visage de ceux qu'ils avoient sauvés de la mort au péril de leur vie.

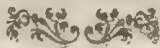
ENFIN , si tous les êtres souffrans ont également droit à la pitié , le chirurgien sensible (& son cœur le lui prescrit avant tout) doit des soins particuliers à ce sexe délicat , qui sembleroit devoir être exempt de peines , & à qui la nature a vendu bien cher ses grâces & ses attraits. Sa constitution paroît formée pour donner & recevoir le plaisir , & elle est assujétie à une foule d'infirmités qui attaquent sa délicate organisation. D'ailleurs son imagination est plus prompte à voler au-devant des souffrances , & des ménagemens ingénieux doivent prévenir & guérir en elle cette tendance funeste , qu'un excès

de sensibilité lui fait éprouver chaque jour.

QUI ne seroit ému du tableau qu'offre une épouse jeune & timide, & qui pour la première fois va être mère ? Elle tremble pour le dépôt inconnu qu'elle porte en son sein ; elle tremble pour elle-même. Inquiete, agitée, elle devine jusques dans les embrassemens d'un époux, qu'un double péril l'environne. Les premières douleurs se font sentir, troublent son ame aimante, & qui voudroit être plus courageuse. La joie de donner un fils à son époux combat ses souffrances ; inais quelquefois aussi elles sont plus fortes, & le doux sourire naît & meurt parmi les larmes. Avec quelle incertitude naïve elle interroge tous les regards & cherche à les pénétrer ! Sa délivrance est-elle prochaine ou éloignée ? A-t-elle encore à payer avec usure la volupté de ses chastes amours ? Quel tigre ne seroit attendri ! Ses gémissemens plaintifs, quoique adoucis par la tendresse, sont encore aigus & déchirans. On reconnoît l'accent d'une ame douce jusques dans les cris que la douleur lui arrache. Momens de terreurs & de troubles, où allez-vous encore la plonger ? Qui pourra exprimer le coup-d'œil maternel

qu'elle jette sur le chirurgien qui attend le terme indiqué ! Il ne peut que l'adoucir , il ne doit pas trop le hâter. Si dans cette opération sacrée de la nature il est ce qu'il doit être , attentif , zélé , compatissant ; il ménage cette tendre mère ; il soutient , il ranime , il redouble son courage ; il l'invite à propos : un effort heureux délivre l'enfant de sa prison ; la douleur est déjà loin ; il n'y a plus que la joie d'une mère , les baisers d'un époux & les larmes d'un père.

ON ne doit pas considérer la chirurgie comme séparée de la médecine. Les principes curatifs sont les mêmes ; il faut que le chirurgien sache autant que le médecin ; qu'il ne soit pas étranger à la botanique , à la chymie , à l'histoire naturelle , toutes branches nécessaires à l'art de guérir , & qui se prêtent un jour mutuel sur les fonctions variées qui entretiennent & rappellent la vie.



CHAPITRE LVI.

Instituteur.

O RANG-ZEB , empereur des Mogols , avoit eu pour precepteur Mullah - Sallé qui , le voyant monter sur le trône , sortit de sa retraite & vint importuner son disciple de demandes & de sollicitations indiscrettes. L'empereur qui vouloit lui éviter un affront , feignoit toujours de l'oublier. Ennuyé enfin de ce qu'il ne comprenoit pas ce que cela vouloit dire , il lui tint un langage plus ouvert. „ Que veux-tu de moi , docteur ? quelle „ est ton aveugle prétention ? Que je te „ fasse un des premiers omras de ma cour. „ Ce n'est pas assez d'avoir de l'ambition ; „ il faut posséder les talens qui en font „ une vertu. Que fais-tu ? hélas ! ce que tu „ m'as appris. Et certes jamais enseignemens „ ne furent plus minces. Tu m'as d'abord „ fait voir mon pays comme le seul de l'u- „ nivers qui méritât quelque attention , & „ tu m'as enseigné à mépriser les autres rois „ comme de petits gouverneurs , qui trem-

„ bloient au nom de l'Indoustan. Tu abu-
„ sois ainsi de la crédulité de mon enfance,
„ & tu me dispois à nourrir en moi-même
„ un orgueil aussi dangereux que puéril.
„ Hors quelques pratiques minutieuses, quel-
„ ques mots sans idées, quelques faits secs
„ & décharnés d'une prétendue histoire de
„ mon pays, tu as étendu un voile sur
„ tout ce qu'il m'importoit de savoir. Que
„ ne confiois-tu le dépôt de mon éducation
„ à un homme plus habile & plus intelli-
„ gent que toi ? Ne savois-tu pas que la
„ nature ne doue un enfant d'une heureuse
„ mémoire, que pour qu'on mette à profit
„ ce tems précieux, comme le plus propre
„ à graver dans son cerveau souple & obéis-
„ sant, les belles connoissances qui doivent
„ y demeurer fortement imprimées pour la
„ conduite de l'homme pendant le reste de
„ sa vie ? Au lieu de diriger mon esprit
„ avide & qui s'élançoit par instinct vers les
„ grandes choses, tu l'as resserré, tu l'as
„ presque éteint dans la froide & sèche spé-
„ culation de misérables mots & de questions
„ vaines qui ne satisfont en rien, & qui ne
„ peuvent m'être d'aucun usage ni dans mon

11 conseil ni dans le cours de ma vie ; tu as
22 gâté mon naturel heureux , tu as desséché
23 mon imagination , & tu allois faire de moi
24 un sot dangereux , sans le secours de la
25 Providence qui a permis que mes yeux
26 s'ouvrirent. Il est vrai que tu ne pouvois
27 me donner ce que tu n'avois pas en toi-
28 même , & que mon pere t'avoit choisi tout
29 exprès ; mais du moins tu pouvois me
30 mettre sur la route , & reconnoissant ton
31 insuffisance , me livrer à ces bons livres que
32 j'ai lus depuis , qui forment l'esprit au raison-
33 nement , l'ame aux choses élevées , & le
34 cœur au sentiment de l'humanité. J'aurois
35 appris alors quelque chose des devoirs de
36 l'importante & redoutable fonction où le
37 ciel m'a appelé. J'aurois pu comprendre
38 ce qu'étoit un prince à la tête d'un peuple ,
39 & la chaîne qui lie le trône à l'état & le
40 souverain au sujet. Bien loin de là , tu as
41 mis dans ma tête que j'étois un être isolé ,
42 fort & puissant , & que je ne dépendois
43 que de ma volonté. Ainsi tu m'as voulu
44 insinuer la plus grossière des erreurs &
45 le plus dangereux des mensonges. J'al-
46 lois me briser sur l'écueil , & en hâtant

„ ma perte , fatiguer des millions d'êtres fen-
„ sibles qui , au lieu de me bénir , m'eus-
„ sent justement détesté. Si dans le nombre
„ de tes idées mesquines , viles & fausses ,
„ une seule eût germé dans ma tête , la
„ guerre , la famine & l'étranger dévaste-
„ roient actuellement cet empire ; le sang
„ couleroit pour favoriser une de ces sottes
„ rêveries pour laquelle ta langue disputoit
„ avec tant d'opiniâtreté. Dieu a eu pitié
„ de moi & de mon peuple ; il m'a envoyé
„ des conseillers sages , qui en me révélant
„ ma foiblesse , m'ont appris mes véritables
„ forces. Je dois à leurs maximes simples ,
„ lumineuses & amies de l'homme , la déli-
„ vrance des stupides opinions qui alloient
„ faire de moi un fou barbare. C'est par
„ par miracle que j'ai sauvé ma raison du
„ naufrage ; & je frémis des maux dont ,
„ sans la Providence , j'allois être l'exécu-
„ teur & la victime. Retire-toi donc , pauvre
„ imbécille , va trouver le village qui t'a vu
„ naître ; achèves-y en paix cette végétation
„ que l'on honore en toi du nom de vie ;
„ ma clémence qui répugne à se figurer un
„ méchant , te fais grace ; bois , mange ,

„ dors ; mais loin de te confier le moindre
 „ emploi de mon royaume , je te défends ,
 „ sous peine de la vie , de vouloir ensei-
 „ gner quelque chose à l'enfant du dernier
 „ sujet de mon empire. »

CHAPITRE LVII.

Naissance d'un Prince.

L étoit six heures du matin ; *Alétophite* ,
 (*) logé sur le Port-au-bled , avoit veillé
 jusqu'à quatre heures ; une brusque décharge
 d'artillerie le réveille en sursaut ; elle tonne

(*) Il fera peut-être curieux dans vingt-cinq
 ans d'opposer ce morceau (publié le 23 octobre
 1778 , de la lune le 7 , sous le titre : *le Philosophe
 du Port-au-bled*) aux vers de MM. Sancy , Grou-
 bert , de Groubenthal , Majeur , Mérard de Saint-
 Just , Gurrin , de Piis , de Limoges , Chabeaussière
 & Patrat , tous grands poètes , comme on sait ,
 qui se crurent obligés en conscience de chanter l'é-
 vénement. Ce fut un débordement de rimes. Tous
 les journaux de l'univers en regorgèrent.

Le Journal de Paris dédaigna ce morceau en
 prose ; ce qui fit dire à l'auteur dans son avertisse-
 ment : *c'est un tort irréparable que m'ont fait les
 rédacteurs de cette feuille quotidienne , car ils m'ont
 ravi la gloire d'être lu dans les cafés de la capitale ,*

sur la Greve ; le canon de la Bastille lui répond ; son grabat tremble, la maison tremble, & son *Tacite* tombe de sa table éclopée. Il se leve à ce bruit ; des voix confuses percent à travers les ais mal-joints de son étroit domoile ; il ouvre sa porte, il entend des femmes sur son paillier. . . . *un prince est né d'hier ! . . .* Nous aurons des feux d'artifice. — Non, dit une autre, on mariera six cents filles. — Descendons, disoit la troisieme, on va répandre du vin dans la place, & faire sauter sur nos têtes des cervelats & des petits pains. — La plus jeune disoit, on dansera ce soir en place de Greve. — La cinquieme, est-ce qu'il n'y aura pas une amnistie, pour que je revoie mon frere le déserteur, qui est un si bel homme ? —

où se forme & s'étend la renommée de mes heureux rivaux, qui seront pensionnés peut-être tandis que je ne serai ni lu ni connu. Qui à ma place n'auroit pas un peu de mauvaise humeur contre les inflexibles auteurs du *Journal de Paris*, qui ont pris à tâche de rejeter mes productions, & de me fermer ainsi la carrière à l'immortalité ? J'en appelle au public ; car je vois que je ne pourrai jamais obtenir trois lignes dans cet ingrat *Journal de Paris* qu'à l'article enterremens, moi qui étois si jaloux de figurer entre la hauteur de la riviere & le prix du foin & de l'avoine.

Est-ce qu'on ne délivrera pas tous les prisonniers pour dettes ? disoit la dernière.

L'IDÉE des fusées volantes , de la bombe grossière , des violons aigres perchés sur des tréteaux , des illuminations , le tintamarre des cloches ; voilà ce qui occasionoit leur joie défordonnée. Tout-à-coup entre une nouvelle commere , les poings sur les hanches , & qui crie : *je l'ai vu , je l'ai vu.* — Tu l'as vu ? — *Oui.* — Eh bien ? *Il pleure l'enfant royal ! il pleure ! Il pleure !* (reprit tout bas le philosophe) & rentrant à ces mots dans sa chambre , prenant une plume , il écrivit sur sa table vermoulue , & son *Tacite* à ses pieds , qu'il ne releva pas.

Il pleure l'enfant royal ! Oui , pleure ! un jour tu seras roi . . . Pleure ! tu hériteras d'une grande puissance & d'un plus grand fardeau. Tu seras le maître d'un vaste empire , & le plus assujéti à de misérables usages. Pleure ! le monde aura les yeux ouverts sur toi & sur tes actions ; & l'on te demandera le *possible* & l'*impossible* : chacun de tes sujets voudra tout obtenir de toi , comme si tu étois un dieu. Tu seras inquiet de tout

ce qui se passera dans ton royaume & hors de ton royaume. Tu seras obligé de veiller quand les autres dormiront. Tu auras des peines qui viendront des pais lointains ; & si l'insouciance te faisoit dans ce poste élevé , point de plus grand coupable que toi.

PLEURE ! celui qui aura le plus de peine à découvrir la vérité , c'est toi ; & il te faudra des efforts surnaturels , pour devenir grand & généreux. On viendra près de toi avec la vérité dans le cœur ; mais l'aspect de ton trône & de ta puissance la repoussera. La vérité expirera sur les levres de l'homme le plus intrépide & le plus vertueux. Personne ne te la dira ; c'est à toi à la chercher : pleure !

ON t'a déjà porté la décoration de la bravoure militaire , lorsque tu prends le tetton de ta nourrice ; & tu as sur tes langes , à côté de ton hochet , cette *croix* que le vieux guerrier couvert de cicatrices ambitionne & n'a pas encore obtenue. Passé pour le *cordon bleu* , c'est la livrée du palais ; mais puisque tes mains enfantines , quand ta bouche suce encore le lait , touchent à cet ornement de la valeur , que le soldat achete de son sang ,
fonge

songes que tu dois le commander un jour ;
qui : tu sera le chef des armées : pleure !

Tu auras à combattre le charme des jouissances les plus vives & les plus multipliées. On préviendra tes desirs , tu boiras dans la pleine coupe des voluptés : pleure ! Que te restera-t-il dans l'âge avance ? De tous les plaisirs , le plus grand est de veiller à la félicité des humains ; mais ce plaisir te l'enseignera-t-on ?

Tu auras des trésors pour tes armées , pour tes flottes , pour tes fortifications ; l'emploi de ces trésors sera légitime : mais tu auras des trésors superflus pour ta maison. Pleure ! ici une veuve apporte son denier , là un ouvrier vient avec le salaire de sa journée ; il te donne la moitié de ce qu'il a gagné , & avec l'autre il achete un pain grossier pour sa femme & ses enfans.

DANS la campagne , le pauvre cultivateur vend son lit pour éloigner le collecteur sévère qui ne fait grace de rien , & qui n'ose point en faire. L'hyver viendra , & l'infortuné n'aura point de lit ; tout cela fera partie de tes millions : pleuré !

ON te dira que ces images sont fausses &

outrées, & ce fera le premier menfonge par lequel on voudra te conduire à l'erreur; & cette erreur deviendra immense, pour peu que tu t'y livres. Tu trouveras des adulateurs qui par fineffe ont adopté une louange groffiere. Quand tu feras ce que le fils de ton efclave fait dix fois par jour auffi bien que toi, ils diront que tu as fait une action extraordinaire. Si tu obéis à tes paffions, ils diront, *tu fais bien*. Si tu prodigues le fang de tes fujets comme les eaux des fleuves, ils diront, *tu fais bien*. Si tu aggraves le poids des impôts, fi tu affermes l'air, ils diront d'une voix intéreffée, *tu fais bien*. Si tu te venges cruellement, toi fi puiffant, ils diront encore, *tu fais bien*. Eh, ne l'ont-ils pas dit, quand Alexandre dans l'ivrefle porta le poignard dans le fein de fon ami !

LES faifeurs de vers & les panégyriftes d'académie vont te faifir au berceau, & ne te lâcheront qu'au cercueil. Ils t'appelleront un *dieu*, ou du moins un *demi-dieu*. Ils te fuffoqueront de leur encens vénal; mais après viendra l'hiftoire avec fon burin immortel & profond : fonges-y !

L'HISTOIRE ! Veux-tu ne la point crain-

dre , ou plutôt la chérir ? Veux-tu contempler sans effroi sa physionomie majestueuse & sévère ? Sois homme quand tu feras roi ; aspire avant tout au nom d'homme. Apprends avec nous à jouir de l'humanité & de ses plaisirs , de la vérité , de l'amour , sur-tout de l'amitié plus douce encore ; fors quelquefois de ton cachot d'or , si tes esclaves te le permettent ; franchis le seuil où ils t'enchaînent , & viens goûter quelques unes de nos jouissances ; mais oseras-tu forcer la barrière où ta propre garde semble circonscrire éternellement tes pas ? Pleure !

SI ma franchise te déplait un jour , alors je ne serai plus. Mais je t'aime pour le bien que tu peux faire aux hommes , pour le mal que tu peux leur épargner , pour la grande puissance que tu peux diriger en faveur de la partie souffrante de l'humanité ; car les grandes & importantes réformes n'appartiennent plus qu'à des monarques absolus comme toi.

COMME je ne crois pas que la Providence qui a organisé l'aile du moucheron , ait abandonné au hasard la constitution des états , je te crois sous l'œil de la Providence. Je

l'implore pour qu'elle te rende juste. . . . Mais, quel mot ai-je prononcé ! Oui, juste. Tu ne dois pas être bon, sois juste. Tu dois savoir punir, pour ne pas être complice des défordres. Oui, pleure, enfant royal, pleure ! il faudra que tu punisses.

ET moi, sous mes tuiles entr'ouvertes, je remercie l'Être suprême de n'avoir pas reçu le fardeau qu'il t'a imposé. Je n'ai à combattre que la pauvreté ; & toi, tu auras à combattre l'adulation, le mensonge, l'orgueil, ta propre grandeur ! Quand je t'aurai payé le tribut, tu me devras le repos.

POUR que ton élévation ne soit pas dangereuse à toi-même ni aux autres, songes dans tout ce que tu signeras, (& que de papiers ne te fera-t-on pas signer !) songes à la nécessité que tout ce qui respire soit nourri ; car telle est la loi primitive, la loi antérieure à toute convention humaine. Si la misère étoit le partage d'une grande portion de ton peuple, ton diadème seroit déshonoré, & ton nom inglorieux périroit dans la mémoire de l'ami des hommes.

LE premier qui a dit en politique, *la nécessité est mère de l'industrie*, a créé un adage

pour un tyran. L'industrie ne fera jamais la fille de la nécessité. La misère abat , énerve ou désespère , pousse au crime ; & tous ceux qui désolent la société , sont plutôt mus par le besoin extrême , que par la soif des richesses. Voudras-tu diminuer le nombre des forfaits ? Sache multiplier les subsistances , & laisse à chacun son industrie , sans la vendre ni la grever. C'est l'intérêt des riches ; car quand ils s'obstinent à tout concentrer dans leurs mains avides , à les fermer impitoyablement , le pauvre , poussé à bout , finit par les leur ouvrir de force.

Si ton autorité parvient à détruire toutes les tyrannies dans ton empire ; si tu fais trembler réellement les petits oppresseurs qui sous ton nom fouleroient la liberté , un cri unanime bénira ton autorité , & la rendra plus puissante & plus sacrée. Mais si , par erreur ou par foiblesse , tu ne régnois que sur des courtisans qui régneroient sous toi... Oh , quelle domination plus formidable que le despotisme même ! Pleure !

QUE l'éternel moteur des destinées humaines te prête de ses lumières & de sa force ! Tu es né dans une heureuse époque : bénis

le siècle ! Le siècle travaille pour toi , le siècle s'éclaire de jour en jour , le siècle te prépare , t'amasse des idées neuves & saines. *Frédéric & Catherine* te montrent la hauteur de leur génie , tu n'auras guère qu'à favoir lire ; mais voudras tu lire ? Lis , je t'en conjure ; lis ce qu'ont fait de grand & de magnanime , sous un ciel moins heureux que le tien , *Catherine & Frédéric*.

QUEL trésor pour ta puissance que ces lignes muettes que nous traçons à l'envi pour te faire entrer dans tous les chemins de la véritable gloire ! Elle est connue enfin. Quel que soit ton orgueil , ces lignes ne le blesseront pas. Ce n'est plus un homme qui te parlera , c'est un livre ; aurois-tu peur d'un livre ? S'il te touche , tu le rapprocheras rapidement de ton cœur généreux ; mais tu pourras l'en écarter avec la même facilité , si . . . ah , ne tremble point un jour d'ouvrir un livre ! Par cette voie tranquille & respectueuse , la vérité , dont le son direct auroit effarouché ton oreille superbe , pénétrera ton ame à loisir ; & comme il te sera aisé de jeter là cet écrit moniteur , tu l'écouteras avec plus d'attention & de confiance peut-

être ; tes regards , par ce moyen simple , descendront jusqu'aux classes inférieures que l'on n'oublie que trop dans ton palais ; car ce sont les racines obscures qui nourrissent le superbe feuillage dont l'arbre se glorifie. Ton opulence sort de ces canaux secrets & vivifiants ; & pourquoi ne verrois-tu que la tige.

Lis , quand ce ne seroit que pour entendre le contraire de ce qu'on te dira tous les jours. Ne te refuses pas à ce contraste. Qui te parlera sans fard & à chaque instant , quand tu voudras l'écouter ? un homme qui n'a aucun intérêt de te tromper , qui vit loin de toi , qui ne t'a jamais vu , qui ne t'approchera jamais , qui est dans la tombe , ou près d'y descendre. Il t'apporte ce que ses yeux , son expérience , son entendement ont colligé ; il te l'offre gratuitement : il te donne ces vrais & libres avertissemens , dont nulle condition d'homme n'a si grand besoin que ceux là qui soutiennent une vie publique.

Tu entendras le *oui* & le *non* dans le même instant , parce que tu seras nécessairement environné de ces hommes qui ne veulent rien dire , ni de vrai , ni de faux ; qui enveloppent toutes leurs idées d'un art telle-

ment compliqué , que l'administrateur doit rester dans une irrésolution éternelle ; & c'est ce qu'ils cherchent pour faire pencher adroitement la balance du côté de leur subtil amour-propre. Il est important néanmoins que l'administrateur d'un vaste empire se décide , & avec fermeté ; car l'indécision est la mort de l'ordre politique & du bien général ; & plus un état a de poids , plus les balancemens obliques lui font perdre de sa majesté , de son équilibre & de sa force.

Lis & compare dans un secret examen. N'oublies pas l'histoire des républiques , qui te fera rêver. Les livres te décideront mieux que tes conseillers. L'imprimerie , présent d'une main divine , t'enseignera le métier de roi , l'art de faire marcher la persuasion avant les actes législatifs. Elle te dira des vérités fortes , & te les dira d'une voix douce. Sortis de dessous la presse , les traits les plus marqués n'auront plus de licence ; & quand même l'expression citoyenne (qui s'enflamme à notre insu) ne seroit pas toujours modérée , serois-tu moins puissant pour entendre une fois un langage libre & républicain ? Il doit être tel pour mieux t'instruire. Tu le com-

pareras ensuite aux phrases oratoires , où la vérité pusillanime sortant avec crainte du sanctuaire des loix , se prosterne à tes pieds , parce qu'elle se sent gênée en ta présence , & qu'elle n'attend que le moment où tu la renverras loin du trône.

Lis ; choisis tes amis parmi les livres. Des noms chers au genre humain pourroient-ils t'être odieux ? Choisis parmi les projets entrepris pour le bien public , parmi les idées heureuses & nouvelles qui régénèrent les empires. La marche de l'esprit humain est empreinte sur le globe ; les étincelles jaillissent sur des points jadis obscurs ; ton royaume est inondé de lumières utiles ; elles veulent monter jusqu'à ton trône ; appellerois-tu la nuit ? Il n'est plus tems , tu y perdrois. Sans nos lumières que pourrois-tu , & sans ton pouvoir que feroient nos pensées les plus sublimes ? des rêves.

Lis ; commences une glorieuse association : nos livres ont détruit des préjugés honteux & cruels , ont environné de clarté toutes les faces d'un même objet , t'ont servi avant ta naissance , t'ont aplani la route des grandes & nécessaires opérations. Ne sois point ingrat

envers les travaux accumulés des génies bien-fauteurs, promets au siècle de lire, & le siècle te donnera une législation généreuse & toute formée. Écris-toi : venez à moi, amis éclairés de l'humanité ! & sans te voir nous te parlerons, & sans approcher de ton trône nous y introduirons l'auguste vérité. Elle entrera chez toi, seule, sans escorte, sans dignité ; elle n'aura ni titres ni cordon ; elle sera invincible & désintéressée, & tu idolâtreras ses charmes purs, dès que tu l'auras connue.

ON a dit à tes ancêtres (& ils l'ont cru) que la science de la politique étoit une science abstraite & particulière, cultivée & connue seulement de quelques heureux adeptes. Pourquoi donc les fautes les plus lourdes, les plus incroyables, se sont-elles multipliées dans l'œuvre de ces magnifiques penseurs exclusivement éclairés ? Pourquoi ont-ils déployé constamment des efforts immenses & extraordinaires, pour aboutir à zéro ? C'est que loin des livres, ces hommes présomptueux ont eu des vues partielles, des préjugés d'enfants, des systèmes mesquins & des commis inspireurs plus dangereux encore.

ON te dira la même chose, on t'abusera.

Les livres, les livres ! voilà les vrais précepteurs ! l'instruction publique, voilà ton conseil ; le cri de la nation, voilà ton modérateur. Tout est percé à jour ; on a tout vu, tout pesé, tout calculé. De la correspondance dans toutes les parties, un ressort unique, une force d'unité & du bon sens, voilà ce qui l'emportera avantageusement sur la vieille routine, les ruses, les formules, les chimères diplomatiques & les dogmes ridicules de cabinet.

PUISSENT mes yeux te voir dans l'adolescence, lorsque tes cheveux tomberont en boucles flottantes sur tes épaules, errer dans tes bosquets avec *Plutarque*, *Rousseau* & *Raynal* ! Et puisse le suprême Modérateur des empires veiller sur tes jours, te les accorder doux & actifs, c'est-à-dire, remplis par le travail consolateur qui élève & fortifie l'âme, & donne à la vie une conséquence qui la fait aimer ! Qui fait remplir les heures, a trouvé la route des vertus. Puisses-tu goûter enfin la pure félicité qui sera due à ton zèle pour la grande prospérité d'un peuple qui mérite le bonheur ! . . .

ET tandis que le philosophe écrivoit, la

populace dans une joie effrénée crioit, buvoit, hurloit, battoit le pavé sous une lourde cadence, se précipitoit autour des roues d'une carrosse, le visage crotté & sanglant, pour ramasser quelques piéces de monnoie: le tocsin sonnoit, les versificateurs rimailloient, les voûtes des temples retentissoient de cantiques salariés; tous les habitans de la ville ne voyoient que les fêtes & les distributions, largesses passageres du trône. Pour lui, entre le canon de la Grève & celui de la Bastille, il jetoit un coup-d'œil dans l'avenir, & regardant son *Tacite*, il traçoit ces lignes qui ne ressembleront pas à celles des poètes, & qui les accuseront devant la postérité. (*)

CHAPITRE LVIII.

Latiniste.

AUJOURD'HUI le petit bourgeois (qui ne fait pas lire) veut faire absolument de son fils un *latiniste*. Il dit d'un air capable à tous ses voisins auxquels il communique son set

(*) CET article devoit précéder l'article *Instituteur*.

projet : *oh ! le latin conduit à tout ; mon fils saura le latin.*

C'EST un très-grand mal. L'enfant va au college, où il n'apprend rien : sorti du college, c'est un fainéant qui dédaigne tout travail manuel, qui se croit plus savant que toute sa famille, & méprise l'état de son pere. On l'entend décider sur tout.

CEPENDANT il faut qu'il vive. Quel état va-t-on lui faire apprendre, à quoi est-il propre ? Son pere n'a point de fortune : on le lance dans l'étude poudreuse d'un procureur ou d'un notaire, & puis voilà mon jeune homme qui postule une place de clerc, de commis, d'homme d'affaires : le plus souvent il ne l'obtient pas. *Oh ! le latin conduit à tout.*

AU bout de douze ans, le pauvre pere est dérompé ; il ne fait plus que faire de son fils ; il lui reste à charge à la maison. Le latiniste ne fait plus se servir de ses bras, il est trop tard pour embrasser un métier, puis ce docteur qui fait quatre phrases de Cicéron croiroit déroger. Inutile à lui-même & aux autres, il va par-tout sollicitant de l'emploi. Il ne connoît ni le monde ni les anciens. Il

a fait des thèmes & des versions, sous la dictée de quelques pédans qui font leurs classes machinalement, & qui s'intéressent fort peu à leurs disciples, parce qu'ils sont toujours payés, soit que les écoliers apprennent, soit qu'ils n'apprennent pas.

LE gouvernement devrait interdire au plutôt ces *colleges de plein exercice*, où il n'y a réellement que l'apparence de l'éducation; elle semble gratuite; elle pompe les plus précieuses années de la jeunesse. Les petits bourgeois qui n'ont rien à payer précipitent en foule leurs enfans dans ces classes stériles, pour les retrouver au bout de dix ans plus fots, plus gauches & plus neufs que s'ils avoient été élevés chez un paysan, qui du moins leur auroit donné l'éducation physique & la connoissance du potager.

N'EST-IL pas ridicule & déplorable de voir des boutiquiers, des artisans, des domestiques même, vouloir élever leurs enfans ainsi que font les premiers citoyens, se repaître d'une profession imaginaire pour leurs descendans, & répéter imbécillement d'après le régent de sixième : *oh ! le latin conduit à tout.*

LES colleges de plein exercice indiscrettement ouverts à tout le monde , ne font que verser sur le pavé de Paris une multitude d'inutiles sujets qui , avec une éducation ébauchée , vont corrompre tous les états où ils se glissent. Ce fléau s'étend , se propage , & menace la société d'un déluge de fainéans & d'oisifs. Je le répète avec entière & pleine connoissance de cause , il seroit tems de fermer ces colleges , si le gouvernement ne veut pas que la prochaine génération des Parisiens ne soit composée que de parleurs , de libertins , de demi-docteurs , & de toute cette race qui va achever de ruiner la fortune paternelle en vaguant toute l'année dans les spectacles , dans les cafés & dans les mauvais lieux. Interrogez cette troupe vagabonde , elle fort des colleges.

IL faudroit qu'il fût enjoint au petit bourgeois de donner un métier à ses enfans , au lieu de les envoyer sur les bancs de ces classes où tous ces vils régens volent au roi son argent , & à la jeunesse le tems le plus propre à apprendre des choses utiles.

Je n'ai point fait , je le déclare , de chapitre plus important que celui-ci ; & tous les

gens sensés & instruits en feront le commentaire. Plus d'un pere en le lisant , dira en gémissant : *il a raison ; mon fils a perdu son tems & ses mœurs , parce que j'ai voulu qu'il étudiât au college.* La gangrene augmente dans la petite bourgeoisie ; le mal presse , & il est tems que l'on y porte remede sérieusement.

LES études qui regardent les langues anciennes & les belles-lettres , conviennent peut-être à quelques esprits privilégiés , qui dans la suite en tireront quelques fruits ; mais il n'y a aucun avantage pour l'état ni pour les disciples , à enseigner indistinctement à tous ceux qui se présentent l'*Énéide de Virgile* & les *Décades de Tite-Live*.

L'UNIVERSITÉ de Paris , qui au lieu de sortir de la fange de ses honteux préjugés s'y enfonce chaque jour davantage , n'a-t-elle pas délibéré dernièrement qu'il falloit enseigner par dessus le marché à un petit écolier de fixieme *la syntaxe grecque* , pour le disposer à la lecture d'*Homere* ? Un pauvre enfant revient à la maison avec les livres de Tacite & les plaidoyers de Démosthenes , & il les dépose sur le comptoir graisseux de son pere
l'épicier.

*l'épicier-droguiste , ou sur le poêle du portier
d'un hôtel.*

CHAPITRE LIX.

François - Bourgeois.

ESPÈCE de pauvres honteux , toujours endimanchés & complètement vêtus de noir , coiffés d'une grosse perruque très - poudrée. Ils vous accostent dans les églises & aux ptomenades , & vous content à voix basse leur prétendue misère. Ils ont le don des larmes & l'art de la persuasion. Plusieurs se contentent de soupirer avec un geste suppliant , & ce geste muet & expressif vous touche plus que toutes les paroles. Si vous les refusez , ils n'insistent pas & vous quittent avec un véritable signe de douleur : vous êtes ému malgré vous ; vous revenez sur leurs pas & leur donnez quelque chose.

TANDIS qu'ils jouent leur rôle silencieux , leur femme ou leur maîtresse , mises en demi-dévotes ou en plaignes , s'introduisent dans les maisons avec des lettres particulières , qui commencent par faire l'éloge du cœur

compatissant de la maitresse du logis. A l'aide de quelques circonstances dont elles sont bien instruites, elles demandent quelques secours pour alléger la situation déplorable où elles se trouvent. Le plus souvent elles ne parlent pas pour elles-mêmes, elles parlent en faveur d'une femme en couche, d'un prisonnier, d'une veuve, d'un orphelin. Le fil de leur hïstoire est tissù de maniere que vous écoutez avec intérêt jusqu'au bout & que vous déliez les cordons de votre bourse.

UN de leurs stratagèmes est de lâcher par la ville un de leur marmot qui paroît perdu & qui crie qu'il a faim. La mere éloignée le suit de l'œil : une bonne ame recueille l'enfant, & le soir arrive la mere éplorée, qui joue, comme la *Dumesnil*, une scene attendrissante. Elle s'accuse, dans son prétendu désespoir & en se frappant la poitrine, d'avoir voulu abandonner son enfant ; mais la nature plus forte, lui a ordonné de voler sur ses traces & de le reprendre, dùt-il partager encore sa profonde misere & expirer de besoin entre ses bras.

La famille attendrie soulage de son mieux la mere & l'enfant. Jusqu'à de faux abbés

se mêlent de ce métier , dont les ruses en-
levent aux bons pauvres ce que l'humanité
leur avoit réservé.

IL est de ces francs-bourgeois qui depuis
vingt ans ne subsistent que par le rôle jour-
nalier d'indigent ; & ils s'en acquittent de
manière à tromper les yeux les plus clair-
voyans.

IL est donc assez difficile de distinguer un
véritable pauvre honteux de ces francs-bour-
geois , qui sont très-dangereux en ce qu'ils
détournent à leur profit les sources de la
charité , trop peu abondantes pour qu'elles
puissent s'égarer sans causer un dommage
considérable à la portion de l'humanité qui
souffre réellement.

IL faut donc que l'homme charitable s'achie
encore à Paris à qui il adresse son aumône ,
afin de ne point répandre sur un comédien
ce qu'il destinoit à l'infortune toujours timide ,
cachée & étrangère à toute espèce de rôle.



CHAPITRE LX.

Le nouvel Enrôlé.

ON a remarqué qu'il s'enrôloit beaucoup de jeunes gens le jour que le roi faisoit sa revue. Le spectacle des évolutions militaires, le tambour qui bat, les casques, les drapeaux séduisent la jeunesse, & l'ouvrier obscur, ennuyé d'un travail sédentaire & journalier, brûle de quitter l'atelier pour aller figurer dans ces bataillons bleus qui passent sous les regards du roi.

IL va signer son nom dans un cabaret de Neuilli, & le voilà adjoint aux héros qui vont cueillir les lauriers des batailles. L'artisan a vu tant de soldats rassemblés dans la plaine, qu'il n'a pu ce jour là dompter l'envie d'en aller augmenter le nombre.

SI le roi ne faisoit pas la revue tous les ans avec ce grand appareil, il perdrait à coup sûr beaucoup de soldats.

QUAND cet ouvrier s'est donc vendu dix écus vers la plaine des Sablons, & qu'il a fait enfin ce jour là un bon repas, le re-

recruteur lui dit le lendemain : mon cher ami, j'attendois la *voiture du régiment*, elle ne vient pas, je ne fais pourquoi ; mais il fait beau, marchons à pied, nous gagnerons de l'appétit.

IL ne s'agit en effet que de faire cent trente lieues à pied. A la première journée, le recruteur dit au pauvre fantassin harassé : nous entrerions bien dans cette auberge, mais comment coucher dans des lits où tout le monde a couché ? entrons chez ce bourgeois, il nous donnera de la paille fraîche. Le roi lui a recommandé de nous bien traiter ; s'il ne nous traitoit pas bien, le ministre le sauroit & en informeroit le roi.

ON entre dans la maison nue, & l'éloquent recruteur ajoute ; mes amis, le roi vous fait servir de la chair crue, parce que chacun suivra son goût ; l'un l'aime rôtie, l'autre bouillie, celui-ci plus cuite ; faites rôtir votre viande. Voici un pot de vin nouveau ; c'est assez pour vous rafraîchir, le vin nouveau d'ailleurs vaut bien le vieux.

ARRIVÉ au régiment, on lui dit le lendemain : mon ami, vous avez parcouru hier la ville, quand vous vous promeneriez encore

demain , vous verriez toujours la même chose , autant vaut vous amuser autrement ; allez vous mettre à la muraille. On le fait tenir droit comme un piquet ; on le redresse ; on lui abat les épaules & on lui dit : vous en aurez meilleure grace devant les dames.

La charlatanerie du recruteur est non-seulement autorisée , mais encore récompensée. Et ce même homme qui pour la première fois touche une épée , quand il aura été plongé dans *l'esprit de corps* , n'en deviendra pas moins un brave soldat , capable des actions les plus héroïques. Qu'est-ce que *l'esprit de corps* , qui métamorphose un doreur sur cuivre , un marmiton de cuisine en zélés défenseurs de leur patrie , qui à six mois de là leur fera planter la bayonnette dans la muraille pour , au défaut d'échelle , escaler ainsi une haute forteresse ? *L'esprit de corps* , c'est ce qu'on voit , ce qu'on sent , ce qu'il est presque impossible de définir , ce que produit enfin le nom du régiment , où personne ne recule quand il a bu une fois *à la santé du roi* dans un cabaret de Neuilli , le jour d'une revue.



CHAPITRE LXI.

Promenades, publiques.

LES Parisiens ne se promènent point, ils courent, ils se précipitent.

Le plus beau jardin se trouve désert à telle heure, à tel jour, parce qu'il est d'usage ce jour là de faire foule ailleurs. On ne voit pas la raison de cette préférence exclusive; mais cette convention tacite s'observe exactement.

DANS l'allée choisie où reflue la multitude; on s'y embarrasse, on s'y heurte, on s'y coudoie, & les flots n'y sont pas moins agités que ceux des spectacles.

TANTÔT la poignée d'une épée s'engage dans les plis d'un falbala dont elle arrache un lambeau. Tantôt le bout du fourreau s'arrête dans une garniture de *points* & déchire une vingtaine de mailles. Les boutons des habits emportent les fils délicats de la blonde des mantelets, & l'on n'est occupé qu'à faire une profonde inclination aux femmes dont le pied presse involontairement la robe.

LA les douairieres ont le tic de faire l'enfant, & les filles de douze ans affectent l'air de l'âge mûr & réfléchi; de sorte qu'à Paris l'aimable adolescence n'est pas plus de mise dans la société que sur le théâtre.

POINT de visage féminin qui ne s'étudie à dissimuler sa date. Que de soins secrets pour dérober les rides naissantes! Mais le grassèyement d'une prononciation débile ne sert pas à déguiser les années.

LES filles entretenues ont pris le parti de se mettre très-décemment; & si elles continuent, il faudra les connoître pour ne point se tromper, & pour les distinguer d'une honnête bourgeoise.

ON s'apperçoit dans toutes ces promenades, que les femmes ont grand besoin de voir & d'être vues.

L'ŒIL fait à lui seul presque toute la physionomie. Point de visages gracieux, quelques réguliers qu'ils puissent être, sans l'expression du regard. On rencontre de ces fronts polis & colorés qui sont des figures fort insipides, faute de l'œil qui n'exprime pas quelques qualités de l'esprit. L'œil doit être transparent comme le diamant. Une certaine lan-

gueur douce le rend bien plus beau que ne fait la vivacité. L'œil ne doit prendre aucune forme géométrique. Les yeux ronds ou absolument oblongs, ou faillans ont peu d'agrément. Comme c'est l'ame qui fait le regard & que les belles ames sont en petit nombre, les beaux yeux sont assez rares. Il y a le feu de la jeunesse qui, à un certain âge, leur prête du brillant; mais l'on reconnoît que ce sont des yeux passionnés, & non des yeux qui aient l'expression du sentiment.

LORSQUE les plumes flottoient sur les têtes de nos belles, c'étoit un coup-d'œil fort agréable que de contempler du haut de la terrasse des Tuileries tous ces panaches mobiles & ondoyans, qui brilloient parmi les flots de promeneurs.

IL n'est pas difficile d'y deviner les états. Ici un gros procureur foule pesamment la terre & brise la chaise sur laquelle il s'allie; un abbé légèrement penché sourit à propos, & sa face joyeuse & chérie annonce qu'il vit dans une molle & profonde indolence à l'appui d'un riche bénéfice. Une douairière immobile paroît insensible à tout ce qui se passe autour d'elle. Ici l'on voit des visages

étourdis ; là des fronts soucieux. L'un vient pour se reposer , l'autre pour se distraire d'un sombre désespoir.

ON s'entasse quelquefois dans la partie la plus désagréable du jardin , & là les groupes tumultueux qui vous piétinent sans pitié , obligent le convalescent & le gouteux à se réfugier dans des allées écartées & solitaires.

DEPUIS peu , des filles publiques & bien vêtues se rangent en plein jour sur des chaises au coin d'un arbre , & de là raccrochent les passans , non avec le bras , mais avec un regard qui vous fait baisser la vue. Elles attendent vers le midi que quelqu'un leur offre à diner. Rarement manquent-elles leur coup ; il y a toujours quelques officiers en sémestre ; quelques libertins désœuvrés qui s'en emparent ; elles se rallient entr'elles , & se prêtent la main pour embaucher les dupes & les imprudens , & former ce qu'on appelle *parties quarrées*.

CETTE impudence si visible qu'éclaire encore l'œil du soleil , au milieu d'un jardin , où l'honnête bourgeoisie est obligée de détourner les regards ; ce mépris non voilé des

bienfaisances est ce qui révolte le plus le partisan de la décence publique.

IL devoit être enjoint à ces créatures d'atténuer du moins l'ombre & les ténèbres, comme elles faisoient ci-devant, afin que le désordre n'eût point ce front scandaleux qui déshonore un jardin royal, & qui force la mere de famille à sortir précipitamment de telle allée, & à n'oser aller s'asseoir sur tel banc. La jeune fille à ses côtés, qui tient l'aiguille toute la semaine, n'ose lever les yeux; elle n'apperçoit que la chaussure de l'altière courtisane, & cette chaussure suffit pour lui inspirer des envies qu'elle n'avoit pas. Où est donc la récompense de la vertu? se dit-elle à elle-même.

CHAPITRE LXII.

Hauteur des panaches.

IL n'y a pas long-tems que les hautes coiffures, les plumes, panaches, &c. étoient sur toutes les têtes de femmes. Et au spectacle une rangée de femmes, placées à l'orchestre, pouchoit la vue à tout un parterre; la même

chose à l'amphithéâtre & dans les loges. C'étoit un vrai defespoir pour les spectateurs : on murmuroit tout haut ; mais les femmes en rioient , & la politesse parisienne se contenoit de gronder , mais n'alloit point au-delà.

IL n'y eut qu'un seul homme , Suisse de nation & fort impatienté , qui tirant une paire de ciseaux , fit mine dans une loge de vouloir couper l'excédent qui l'empêchoit de voir ; alors pour s'y soustraire , la dame fut obligée de se mettre derrière & de laisser passer à sa place l'homme qui y consentit très-bien. Ce n'est donc plus le tems où le parterre crioit *place aux dames* , & où l'on ne pouvoit être sûr d'avoir une place au spectacle tant qu'il pouvoit y arriver une femme , fût-elle douairière ou borgne.

AUTREFOIS l'on ne pouvoit voir , aujourd'hui l'on ne sauroit entendre ; le caquet de ces femmes à panache ne discontinue pas pendant toute la pièce. On entend sortir des petites loges des voix bruyantes , des éclats de rire ; c'est un babil qui oblige celui qui veut entendre d'aller ailleurs. On en fait la remarque tout haut ; les causeuses l'entendent très-bien ; elles se taisent & puis recommen-

cent de plus belle trois minutes après. Elles sentent que la colere des hommes se bornera à quelque réflexion maligne & qui tournera même à leur avantage ; car pendant la petite diatribe , on les considère , & le grondeur défarmé finit par rire le premier de son accès de mauvaise humeur. Oh ! les femmes à Paris ne redoutent dans aucune circonstance le courroux des hommes.

CHAPITRE LXIII.

Déménagemens.

LES déménagemens ordinaires ont quatre termes : vous voyez tous les trois mois , depuis le 8 jusqu'au 20 , des charrettes surchargées de meubles qui circulent pesamment dans tous les quartiers. Ce sont des mutations éternelles ; tel fauteuil délabré , décelant son ancien service , va du fauxbourg Saint-Germain au fauxbourg Saint-Antoine. On le promène ainsi depuis dix années qu'il suit son maître errant ; & il faut que toute la ville , bon gré malgré , voie la chaise percée qui voyage.

La duchesse qui passe n'en est pas exempte.

IL y a des gens qui déménagent aussi fréquemment que les *filles de joie*, parce que faisant de nouvelles connoissances, ils transportent autant de fois leur mobilier dans le voisinage qui leur convient. L'un fuit un désagrément de location, & tombe dans un autre pire encore qu'il ne soupçonnoit pas. Tel garçon dans l'espace de quatre années, a déménagé quinze fois, & ne se trouve pas bien encore; il faut le suivre à la piste; il a sauté de rue en rue, ainsi que fait l'oiseau sur les branches de l'arbre.

ON n'entend que plaintes réciproques entre le principal locataire & les sous-locataires. C'est une sous-division qu'il est difficile quelquefois en justice de débrouiller. Le même pallier a jusqu'à quatre locataires différens, qui tiennent des baux les uns des autres.

EN donnant congé six semaines d'avance, le propriétaire ou le principal locataire a le droit de vous faire vider le plancher. Le terme le plus dur & le plus désagréable pour ces mutations est celui de Noël.

DÉMÉNAGER le 8 ou le 15 janvier, transporter ses meubles parmi les brouillards, la

neige & les glaces, dans l'espace d'un jour très-court, c'est une rude pénitence imposée aux locataires. Malade ou moribond il faut néanmoins décamper avec son lit; le propriétaire auroit le pouvoir de mettre tous vos meubles sur le carreau.

NE pourroit-on pas interdire ce *terme de Noël*, à cause de la rigueur de la saison, & rendre une ordonnance de police, qui remettrait tous les déménagemens forcés au printemps? Les rues de Paris seroient moins embarrassées dans ce mois d'allées, de venues, de visites, & l'on ne verroit pas les meubles ambulans du petit peuple couverts de neige, & auxquels il faudra plus de six semaines pour perdre leur malfaisante humidité.

LE petit peuple est plus pauvre le 8 janvier que dans tout autre tems de l'année, & c'est à cette époque que les hôpitaux se remplissent,

Un pauvre manœuvre s'est enrichi singulièrement il y a quelques années. Passant par une rue, une vieille femme l'arrête, le fait monter à un quatrième étage, & lui ordonne de sceller dans le mur un pot de grès assez pesant. Dix-huit mois après, passant dans

la même rue, il aperçut un de ces écriteaux branlans, qui pendent à presque toutes les boutiques : *chambre à louer présentement*. Il entra dans la maison & demanda quelle chambre étoit vacante. Celle du quatrieme, lui répondit-on; une pauvre femme qui l'occupoit *s'est laissée mourir* (*) il y a trois ou quatre jours. On a vendu son lit pour l'enterrer. Le manœuvre dit : cette chambre me conviendra, & il donna des arrhes, y transporta quelques meubles, & là tout à son aise il détacha de la muraille le pot de grès où la femme avare avoit entassé son or.

MORALISTES, juriscconsultes, philosophes, la succession étoit-elle légitime ? Répondez. Je fais bien que vous allez tous dire sur le papier, *non*; & vous ferez tous bien de le dire.

MAIS pourquoi n'y a-t-il pas une loi qui dans un cas pareil adjudgeroit à l'homme integre une portion de la somme qu'il auroit rendue, pouvant la détourner entièrement à son profit & à l'insu de tout le monde ?

(*) Expression populaire, fort usitée à Paris.

La loi n'accordant rien, j'ai peur que tous les maçons présens & futurs ne s'emparent du tout.

CHAPITRE LXIV.

Courses de Chevaux.

Nous les avons copiées des Anglois ; c'est la bête qui remporte le prix : on fait jeûner le jockey qui doit conduire afin qu'il pese moins. Les paris s'ouvrent & il se perd beaucoup d'argent.

C'ÉTOIT aussi la manie des Grecs : ce peuple attacha à la vitesse des chevaux un honneur qui rendoit leur maître célèbre. Qu'on eût couronné celui qui conduisoit le char, il avoit montré une certaine fermeté & de l'adresse ; mais le vainqueur parmi nous, n'est-il pas un peu ridicule lorsqu'il se vante d'avoir pu acheter une cavale plus légère que celle de son adversaire ?

EURIPIDE autrefois se moqua complètement de ce singulier vainqueur dans une ode même à sa louange. Il lui dit en propre termes :

ô fils de Clinias , la plus belle des victoires

est celle dont les dieux n'ont favorisé que vous ; on vous a vu remporter les trois premiers prix , être proclamé vainqueur au milieu des applaudissemens , sans avoir pris la moindre peine.

SANS avoir pris la moindre peine ! Qui se feroit attendu à une pareille chute ?

IL est dommage que nous ne soyions pas originaux dans ce ridicule que nous avons adopté ; mais aussi nous avons voulu placer une gloire d'éclat dans le mérite de nos jockeys.

ON ne parle donc plus que *du cheval barbe , du petit duc ;* & le goût des chevaux qui courent a succédé à l'esprit de la chevalerie entièrement éteint. On se transporte dans la plaine des Sablons pour voir courir des animaux efflanqués , qui passent comme un trait , tout couverts de sueur au bout de six minutes ; & nous mettons ensuite dans les discussions qui résultent de ces courses , un air de profondeur & une importance qui ont quelque chose de burlesque.

CETTE fingerie de nos voisins n'a pas rétabli comme chez eux , ainsi qu'on l'eût d'abord imaginé , la perfection des races ; c'est

que l'on n'a permis ces jeux olympiques qu'aux princes & aux grands seigneurs. Ils eussent été néanmoins plus utiles dans des rangs moins élevés.

ON a fait une petite comédie, dont le sujet est une femme qu'on dispute & qu'on gagne à la course; & ce sujet n'a point paru sortir des bornes de la vraisemblance. Un interlocuteur, homme d'un tres-bon ton, y dit: *veux-tu recourir la comtesse?* Et comme telle est la maniere de ces hommes qu'on connoît, cela a paru délicieux, unique.

CHAPITRE LXV.

Rats.

LA quantité de rats qui sont dans Paris (je ne parle pas de ceux qui logent dans les cervelles) surpasse l'imagination. Cachés pendant l'hyver le long des quais dans des piles de bois, ils descendent en été au bord de la rivière; là ils sont d'une grosseur démesurée. Des peuplades entieres vivent dans ces souterrains & y forment des exca-

vations remarquables ; ils entrent dans les caves quand la riviere hausse , & y rongent tout ce qu'ils trouvent. Aussi dans ces quartiers voisins de l'eau faut-il une armée de chats pour combattre cette armée de rats. Ceux-ci sont d'une telle stature qu'ils ne tremblent plus devant le plus fier rominagrobis , & le combat se livre à force presqu'égales.

LES servantes sont obligées d'accumuler les ratieres , & de redoubler de soins pour dérober la provision de chandelle & les alimens à la dent vorace de ces animaux : ils pululent au point que plusieurs maisons en sont incommodées , & de maniere à redouter le sort de l'ancienne Égypte.

EN vain un grand homme se promene dans les rues avec une longue perche garnie de rats morts que le poison a gonflés ; le remede est pire que le mal. L'arsenic ou la *mort-aux-rats* indiscrettement répandus dans des caves presque bannales , occasione trop d'accidens pour qu'on n'en revienne pas à l'animal hypocrite dont *Montcrif* fut l'*historiographe*. Aussi tandis que le bas des maisons est habité par une espee rongeante , les toits regorgent de chats & de chates , qui par leurs miaule-

mens interrompent votre sommeil. Quelquefois dans le jour, au milieu de leurs ébats amoureux, ils tombent dans les cours, & vous recevez sur le dos un matou vaincu que son fort & heureux rival a précipité d'une gouttière.

L'HISTOIRE des *chats perdus* est infiniment intéressante. Dans plusieurs maisons on rappelle les déserteurs, & il seroit contre le droit des gens de les retenir par force ou par ruse; il est défendu même de les aimer. On affiche de tous tems les *chiens perdus*; une dévote a donné l'exemple d'afficher *son chat perdu*, lequel avoit au col un ruban couleur de rose, & l'on voyoit au bas de cette affiche: *permis d'imprimer & d'afficher. Le Noir.*

QUELQUEFOIS dans le cimetière des innoçens, où cinquante mille têtes de morts sont rangées en amphithéâtre, il apparoit un prodige; c'est une tête de mort qui remue où qui roule toute seule, & le peuple d'accourir. C'est un rat qui s'est logé dans le crâne, & qui ne peut en sortir aussi facilement qu'il y est entré. Sous ces charniers dont le coup-d'œil est le plus effrayant qui soit dans l'a-

nivers, les rats vivent parmi les ossemens humains, les dérangent, les soulèvent & semblent animer ce peuple de morts, qui montre à la génération présente la place qu'elle occupera sur ces gradins, où les débris de l'humanité sont placés, non plus selon les rangs qu'ils occupoient autrefois, mais d'après leur grandeur physique. Ils vont former la même terre calcaire. *Oui, terre contre terre*, pourroit dire le superbe potentat, en donnant la main à l'homme de la dernière classe. Mais où m'ont conduit les rats?

CHAPITRE LXVI.

Portes des Couvens.

L'ÉVANGILE l'a dit : *Mangez votre pain avec les pauvres*. Les moines étoient autrefois les pauvres; mais devenus riches, ils font à leur tour des charités. Or voici comme ils mangent leur pain avec les pauvres.

UN tas de gueux s'assembloit le matin à la porte du couvent. Ils sont déguenillés. Le moine ouvre, il ne les fait pas entrer

chez lui, mais il jette dans chaque écuelle un peu de potage, & ces malheureux se chamaillent à qui obtiendra une plus grande portion de cette soupe.

EST-CE là manger son pain avec les pauvres selon l'intention de l'évangile ?

JE voudrois qu'on fît entrer ces malheureux, qu'on les fît manger au réfectoire, qu'on les traitât charitablement; car ce n'est pas manger son pain avec les pauvres, que de leur jeter dans des cibilles de bois de vieilles croûtes détrempées dans la lavure des affietes du couvent.

CHAPITRE LXVII.

Surfaire.

TOUT petit marchand vous surfait sa marchandise de près du double: c'est une chose scandaleuse. Qu'arrive-t-il? L'acheteur mésoffre. La plus petite vétille est sujete à une longue discussion. Le marchand offriroit sa marchandise à moitié de sa valeur, qu'on lui feroit encore une offre inférieure, parce que les petits marchands ont la réputation

de surfaire outre mesure. Comment parvenir, dans le débat, aux prix juste? Celui qui marchande a toujours peur d'être pris au mot; il temporise, & souvent il se sauve sans avoir fait l'offre la plus légère.

NE faudroit-il pas que les marchands s'imposassent entr'eux la loi inviolable, de mettre un prix fixe sur leurs marchandises? Le tarif une fois arrêté, la confiance respective renaîtroit.

PASSEZ devant une boutique, vous entendrez entre l'acheteur & le vendeur les mots *sur ma conscience, sur mon honneur*; ils sont prodigués pour la vente d'une canne ou d'un cordon de montre. Les gestes répondent aux paroles, & l'on se parjure pour quelques sols. Voilà le négoce d'une infinité de misérables détailliers qui usurpent les noms de marchands & même des commerçans.

LES garçons de boutique s'appellent *cour-tautes*, parce que le maître les envoie précipitamment après l'acheteur qui, ayant offert un prix, s'en est en allé. Le boutiquier attend pour voir s'il reviendra; & quand il ne revient point sur ses pas, il dit à son garçon: *cours-tôt après lui.*

CHAPITRE LXVIII.

Procession des Huissiers.

C AVALCADE assez plaisante. Le lendemain de la Trinité, les huissiers à cheval & à verge, & les huissiers-priseurs montent à cheval, couverts de leurs robes noires. Ils ont mauvaise grace, & tout le peuple rit de voir ces suppôts de la justice caracoller, garder mal leurs rangs, & au moindre choc saisir le crin des chevaux. Cette main qui griffone & faite pour l'écritoire, conduit mal la bride. Leur style de grimoire est empreint sur leur physionomie; ils vont saluer les principaux magistrats. On dit que les particuliers qui auroient à se plaindre de quelque mauvaise manœuvre, pourroient dénoncer le coupable subalterne; mais les chefs les punissent si rarement, que sur cent plaintes une à peine est admise.

COMME il faut que la masse du papier timbré se débite, toutes ces mains qui le noircissent seront toujours encouragées à en vider les magasins; & si on leur fait quel-

que réprimande , le plus souvent c'est pour la forme , & six mois après ils recommencent avec plus d'intrépidité que jamais. Sans ces plumes actives , que deviendrait le riche produit de la ferme ?

CHAPITRE LXIX.

Débiteurs du bon ton.

UN débiteur qui veut être inaccessible est très-commodément à Paris. Il occupe une maison à portier où le créancier est conigné ; jamais monsieur ne fera au logis pour lui. Quand les huissiers viendront pour saisir , ils ne passeront pas la loge du portier.

LES hommes d'un certain rang ont leur homme d'affaires ; c'est à lui que s'adressent toutes les plaintes. Comme il est lui-même intéressé à ne point payer , il est encore plus insensible & plus inexorable que son maître.

MALHEUR à celui qui ne peut faire révoquer un arrêt de surseance ! Il mourra de faim contre la porte repoussée par le portier , ou bien il sera éconduit par l'homme d'affaires.

SI l'huissier en portant une signification oublie de laisser au portier la piece de douze sols, la signification est mise au feu, pour lui apprendre une autre fois à connoître l'étiquette.

RIEN n'est si dupe des gens du bon ton que le marchand & l'ouvrier. Aucune dette n'est sacrée à Paris pour ce qu'on appelle *gens de condition*. S'ils font au bout de quelques années l'effort de donner un à compte; ils semblent faire une grace.

TELLE duchesse doit à des marchands son linge, ses robes, le drap qui couvre ses domestiques; elle s'en moque, & ce n'est qu'en tremblant que ces marchands viendront réclamer leur dû. On fait en leur présence des rouleaux de louis pour le jeu du soir, & on les congédie assez impoliment.

UN boulanger, à qui un marquis devoit en mourant une forte somme, disoit naïvement en parlant à l'homme d'affaires: *hélas! ce grand seigneur, quand j'allois lui demander de l'argent, il me faisoit asséoir du moins à côté de lui. A présent on ne paie pas davantage; mais on n'est plus si honnête.*



CHAPITRE LXX.

Musique des Gardes Françoises.

MUSIQUE militaire que l'on emploie depuis peu dans plusieurs cérémonies publiques. Le colonel permet que les soldats musiciens exercent leurs talens dans toutes les maisons honnêtes où ils sont désirés.

DANS les beaux jours de l'été, la musique des Gardes donne des sérénades sur le boulevard ; le peuple accourt, les équipages se pressent & tout le monde se retire très-satisfait. Cette musique imprime au régiment une distinction qui le fait chérir. Autrefois ce régiment étoit comme avili par son indiscipline & sa mauvaise conduite ; aujourd'hui il est considéré. Son colonel l'a totalement métamorphosé ; & ces mêmes soldats qui commettoient une infinité de désordres, sont devenus honnêtes & utiles.

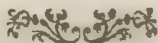
RIEN n'est plus propre à attacher le soldat à son métier qu'une musique militaire.

ON a trop négligé parmi nous la musique militaire ; nous n'avions pas il y a vingt-cinq

ans un seul trompette qui sonnât juste , pas un seul tambour qui battit en mesure , pas une clarinette qui ne fût fausse.

Aussi durant les dernières guerres , les païsans de Bohême , d'Autriche & de Bavière , tous musiciens nés , ne pouvant croire que des troupes réglées eussent des instrumens si faux & si discordans , prirent tous nos vieux corps pour de nouvelles troupes qu'ils méprisèrent ; & l'on ne sauroit calculer à combien de braves gens des instrumens faux & des musiciens ignares ont coûté la vie. Tant il est vrai que dans l'appareil de la guerre , il ne faut rien négliger de ce qui frappe les sens.

Et si , comme dit l'abbé Raynal , le roi de Prusse a dû quelques-uns de ses succès à la célérité de ses marches , il en doit aussi plusieurs à sa musique vraiment guerrière.



CHAPITRE LXXI.

Louvre.

LE Louvre semble condamné à ne jamais être fini ; c'en est fait. La destinée de ce superbe monument sera de rester inachevé , comme pour immortaliser à jamais l'esprit des François , si par hasard l'Europe vouloit revenir un jour de ses premières idées.

DEVANT cette superbe colonnade , une multitude de petits frippiers étalent en plein air sur la place , des guenilles , des haillons ; ce contraste dit encore quelque chose à l'œil observateur ; c'est l'image de tout le reste , grandeur & misère , côte-à-côte.

LES trois académies (sans compter celle d'architecture) sont logées dans ce Louvre qu'on diroit avoir été battu en ruine , ou avoir échappé à la fureur d'un peuple barbare.

QUELQUES académiciens & quelques particuliers y ont obtenu un logement ; mais il faut bâtir une espèce de maison en charpente dans ces vastes enclos. On trafique de

ces logemens qui font peu commodes, surtout par les escaliers qui ne répondent point à la majesté de l'édifice.

PLUSIEURS peintres de l'académie y ont leurs ateliers, & une multitude de rats leur domicile; c'est le cortège ordinaire des talens.

CELUI qui vient à décéder dans les logemens du Louvre, ne peut faire attacher à sa porte une aune de tenture noire. Il faut qu'il déloge sans cérémonie : on enleve le corps sans qu'il soit exposé, & il est interdit aux murailles de porter les marques lugubres de la douleur de sa famille.

DU FRENY disoit à Louis XIV : Je ne regarde jamais le Louvre sans m'écrier : *superbe monument de la puissance de nos plus grands rois, vous seriez achevé, si l'on vous avoit donné à l'un des ordres mendiants pour y tenir son chapitre & loger son général !*

C'ÉTOIT un si beau plan que ce Louvre ! Le château de Versailles l'a fait abandonner; l'état des finances, le laps de tems, & peut-être même la politique empêcheront toujours que ce premier plan ne reçoive sa pleine & entière exécution. Les rois de France, selon toute apparence, n'habiteront plus la capitale ;

& ce palais qui ne convient qu'à un monarque , n'offrira dans les siècles qui vont suivre qu'une demi-splendeur & des travaux interrompus.

CHAPITRE LXXII.

Bréviaire.

UN prêtre régulier a toujours son bréviaire en poche ou sous le bras ; il le porte à la promenade & même en voyage ; il affecte quelquefois de lire avec attention , & rachete l'ennui que cette lecture lui cause en donnant à cette pratique une sorte d'ostentation.

DEPUIS que l'on en rit , cette manie de prier devant le monde est diminuée. Eh ! n'est-il pas ridicule de voir dans un carrosse public , un prêtre qui marmote du mauvais latin , pour mendier des assistans une certaine vénération ?

Si cette lecture du bréviaire est faite pour se sanctifier , c'est dans la retraite & seul que le prêtre doit méditer ce qu'il lit , & non prendre le tems de la promenade ou d'une assemblée pour se faire remarquer.

CETTE

CETTE infructueuse momerie n'est plus en usage que chez les prêtres stupides ou hypocrites. Ceux qui se respectent, ne livrent plus au coup-d'œil des railleurs leurs levres mouvantes, leurs signes de croix & leurs coups-d'œil vers les cieux. Qu'un prêtre dise journellement son bréviaire, qu'il se pénètre de ses charmes touchans, rien ne l'en empêche; mais qu'il se tienne à l'écart ou dans sa maison.

IL faut bien quatre ou cinq heures de tems par jour pour dire le bréviaire du diocèse de Paris. Quiconque a un bénéfice ne doit pas y manquer, sous peine de pécher. Les évêques & les abbés commandataires le disent en dormant.

Si vous ne dites pas votre bréviaire, il faudra vous en confesser, disoit-on à un prélat. — Sans doute, & c'est bien mon dessein; car j'ai plutôt fait de confesser que je ne le dis pas, que de le dire tout entier. A l'exemple du prélat, certaines jeunes Parisiennes (quoiqu'elles ne disent jamais tout) ont opiné que les plaisirs de toute une année pouvoient fort bien être achetés par un quart d'heure de confession. Elles se confessaient donc dans la quinzaine de pâques, & jouissent

ensuite de leurs amans onze mois & demi,
Que dites-vous de ce calcul ?

CHAPITRE LXXIII.

Viande en Carême.

LES boucheries sont ouvertes en plein carême, tant à l'usage des protestans & des malades, que de tous ceux enfin qui veulent faire gras. Il est vrai que le bigot en passant y jette des yeux courroucés, & qu'en rentrant chez lui, il crie contre ce scandale; mais heureusement que l'administration a senti qu'il convenoit de laisser à chaque estomac & à chaque conscience la liberté du gras ou du maigre. Les curés des paroisses se prêtent eux-mêmes facilement à la dispense. On remplace l'abstinence par une légère aumône, & tout le monde s'en trouve mieux.

Où est le tems où l'on étoit obligé, lorsqu'on vouloit envoyer un bouillon à un malade, de le cacher dans une boîte à perruque ? Dans ma jeunesse, j'ai vu arrêter le diner du prince de Condé, qu'on lui portoit

de son hôtel au Jeu-de-Paume de la rue Mazarine. Les estafiers de je ne fais quelle juridiction , avoient faisi le potage & les poulardes de Son Altesse Sérénissime. Ces puerilités ont pris fin : mais quelques fots gémissent encore sur l'abolition de l'ancienne rigueur , qui plaçoit dans les rues des empor-teurs de tous les dinés accommodés au gras.

CHAPITRE LXXIV.

Attrapés.

UNE des bêtises du peuple de Paris ; c'est ce qu'on appelle *attrapes* en carnaval. On vous atrape de toutes parts. On applique aux mantelets noirs des vieilles femmes qui sortent pour aller aux prières de quarante heures , (*) des plaques blanches qui ont la forme de rats ; on leur attache des torchons ; on semie des fers brûlans & des pieces d'argent clouées au pavé ; enfin ,

(*) Prières publiques , où l'église expose le Saint Sacrement ; - comme pour contrebalancer par des adorations les excès que le gouvernement tolere.

ce qu'on peut imaginer de plus ignoble divertit infiniment la populace.

PENDANT tout le carnaval, elle ne parle que d'ordures, & enfante sur ce chapitre mille grossières équivoques: alors elle rit aux éclats. Un *masque* se promène dans tous les quartiers, sous les fenêtres des dames & des demoiselles, ayant l'air d'être en chemise & sans culottes; le derriere de cette chemise est chargé de moutarde; d'autres masques qui suivent, s'empresrent avec des morceaux de boudin d'aller au moutardier ambulant, & le peuple de percer la nue en applaudissant à ces dégoûtantes plaisanteries.

C'EST cependant au milieu de cette capitale, centre du goût & des lumieres, que cent mille individus suivent en foule ces farces qui font vomir; & qu'on reproche ensuite à l'auteur du *Misanthrope* (qui fut obligé, comme directeur de troupe, de travailler pour le peuple,) qu'on lui reproche encore la *procession des seringuees* dans *Pourceaugnac*. Les comédiens François, ce jour là, ne manquent point de donner *dom Japhet d'Arménie* (*) & autres *scaronades*, & les spec-

(*) Piece de Scaron, d'une bouffonnerie assez

tateurs s'amusent fort d'un pot-de-chambre vidé sur la scène d'un apothicaire en attitude, & d'un malade dévoyé qui court à la garde-robe avec les grimaces du moment.

LA canaille rit dans les carrefours, & le beau monde sur les banquettes de velours de l'orchestre & de l'amphithéâtre. Préville, comédien du roi, joue la dégoûtante mascarade, tout aussi bien & avec autant de feu, que le polisson des rues, & leurs gestes licencieux font à-peu-près les mêmes.

PARMI ces détestables plaisanteries, une m'a paru plus mauvaise encore. On fagote un enfant postiche; il a le dos tourné, le corps baissé; il semble vouloir ramasser à terre une pomme tombée de sa main; vous passez & souffrant de son attitude, vous ramassez la pomme & la présentez à l'enfant. Aussi-tôt la canaille vous hue; mais n'est-ce point là huer une bonne action? Cela ne me semble pas indifférent.

JE ne fais ce qui se passoit aux *baccha-*

indécents. La veuve de ce poète burlesque a épousé Louis XIV; Louis le Grand, successeur de Scaron! Jamais l'auteur de l'*Enfide travestie* n'eut une idée plus grotesque. Oh, comme il en auroit ri!

nales du peuple Romain ; personne n'a fait le *tableau de Rome* ; mais dans aucune ville du monde ancien, on ne trouvera, je crois, les amusemens vils & grossiers de la populace parisienne. Les vendeurs d'estampes n'affichent alors que des figures de garde-robe, & les colporteurs qui vendent les billets de lotterie, vous en offrent d'imprimés (je ne fais si c'est avec approbation) où il y a dessus : *loterie d'étrons, gros lot, 100000. Signé, Gobe-tout.* La populace fait vraiment pitié dans ces trois jours de carnaval ; tous ses divertissemens ont une empreinte de sottise & de vilénie qui rapproche leur goût de celui des pourceaux. Il paroît que ce pauvre peuple ne songe point à recourir désormais à de plus ingénieuses inventions ; peut-être l'entretient-on exprès dans ces ineptes orgies.

OH Grecs ! Grecs ! si souvent & si mal-à-propos cités par nos pédans, puisqu'on compare incessamment Paris à Athenes ; dites, vos bouquetieres & vos artisans, du tems de Démosthenes & d'Alcibiade, admettoient-ils dans leurs plaisirs ce mélange honteux ? non : & pourquoi ? parce qu'il y avoit à Athenes une tribune & des orateurs publics, qui

eussent fait rougir les vendeuses de poisson, si..... Mais où vais-je m'embarquer ?

Au nouvel an, on voit aussi des *attrapes* chez les confiseurs de la rue des Lombards; celles-ci n'ont qu'un caractère enfantin. On donne aux boîtes à *bon-bon* toutes sortes de formes; *artichaud*, *tison brûlé*, *bout de tabac*, *bottes d'asperges*, & les boîtes dans leur figure variée & bizarre indiquent quelquefois un rapport avec les événemens du jour. Un de ces confiseurs ne s'étoit-il pas avisé, il a dix ans, de placer une petite tête de Louis XV en sucre sur un baril de pastilles ? La police n'eut que le tems de déménager la boutique sucrée.

Puis vous voyez au premier étage le *siege de la Grenade*, décoration de dessert. Bombes, mortiers, canons, fusils, murailles, drapeaux, soldats, général, tout est à croquer. Le même dessinateur préparoit déjà le *siege de Gibraltar*, & comptoit l'exposer à l'admiration des curieux; mais il faudra qu'il refonde ce rocher imprenable.



CHAPITRE LXXV.

Mets hideux.

Au détour de cette rue, dans cette étroite échoppe, qu'apperçois-je sur ces affietes mutilées ? Quels sont ces restes où la moisissure a déjà déposé sa première empreinte ? Ces restes, rebut des valets, après avoir touché la bouche d'un évêque qui s'est arrêté par réflexion pour donner la préférence à un autre morceau, ont été dédaignés des marmitons ; ils sont destinés à descendre dans l'estomac des pauvres, aussi maigres que les marmitons sont gras. Ceux-ci les ont ramassés pêle-mêle & les ont vendus à des regratiers qui les exposent à l'air. Hélas ! qui en fera friand ? Voyons : *ventre affamé n'a point d'oreilles* ; mais il a des yeux. Sur le soir, un indigent enveloppé d'une redingotte, descend de son grenier & vient acheter ces restes dégoûtans, sur lesquels la valetaille a bavé ; il les cache & les emporte. C'est un honnête homme que des revers ont précipité dans un état obscur ; il est bien moins heureux enfin qu'un laquais.

L'HOMME charitable, mais qui craint de mal placer son aumône, devroit se faire l'honorable espion de ces échoppes ; il pourroit veiller à côté de ces plats froids & livides, qui ne peuvent tenter que la famine en personne. A coup sûr, ce sont de vrais infortunés que ceux qui vont là pour y chercher leur triste nourriture ; à coup sûr, ces acheteurs sont dans le besoin, & dans un besoin réel. Ces grailions, dont la vue offense notre délicatesse, perdroient de leur vileté & deviendroient la pierre de touche, qui serviroit à distinguer l'homme souffrant de la faim. Donner à propos, est le vrai synonyme de libéralité. Que d'argent dépensé sur le pavé de Paris ! Et parmi tant de riches prodiges, combien distingue-t-on de personnes libérales ? Qu'elles se mettent en embuscade près de ce regrat que la misère silencieuse vient enlever à l'approche des ténèbres, & elles auront bientôt lieu d'être émues & attendries.

A Versailles le regrat n'a point cet aspect révoltant. Ce qui sort de dessus la table du roi & de celle des princes est en entier, & le bourgeois ne rougit point de s'en nourrir ; puis ce qui a été sur la table des princes,

est toujours réputé un morceau sain & délicieux. Le quart de Versailles se nourrit donc des plats servis sur les tables royales, & les cuisiniers de Sa Majesté ont apprêté les viandes pour des estomacs vulgaires, auxquels ces mets, chefs-d'œuvre de leur art, n'étoient pas destinés. Des poissons immenses, auxquels on n'a pas touché, n'ont fait qu'un saut de la table de monseigneur le comte d'Artois sur celle d'un chapelier, & vont régaler sa petite famille. Elle se nourrit de mets succulents, & n'a plus besoin de faire une cuisine particulière.

Ce regrat de Versailles n'est donc point désert en plein jour comme celui de Paris; au contraire, tel y entre l'épée au côté & fait l'emplette d'un turbot, d'une hure de saumon, morceau fin & rare qu'il n'auroit pu trouver ailleurs sans dépenser beaucoup d'argent; il se vante d'avoir été *au regrat de Versailles*. S'il parloit des *affietes publiques* de la capitale, il souleveroit le cœur. Et voilà de ces distinctions qu'il est de mon emploi d'apprendre aux étrangers; car tout a ses nuances & à l'infini; nuances instructives, & qui peuvent jeter du jour sur les

ouvrages des législateurs & des moralistes. Oui, ils doivent lire ce chapitre avec attention.

AINSI donc dans la ville qu'habite le roi, tel officier décoré de la croix, avant que d'aller chez le ministre, se munit d'un poulet rôti, qu'il enveloppe proprement dans un mouchoir. S'il est invité à dîner, tant mieux, son poulet lui servira pour souper. Il y a à ce sujet une anecdote connue & que je ne rapporterai pas ici, parce que le journaliste de Neuchâtel ne veut pas absolument que je raconte des anecdotes, quoique lui-même n'en fache aucune de ce genre.

MAIS malgré lui, je dirai encore ce qui se passe au bout du Pont-Neuf. C'est une faiseuse de *beignets* qui, plaçant sa poêle à frir sur un réchaud exposé en plein air, & dont en passant vous recevez la fumée au nez, emploie, au lieu de beurre, d'huile ou de sain-doux, un *cambouis*, un *vieux-oing*, qu'elle semble avoir dérobé aux cochers qui graissent les roues des carrosses. Des polissons déguenillés attendent que le beignet gluant & visqueux soit sorti de la poêle & le dévorent encore chaud & brûlant à la face du public. Le passant étonné, s'arrête

& dit : *il a le gosier pavé*. Au reste, on distingue par-tout le Parisien en ce qu'il mange sa soupe presque bouillante.

DOIS-JE aussi parler des vendeuses de marrons & de châtaignes, qui, tout à côté, les font rôtir ou bouillir ? Elles glapissent du matin au soir, criant : *tout chauds, tout brûlans*. On dit qu'attendu que les fermiers-généraux nous vendent le sel treize fois la livre, (falsifié encore) elles versent, par économie, dans la chaudière aux marrons un sel qui leur est propre, qui ne vient ni de l'océan ni des mines, & n'est pas encore assujéti à aucun droit.

Vous conduirai-je enfin, lecteur, dans ces gargottes de fauxbourgs, obscures & enfumées, où les maçons tenant sous le bras leur morceau de pain enduit de plâtre, ainsi que leurs personnes, vont le plonger dans un chauderon bannal, ce qui s'appelle *tremper sa soupe* ? Il leur en coûte trois sols pour cette immersion. Quel chauderon ! quelle soupe ! Mais j'aperçois que j'offenserois votre délicatesse si j'allois plus loin. Rassurez-vous, délicats sybarites, je ne vous dirai plus rien. Il importera sans doute à d'autres de savoir

comment le peuple qui travaille le plus, vit & se nourrit.

PASSEZ ensuite devant la porte d'un hôtel; on sent de loin une odeur agréable qui anime l'appétit. On se nourriroit presque à la fumée épaisse que la cuisine exhale par les barreaux qui donnent sur la rue. Avancez la tête; trente casseroles sont sur des brafiers; des cuisiniers en vestes blanches les agitent avec grace; toutes sortes de mets vont couvrir une table où s'assèyeront cinq ou six epicuriens qui toucheront à vingt plats d'une dent dédaigneuse, & qui ne songeront seulement pas s'il existe des hommes à qui le nécessaire manque, à raison du haut prix ou les riches qui accaparent tout, ont fait monter toutes les denrées.

CHAPITRE LXXVI.

S'écrire aux Portes.

LE beau monde consacre quatre ou cinq heures deux ou trois fois la semaine à faire des visites. Les équipages courent toutes les

rues de la ville & des fauxbourgs. Après bien des regulades , on s'arrête à vingt portes pour s'y faire écrire ; on paroît un quart-d'heure dans une demi-douzaine de maisons ; c'est le jour de la maréchale , de la présidente , de la duchesse ; il faut paroître au salon , saluer , s'asseoir , tour-à-tour sur le fauteuil vide , & l'on croit sérieusement pouvoir cultiver la connoissance de cent soixante à quatre-vingts personnes.

Ces allées & venues dans Paris distinguent un homme du monde ; il fait tous les jours dix visites , cinq réelles & cinq en blanc ; & lorsqu'il a mené cette vie ambulante & oisive , il dit avoir rempli les plus importans devoirs de la société.

En entrant dans ces différens salons on y entend les mêmes futilités ; répétitions uniformes , point de franchise ; toutes les opinions sont masquées , & ce n'est jamais au salon que l'on s'explique. La nouvelle du jour se recommence à chaque visite ; on conte huit fois de suite la même histoire , & la politesse ordonne d'écouter tout ce que le bavard importun , qui s'est emparé de la conversation , se hasarde à dire.

Le *salon* s'ouvre & se ferme soixante fois ; les noms entrent ; les robes & les habits s'examinent , on garde le silence ; on s'esquive , on remonte en voiture pour aller trouver des personnes tout aussi indifférentes , & écouter dans un nouveau cercle ce qu'on fait déjà & ce qu'on a appris sans intérêt.

CETTE vie ambulante & oisive , fuite du désœuvrement , annonce le vide profond du cœur & de l'esprit ; & c'est ainsi que se passe la vie des gens à équipage. Est-ce la peine d'être pourvu des avantages de la naissance & de la fortune , pour prodiguer ainsi son existence ? Et ces personnes affecteront encore du dédain pour des sociétés qu'elles ne connoissent pas : & pourquoi ? parce qu'elles méprisent réellement les sociétés qu'elles connoissent.

QUAND le jour tombe dans le *salon* , le notaire & le gros commis disent aux valets , *des bougies* ; les maîtres des requêtes & les présidens disent *des lumières* ; mais les grands seigneurs & les princes disent , *apportez des chandelles* ; & pourquoi ? c'est que le roi dit toujours , *des chandelles*.

JE ne doute pas que , profitant de cette

remarque, quelque gentillâtre ne dise bientôt en province dans son château démantelé, *des chandelles*. Et j'aurai occasionné un trait comique. Tant mieux, il fera rire.

IL y a d'autres extravagances dans ces coutumes du beau monde. Un laquais va régulièrement tous les matins savoir comment se porte madame une telle; mais il est de son devoir de ne jamais rendre compte à sa maîtresse de sa mission. On s'envoie des salutations, des complimens réciproques, & l'on demeure porte à porte.

D'AUTRES femmes ont l'affectation de s'écrire tous les jours de la vie. Ce sont des amies excessives, des transports; on déclare son intimité sentimentale à la face de l'univers. Au bout de six mois on devient de la plus belle indifférence, & ces femmes si affolées ne se reconnoissent plus.

DEPUIS long-tems on ne fait plus les incommodes visites du jour de l'an; il n'y a plus que les commis du bureau qui vont offrir leurs hommages à leurs supérieurs qui les attendent ce jour là, & les reçoivent avec toute la dignité d'un protecteur.

CEUX qui ne reçoivent pas des gages ne font

font aucune visite. On s'envoie réciproquement des cartes par des domestiques.

La petite poste se charge aussi des visites. Le porte-claquette met un habit noir, l'épée au côté, & soulève le marteau des portes cochères; elles baillent & se referment quand la carte est glissée. Rien n'est plus aisé, personne n'est visible; chacun a eu l'honnêteté de fermer sa porte. Le porte-claquette prend par-tout le nom de celui dont il est le commettant.

On se rejette le sur-lendemain dans la société, & on laisse le cordonnier & le tailleur se donner l'accolade vraie ou fausse, qui étoit encore familière au beau monde il y a quarante ans. Voilà comme on détruit insensiblement ces gênes futiles qui nous tyrannisoient à des époques renaissantes.

CHAPITRE LXXVII.

Sœurs Grises.

Ainsi nommées de la couleur de leur habillement, attachées à différentes paroisses.

Elles soignent les pauvres malades, & se répandent par-tout où leurs soins sont nécessaires. Ces sœurs de la charité mettent dans un jour touchant le triomphe de la religion. L'humanité souffrante, misérable, dénuée, trouve par leur ministère des secours, des remèdes, des consolations. Eh, quelle différence d'une sœur, livrée à ces honorables & utiles fonctions, à celles qui, dans une retraite inaccessible, passent une vie entière à chanter au chœur des cantiques stériles & intelligibles à elles-mêmes !

L'ESPRIT de zèle & de charité qui les anime, me pénètre de respect & me fait desirer que ce vénérable institut se propage.

Au moment universellement plus désiré & peu éloigné, sans doute, que l'on détruira les vierges folles, (qu'on n'appellera alors plus religieuses) on respectera l'établissement des sœurs grises ; & l'exercice pénible & assidu de leurs fonctions, leur méritera constamment la reconnaissance publique.

Si dans les hôpitaux les sœurs qui environnent les lits de souffrance, au milieu de tant de jeunes chirurgiens, pharmaciens, médecins, presque emprisonnées dans des salles où les atomes

subtils, les corpuscules actifs abondent, & soulevant à chaque minute des corps nus, ont contracté le goût trop vif du plaisir & de la volupté, leurs jouissances ne font-elles pas un foible dédommagement de leurs veilles, de leurs travaux, de leurs soins renaissans & pénibles? Le rigorisme le plus outré peut-il s'empêcher lui-même de placer la *charité* à la tête des autres vertus? Ces sœurs hospitalières n'en font que plus compatissantes lorsqu'elles s'attendrissent. Elles entendraient moins l'accent de la douleur, si leur ame étoit fermée à la voix du plaisir. La charité qu'elles exercent avec un courage infatigable, doit suffisamment expier des foiblesses que le lieu, l'âge, les fonctions, la solitude, l'occasion rendent presqu'inévitables.

ELLES vivent sous les rideaux, tantôt d'un jeune homme pâle qui souffre & qui reprend bientôt ses couleurs, grâces à leurs soins; tantôt près d'un vieillard qui leur rappelle un pere chéri. Elles voient tour-à-tour les scènes touchantes de la maladie, de la convalescence & de la mort. L'éclair fugitif de la vie semble leur en enseigner l'emploi. Leur sensibilité si fréquemment exercée, s'arrête-

loit-elle lorsque la présence des douleurs & des infirmités humaines prête encore un nouvel attrait à des plaisirs devenus nécessaires pour contrebalancer l'aspect perpétuel des souffrances, & qui seuls, sans doute, font supporter des devoirs devant lesquels les trois quarts des hommes frémissent & reculent.

QUI m'expliquera pourquoi toutes les personnes appliquées spécialement à guérir les plaies, à soigner les maladies, & qui vivent avec les êtres souffrants, ont pour les plaisirs des sens un penchant beaucoup plus vif que celui qui anime les autres hommes ?

CHAPITRE LXXVIII.

Financieres.

SI un auteur comique a le dessein de faire une piece intitulée *l'Impertinente*, qu'il aille de ce pas visiter deux ou trois financieres. Les femmes de qualité ont de la noblesse, de l'esprit & du tact. Leurs mots piquans sont assaisonnés d'une certaine grace qui en adoucit la pointe ; mais les financieres sont

hautaines & dures , par instinct & par réflexion. L'état de leurs maris , quoiqu'elles affectent de le mépriser , a passé dans leurs cœurs ; & jamais elles n'auront le tour facile & le langage aisé des femmes de qualité ; l'or semble pervertir les caractères.

LA financière qui craint le reproche fait tout ce qu'il faut pour le justifier. Les femmes de robe ont des ridicules petits ; la financière a des tons qui décelent la suprême impertinence , l'impertinence raisonnée.

LA comédie de *George-Dandin* n'a point guéri les roturiers de la sottise d'épouser des filles de condition. Telle , soustraite à la misère par un mariage fortuné , a cru honorer un bon financier en lui donnant la main. Elle se distingue de son mari , & le croit uniquement fait pour lui gagner des millions.

DANS les grands soupers qu'elle donne à de petits seigneurs , elle rougit presque de le voir à table. Elle ne permet pas à son époux de traiter ses enfans comme s'il étoit leur pere , parce qu'alors ces enfans ne seroient plus de qualité. Tous les défauts qu'elle remarque en eux (elle le dit presque ouvertement) procedent du levain vicieux de leur

pere. Tout ce qui n'est pas de qualité la fait tomber en syncope. Elle ne fait comment elle a pu venir habiter l'hôtel magnifique de son époux calculateur. Son nom lui cause le plus grand chagrin; & pour lui faire plaisir, il faut en lui parlant la nommer par son nom de fille. Tous les jours elle soupire sous l'opulente roture de son mari. Elle l'écarte autant qu'il lui est possible, non pas par antipathie, mais par mépris pour cette ineffaçable roture qui lui revient toujours en mémoire. Il feroit trop au-dessous d'elle de demander de l'argent à son mari; elle lui donne des *mandats* qu'il paie comme un banquier.

Qu'a donc produit la comédie de *George-Dandin*? Rien pour le tems actuel, où la finance ayant pris les connoissances & les mœurs du siecle, n'a plus trop de discordance avec le ton de la noblesse; les dehors rebutans ont disparu, mais le fond a demeuré le même. Il faudroit donc refaire ce sujet, ne plus offrir un imbécille qu'on fait mettre à genoux devant sa femme, mais un homme foible que les vieux préjugés dominent encore, qui se prosterne en esprit

devant les ayeux de sa femme, & qui semble demander grace à ses parens d'oser coucher avec elle, tant il est dupe de ces imposantes expressions, *condition, famille, maison, naissance*, qu'on fait incessamment résonner à ses oreilles pour faire couler son or sur les derniers rejetons d'un arbre généalogique entièrement desséché.

CETTE extravagance de vouloir épouser une femme qui n'a que des titres, & qui vaine & fière a l'esprit gâté par ses parens qui lui enseignent à dédaigner l'autorité maritale, est encore assez commune pour être peinte & rajeunie sous des touches nouvelles, analogues au ton, au langage & aux manières du jour. Il paroît que l'idiôme de notre comédie doit subir tous les trente ans une entière métamorphose. Le fond du tableau a beau être vrai, il n'y a que les nuances, & il y en a à l'infini, qui déterminent l'exacte ressemblance. Aucun personnage de Molière n'a plus parmi nous sa physionomie complète.



CHAPITRE LXXIX.

Domestiques de louage.

Vous arrivez à Paris sans domestiques , vous en trouvez un ou plusieurs pour 40 sols par jour. Ils s'emparent volontiers des étrangers qui, ne connoissant pas la ville , leur remettent le soin des marchés & des emplettes.

QUE font ces domestiques de louage ? ils vont chez le marchand & lui imposent la loi du partage du bénéfice. Le marchand hausse le prix , & l'étranger achete l'objet au-dessus de sa valeur. Ces domestiques mettent à contribution jusqu'au traiteur ; ils se font payer par le loueur du remise (*) jusqu'à vingt sols par jour ; ce profit est passé en usage.

CES domestiques par l'habitude où ils sont d'avoir affaire aux étrangers , les servent beaucoup mieux que ne feroient d'autres. Ils connoissent toutes les allures des différentes

(*) Carrosse de louage , qui tient le milieu entre le fiacre & la voiture distinguée.

maisons de la capitale ; ils savent où sont placés les ferrails , ce qui les meuble & leurs taux respectifs. S'ils vous volent un peu d'un côté , en revanche ils empêchent de l'autre que vous ne le foyiez outre mesure. Il y a parmi cette engeance plus d'un vrai Gil-Blas ; & les valets de l'ancienne comédie ne se retrouvent plus que dans cette classe. Habiles , adroits , intelligens , ils iront au-devant de tous vos desirs ; ils connoissent les banquiers , les escompteurs , les usuriers , les avanceurs ; ils vous offrent chez les marchands un crédit immense. Ils ne manqueront pas sans doute d'espionner vos actions ; c'est un surcroit d'honoraire qu'ils touchent ; mais que ce soit eux ou de maussades serviteurs , que vous importe ?

Les autres domestiques sont des machines en comparaison de ces valets actifs & prompts de la langue , de la main & du pied. Aussi dédaignent-ils d'entrer dans les maisons ordinaires.

Ils attendent les colonies qui partent des quatre coins de l'Europe , sachant bien que Paris , comme centre , les recevra infailliblement. Ils soupirent ardemment après la paix ,

tems de leurs triomphes & de leurs conquêtes.

ILs en font. Plusieurs accompagnent les maîtres qu'ils ont servis par hafard , & montrent au nord étonné toute l'ascendance d'un esprit gascon ou d'un génie languedocien , qui après avoir commencé son cours en Dauphiné , est venu l'achever à Paris. Ils ont vu autant d'hommes que de païs.

TOUT vu , tout confidéré , il vaut mieux encore qu'un étranger se laiffe conduire par un domestique de cette espece , que de tomber entre les mains de ces abbés fouples , & de ces égreffins subtils , qui font à la pifte des nouveaux débarqués , & qui les conduifent dans des maifons , foi - difant honnêtes , où la maîtrefle & les filles du logis complotent vertueufement contre leur bourse , & fe moquent enfuite de celui qu'elles ont dépouillé.

CHAPITRE LXXX.

Enlèvements.

Je marche tranquillement dans la rue ; un jeune homme affez bien mis me précède.

Tout-à-coup quatre estafiers sautent sur lui, le tiennent à la gorge, l'entraînent, le pressent contre la muraille. L'instinct naturel m'ordonne d'aller à son secours ; un tranquille témoin me dit froidement : *laissez, ce n'est rien, monsieur, c'est un enlèvement de police.* On met les menottes au jeune homme, & il disparoit.

JE veux entrer dans une petite rue, un homme du guet est en sentinelle. J'aperçois un ramas de populace qui regarde aux fenêtres. Qu'est-ce cela, monsieur ? *Rien, répond-il ; c'est une trentaine de filles publiques qu'on enlève d'un coup de filet ; & les filles en fontanges de toutes couleurs défilent, conduites par des soldats du guet qui les tiennent galamment par la main, le fusil baissé.*

IL est onze heures du soir ou cinq heures du matin ; on frappe à votre porte, votre chambre se remplit d'une escouade de satellites ; l'ordre est précis, la résistance est superflue ; on écarte de vous tout ce qui pourroit vous servir d'armes, & l'exempt qui n'en vancera pas moins sa bravoure, prend jusqu'à votre écritoire pour un pistolet.

LE lendemain un voisin qui a entendu du

bruit dans la maison demande ce que ce pouvoit être ; rien , *c'est un homme que la police a fait enlever. -- Qu'avoit-il fait ? -- On n'en fait rien ; il a peut-être assassiné ou vendu une brochure suspecte. -- Mais , monsieur , il y a quelque différence entre ces deux délits. -- Cela se peut ; mais il est enlevé.*

ON vous a arrêté ; mais on ne vous a point montré l'ordre. On vous a mis dans une voiture fermée ; vous ignorez le lieu où l'on va vous conduire ; vous irez visiter les murs & les cachots , ou de la Bastille , ou de Charenton , ou de Pierre-en-Cise , ou du Château - du - Ham , ou de Saumur , ou de Lourdes.

L. D'où part l'arrêt de proscription ? Vous ne pouvez le deviner au juste.

IL n'est pas nécessaire de faire un gros volume contre les lettres de cachets. Quand on a dit , *c'est un acte arbitraire* , on en peut tirer sans peine toutes les conséquences possibles. Mais tous les enlèvemens ne sont pas également injustes ; il est une multitude de délits secrets & dangereux qu'il seroit impossible au cours ordinaire des loix de connoître , d'arrêter & de punir. Quand le ministre

n'est ni séduit ni trompé, qu'il n'obéit pas à des passions particulières, à une prévention aveugle, à une sévérité déplacée, il a pour but souvent d'éloigner un perturbateur, un citoyen turbulent; & la police, telle que la machine est montée, ne sauroit marcher aujourd'hui sans cette force prompte, active & réprimante.

IL seroit seulement à désirer qu'il y eût ensuite un tribunal particulier, qui pesât dans une balance exacte les motifs de chaque enlèvement, afin qu'on ne confondit pas l'imprudence & le crime, la plume & le filet, le livre & le libelle.

LES inspecteurs de police déterminent pour leur part beaucoup d'enlèvemens subalternes, en ce qu'ils sont crus ordinairement sur parole, & que, ne frappant d'ailleurs que la dernière classe du peuple, on leur concède facilement les détails de cette autorité.

QUELQUES-UNS obéissent à leur humeur, à leurs caprices; mais qui fait si la cupidité n'entre pas aussi dans leurs démarches, & s'ils ne favorisent pas souvent celui qui paie aux dépens de celui qui ne paie pas? Ainsi la liberté des misérables & derniers citoyens

auroit un tarif, & l'on greveroit de cette étrange imposition la portion nombreuse des prostituées, des joueurs de profession, des empyriques, des colporteurs, des escrocs, des chevaliers d'industrie, &c. tous gens qui font le mal & qu'il faut punir ; mais qui en font encore davantage quand ils sont obligés de payer & d'acheter pendant un certain tems le privilège de leurs désordres.

POURQUOI telle malheureuse se vante-t-elle hautement d'avoir la protection de *monseigneur l'inspecteur de police* ? Pourquoi marche-t-elle tête levée au-dessus de ses compagnes, en les menaçant même de son crédit ? Elle se tairait, si l'expérience ne lui avoit pas appris, ainsi qu'au joueur, à l'escroc, que la balance de *monseigneur l'inspecteur* a plusieurs poids & mesures, & qu'on faisoit adroitement tomber l'exemple nécessaire sur son voisin, quand on avoit su le détourner de dessus sa tête, en faisant à *monseigneur l'inspecteur* un petit présent ou une petite délation particulière ; car il se contente de cette dernière monnoie quand il ne peut tirer autre chose : & comme c'est la lime qui ronge le fer, de même c'est la canaille qui sert à dévoiler & à réprimer les

turpitudes, les excès, les violences sourdes de la canaille.

NOUS avons pris aux Anglois leur Wauxhall, leur Ranelag, leur Wisk, leur punch, leurs chapeaux, leurs courses de chevaux, leurs jockeis, leurs gageures; quand leur prendrons-nous quelque chose de plus important à saisir, comme par exemple la loi *habeas corpus* ?

CHAPITRE LXXXI.

Trottoirs.

ABSOLUMENT inconnus jusqu'à ce jour dans les rues de la capitale, malgré l'exemple de Londres : l'on vient enfin d'en commencer un des deux côtés de la nouvelle route du théâtre François ; mais la faute que l'on a commise, c'est d'y avoir mis mal-à-propos des bornes qui empêchent les cochers de faire filer les roues de leurs voitures le long du trottoir. Ils les évitent soigneusement, crainte d'accrocher ; ce qui fait qu'au lieu du passage aisé de trois voitures, il n'en peut filer que deux.

ON a fait la même faute il y a long-tems, dans l'endroit le plus étranglé du quai de l'Horloge-du-Palais. Deux voitures à cause des bornes y passent à peine ; la borne rétrécit la voie. Quoi de plus visible ? & comment répète-t-on une erreur aussi capitale ?

LES trottoirs de Londres sont très-bas, & tous sont sans bornes. Jamais les cochers ne font monter leurs roues dessus : le petit parapet suffit pour les en empêcher.

L'ON a mis des bornes barrées aux deux côtés de la belle rue de Tournon. Des trottoirs de six pouces de haut, & bordés de fer, auroient tout aussi bien callé les roues, & auroient été plus commodes pour les piétons.

LA pauvre infanterie demande depuis long-tems cette retraite, pour marcher plus paisiblement dans les rues de cette turbulente ville. Il est possible d'en établir dans plusieurs ; il en est d'assez spacieuses, pour cela ; mais c'est en dalle de pierre, & non en pavé qu'il les faudroit.

Ces trottoirs seroient sur-tout nécessaires aux approches de cette capitale. Dans les mauvais tems, les chemins à côté de la grande route pavée ne sont pas praticables. Si l'on marche

marche sur la chaussée l'on risque d'être écrasé ; on est donc réduit à cheminer sur la terre fangeuse & glissante : l'homme qui porte des fardeaux tombe & se blesse.

IL est sur-tout un mur funeste qui regne depuis la barrière Saint - Denis jusqu'à la Chapelle. Toutes les hottes à denrées arrivent par là ; plusieurs femmes s'y sont cassées bras & jambes ; & cela n'arrive que trop fréquemment.

LES religieux de Saint - Lazare devroient bien faire construire à leurs frais, le long de ce mur, un trottoir praticable. Ce présent fait à cette foule de porteurs & de porteuses qui nous amènent les légumes de toute espece, seroit digne de leur bienfaisance, & leur terrain en acquerroit une nouvelle valeur : car, prenez-y garde, tout bien fait au public est ordinairement récompensé.

CHAPITRE LXXXII.

Échoppes.

ON vient d'en établir une longue file sur les quais, à raison du profit qu'elles rappor-

tent ; mais elles ne sont pas toutes avantageusement situées. Celles qui sont sur le *quai de la Ferraille* & à la descente du Pont-Neuf, masquent le coup-d'œil. Ces échoppes ont usurpé la place qu'occupaient deux fois la semaine les jardiniers fleuristes ; de sorte que les jours de marché, ils viennent encore déposer devant ces échoppes, leurs pots à fleurs & arbres de toute espèce. Ce quai, déjà étroit, se trouve donc fort embarrassé, & la confusion devient si grande qu'on n'y marche qu'avec peine. Une fois jeté dans cette route, il faut poursuivre jusqu'au bout ; car il n'y a point de rues de dégagement, ni pour les voitures ni pour les hommes à cheval. Les filoux & les voleurs le soir ont beau jeu. Ils s'esquivent par l'*Arche-Marion* ; & comme le guet ne peut y faire passer ses chevaux, ce quai est dangereux la nuit.

Ces échoppes sont d'une grande incommodité sur le quai le plus passager de Paris ; mais si ces petites boutiques rétrécissent indécemment la voie publique, elles gonflent en récompense la bourse de ceux qui en retirent les loyers. Or le lucre des fondateurs, ne doit-il pas passer avant la sûreté & la commodité publique ?

C'EST toujours sur le quai de la Ferraille ou de la *Mégisserie* que se promène le recruteur, nourricier des armées royales. Naguere garçon perruquier, il paroît sur cette arené en uniforme, la tête haute & couronnée d'une aigrette, ayant une longue épée sur la hanche; il bat le pavé, précédé d'un tambour; vante à chaque homme de taille les avantages du service; cajole la jeunesse, fait rougir le païsan, le vigneron, le laboureur de leur état, & cherche à les dégoûter de leurs travaux.

UN de ces officiers en uniforme arrêtant un jour un campagnard par les lambeaux de son habit, celui-ci le regarda froidement & lui dit: *c'est assez, n'achevez pas de me déchirer.*

CES petits détailliers entravés dans leurs échoppes, violent de tout leur pouvoir l'observance du dimanche. Il se fait ce jour là, entre les défenseurs de la loi & les infracteurs, une guerre de fripperie qui n'est pas étrangère à nos crayons.

UNE escouade de guet à pied se promène d'heure en heure pour saisir les quinquailles & les vieilles culottes qui apparoissent en forme d'enseignes; mais devant l'escouade

marche un vigilant précurseur, soudoyé par les détailliers, & qui avertit de proche en proche de l'arrivée de la garde. L'étalage alors rentre dans la petite boutique; mais il repart soudain quand les fusiliers ont passé.

C'EST le jour cependant où l'ouvrier qui a reçu sa paie le samedi soir ou le dimanche matin, achète des boucles, des souliers, des chemises, une veste, un manteau; il n'a que ce jour là pour faire ses pressantes emplettes.

ON essaie les culottes dans les allées, & le marché est interrompu par les filles de la maison qui descendent les escaliers pour aller à la grand-messe, & aussi par la garde soupçonneuse, qui pousse les portes à demi-fermées.

CE quai est une vraie foire curieuse, à l'usage des déguenillés; on y fait troc d'habillement. Tel entre dans l'échoppe noir comme un corbeau, & en sort verd comme un perroquet. Parmi ces échanges de fripperies, une multitude de femmes, tournant & retournant l'étoffe en tous sens, président à des marchés qu'on ne sauroit appeler tacites ni clandestins. Elles aident d'une main officieuse aux vêtemens trop étroits & même aux boutons

indociles qui ne rejoignent pas exactement la boutonniere; elles sont entendues en fait de culotes de peaux, parlent de goût comme des académiciens, & de la *grace collante* que le chamois doit avoir. Elles habillent de pied-en-cap le chaland, & pendant l'entretien, elles se ménagent habilement pour le soir un goûter aux Porcherons.

LES foldats du guet marchent complaisamment à pas lents, parce qu'ils ont leurs femmes, leurs enfans, leurs amis, leurs parens dans ces échoppes, & qu'eux-mêmes font le commerce quand ils ne sont pas de garde.

O loi antique du sabbat, que d'atteintes ces marchandes empressées à revêtir leur prochain, ne portent-elles pas à tes réglemens! Mais avant tout la pudeur publique doit être respectée; & c'est bien ici le cas de dire: *nécessité n'a point de loi.*

VOILA comme rien n'est perdu à Paris, ainsi que dans le système éternel de la nature. L'atome, la chemise usée, la culote trouée & le foulier déformé ne périssent point encore; rien ne s'ancantit; non, rien; il se trouve toujours des individus qui entrent avec justesse dans ces moules tout prêts. Ces culo-

tes suspendues invitent les passans ; & la tentation est égale au besoin.

ARCHEVEQUES & magistrats , permettez donc à un manœuvre de s'enfermer le saint jour du dimanche dans un moule réparé à neuf. Adam avoit les feuilles du figuier , & son petit-fils , pécheur comme lui , supplée à sa nudité le long du quai de la Mégisserie.

CHAPITRE LXXXIII.

Dépouilleuses d'enfans.

JE viens de parler de certaines allées : en voici d'autres où les femmes dont j'ai à faire le portrait n'y habillent point ceux qui sont nus ou qui attendent un vêtement pour aller à vêpres & de là à la Courtille. Au contraire, ces femmes dépouillent des enfans pour s'en parer de leurs habits.

PLUSIEURS allées longues , ténébreuses (& où tous ceux qui entrent semblent à l'œil des passans être de la maison) ne favorisent que trop dans l'enceinte tortueuse de Paris & dans une si grande population un vol aussi atroce que bizarre.

Ces femmes ont des dragées & des habits d'enfans tout préparés, mais d'une mince valeur : elles épient ceux qui sont les mieux habillés ; & en un tour de main elles s'emparent du bon drap, de la soie, des boucles d'argent, & y substituent une soughenille grossière.

LES enfans amadoués ou se laissent faire, ou pleurent, ou crient : une complice prend le ton & les manières d'une gouvernante, les gourmande ; & les pousse de dire : *ah, le petit mutin, il faut lui donner le fouet !* Que dit le pere quand il revoit son pauvre enfant sous un accoutrement étranger, deux fois trop large & où la vermine est logée ? Ainsi disoit le vieil Isaac : *c'est la voix de Jacob ; mais ce n'est point sa robe.*

Ce brigandage ne pouvoit s'exercer que dans une ville immense & populeuse. Les plaintes réitérées de quelques parens ont fait poursuivre un délit, qui sembloit ne devoir pas se trouver dans la liste des crimes. Une sentence du Châtelet a été confirmée par arrêt du parlement du 8 juin 1779. Elle condamne une racommodeuse de dentelles à être fouettée & marquée, & renfermée à

Hôpital de la Salpêtrière pendant neuf ans, préalablement mise au carcan avec un écriteau devant & derrière, portant ces mots : *dé-pouilleuse d'enfans.*

CHAPITRE LXXXIV.

Directeur.

UN directeur, il y a cinquante ans, formoit encore le personnage le plus important de la société. Diriger les consciences des femmes de qualité, dégrossir une confession, tel étoit son emploi.

ILS sont devenus rares & n'existent plus que chez quelques femmes du second ordre; les femmes de qualité n'en connoissent guere que le nom. Il faut aller les chercher chez quelques vieilles présidentes ou conseilleres, confinées dans un faubourg solitaire.

LA, sous le titre de voisin ou d'ami, vit le béat exilé de la ville. On lui a confié l'instruction chrétienne de quelques nieces à marier, & que leur peu de fortune oblige à vivre chez la tante.

SA physionomie quoiqu'austere est fleurie,

sa soutane bien étoffée ; il retrouffe avec grace un long manteau ; ses souliers sont lices ; il a presque la contenance & la dignité d'un prélat. Les mots de vertu , de probité , de piété , sont incessamment dans sa bouche ; il étudie les caractères , les flatte sans affectation , & prend peu-à-peu l'ascendant auquel il aspire. Bientôt il décide de tout dans la maison , & c'est à son tribunal que se portent les questions les plus difficileuses.

LES neces craignent de le mettre contre elles , & le ménagent ; puis il devine tous leurs petits secrets ; il a soin de vanter la discrétion & il en tire un parti assez adroit ; il ne répond que quand on le consulte ; mais il fait si bien qu'on le consulte toujours. Aussi n'y a-t-il plus rien à répliquer dès qu'il a prononcé.

IL assigne les confesseurs qu'il faut prendre , les prédicateurs qu'il faut entendre , les églises qu'on doit fréquenter par préférence ; mais il écarte tout ecclésiastique de l'hôtel ; lui seul doit régner , & l'on a soin de ne pas lui faire entrevoir le rabat d'un rival.

A table les meilleurs morceaux sont pour lui , les domestiques le servent avec attention ;

il aime le café , les liqueurs , & il les savoure d'un air réfléchi. Si les propos deviennent un peu libres , il paroît ne rien entendre , & sa physionomie qui prend un caractère de gravité , manifeste seule qu'on profere des paroles inconsidérées ; il est civil plus que poli , & l'on voit qu'il a pris son parti sur plusieurs objets ; si l'on prononce devant lui le nom de *tartuffe* , on diroit que ce mot lui est étranger.

IL a toujours l'air de marier les nieces ; mais il a le mot de la tante , il n'en fait rien : & comme on croit aisément ce qu'on desire , les nieces s'imaginent toujours qu'il s'occupe d'elles ; il les tient ainsi en haleine avec une présence d'esprit incomparable.

CETTE espece d'hommes , qui occupoit les premieres maisons , descend de jour en jour & reflue vers la bourgeoisie.

ILS n'ont plus aujourd'hui le ton grandeur qu'ils avoient dans le siecle dernier ; leur parole est humble & caressante ; ils n'osent éconduire ceux qui leur déplaisent ; ils font seulement remarquer leur modération ; leur amour de la paix , & la victoire remportée sur leur humeur. Rien ne les choque ; &

mettant de côté le zèle trop ardent qui dévorait leurs devanciers, ils écoutent, sans une surprise trop caractérisée, les réflexions & les propos de la philosophie moderne.

LES curés sont un peu jaloux de ces indépendans qui vont sur leurs brisées; mais comme ils sentent que leurs habitués n'ont pas assez de monde pour vivre parmi les personnes d'un certain rang, ils aiment encore mieux voir chez elles un directeur que de n'y appercevoir aucun ecclésiastique.

CHAPITRE LXXXV.

Sacoches.

LONGS sacs de toile forte propres à loger les membres épars de *Seigneur million*, (*) & dont se servent les porteurs d'argent, qui, hélas ! n'en font pas plus riches.

(*) Quand un million repose majestueusement étendu sur le carreau de la ferme, dans plusieurs sacs & sacoches de différentes grosseurs, l'avare croit lui voir des bras, des jambes, des cuisses, des doigts; & pénétré de respect & d'amour, peu s'en faut qu'il ne personifie son idole.

ON les rencontroit tous chargés & suant à grosses gouttes sous le fardeau précieux. Les billets de la *caisse d'escompte* ont diminué tout ce déménagement & remuement perpétuel de sacs pesans & matériels, qui alloient de coffre en coffre. A cette marque lourde de la richesse, on a substitué le *porte-feuille*.

CETTE *caisse d'escompte* est toujours comme une pierre d'attente sur laquelle on examine si le public voudra bâtir de lui-même un édifice de confiance. Il faut en effet que cet édifice devienne l'ouvrage de la nation ; elle a beaucoup de peine à recevoir des idées de *banque* ; elle n'attache aucun sens aux mots *crédit*, *circulation* ; elle craint toujours qu'un second Terrai ne vienne avec sa main se fer tout briser, tout prendre. La défiance presque universelle empêche qu'un établissement utile ne reçoive les dimensions, qui le rendroient favorable dans un tems sur-tout où la disette d'espèces monnoyées se fait sentir, & où les capitalistes paroissent vouloir théâtraliser, pour voir, ainsi qu'ils le disent, *ce que tout cela deviendra*.

Le peuple de Paris ne comprendra jamais

ce qu'on appelle *banque* , qu'on ne lui en montre le jeu , non en théorie , mais en pratique. *Paie-t-on à l'hôtel-de-ville ? Oui , quoique un peu lentement. — Eh bien , nous reporterons notre argent au trésor royal. Voilà les deux extrémités du coup-d'œil dont il embrasse la circulation & le crédit.*

DITES à ce peuple que la richesse doit résider plutôt dans la tête des citoyens que dans leurs coffres , ainsi que le pouvoir n'agit que parce que chaque tête en son particulier le croit réel , il ne pourra vous entendre ; il donnera tout son argent pour des *parchemins-contrats* ; mais il n'échangera point une obole contre un *papier fin* , un *papier-monnoie* qu'on roule , & qui s'appellera *billet de banque*. Il faudra donc changer les noms si l'on veut lui être utile malgré son aveugle opposition.

CHAPITRE LXXXVI.

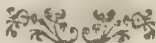
Fantaisies.

C'EST ce qui dessèche , ruine & consume les grosses fortunes ; c'est ce qui rend dur &

avare ; ce qui empêche d'être compatissant , souvent même d'être juste. Un pavillon bizarre , un jardin ennuyeux , un salon doré & maussade , absorbent l'argent qui auroit donné des jouissances réelles.

TELLE femme a des fantaisies de robes , de bagues , de dentelles , qui surpassent toutes ses autres dépenses. La fantaisie devient passion. A peine satisfaite , la femme capricieuse en appelle encore une autre plus extravagante. On veut jouir pour l'œil d'autrui. Ces miseres détournent l'homme des devoirs & des plaisirs rendus plus doux l'un par l'autre , & qui lui étoient propres.

TEL est le fléau des riches ; ils sont presque tous fantasques ; & comme les fantasques font des projets qui n'ont ni base ni terme ; ils éprouvent dans leurs rêves le tourment des Danaïdes ; ils ne jouissent point , & ils ont fermé la source de la consolante bienfaisance , pour se livrer à de courtes sensations fausses & illusoires.



CHAPITRE LXXXVII.

L'air de Cour.

LA cour est le centre de la politesse , parce qu'elle y donne le ton des usages & des manieres. L'air de cour s'imprime dans un garçon de la chambre , dans un petit contrôleur ; & à l'instar des grands seigneurs , ils affectent une contenance modeste , puis reparoissent fiers & superbes. Les valets prennent un ton qui par-tout ailleurs feroit l'excès du ridicule.

ON marche des épaules à la cour. Le courtisan salue légèrement , interroge sans regarder , glisse sur le parquet avec une légèreté incomparable , parle d'un ton élevé , préside aux cercles jusqu'à ce qu'il paroisse un nom qui le réduise au ton général.

LA politesse de la cour est-elle si renommée , parce qu'elle vient du centre de la puissance , ou parce qu'elle provient d'un goût réellement plus raffiné ?

LE langage y est plus élégant , le maintien plus noble & plus simple , les maximes

plus aisées , le ton & la plaisanterie y ont quelque chose de plus fin ; mais le jugement y a peu de justesse , les sentimens du cœur y sont nuls ; c'est une ambition oisive , un orgueil prêt à faire des bassesses , un desir immodéré de la fortune sans travail , une crainte servile de la vérité.

LA on redoute la vertu du prince , on lui souhaiteroit des vices ; on n'espere qu'en ses foiblesses ; & ce vernis séduisant qui masque l'attitude & orne la parole , cache la flatterie & l'effronterie d'un cœur corrompu.

PARMI le nombre des courtisans se mêlent des aventuriers qui se lancent dans la foule , font par-tout , publient les nouvelles indifférentes. Voyez leurs courses précipitées ; ils vont , viennent ; que veulent-ils ? que demandent-ils ? on n'en fait rien ; ils mourront sans rien obtenir.

LE courtisan qui vous a salué dans la rue , ne vous reconnoit plus au lever ou à la messe.

QUE de gens ont broyé inutilement le pavé de la route de Versailles ! Plus d'un courtisan meurt étique devant l'objet qu'il poursuit & qu'il adore.

Ces courtisans oisifs que l'intérêt dévore ,
Vont en poste à Versailles essuyer des mépris ;
Qu'ils reviennent soudain rendre en poste à
Paris.

VOLT.

LE

LE jour que l'on nomme un ministre , c'est le plus grand génie qui ait jamais existé ; rien n'égale sa pénétration , son désintéressement ; l'éloge est outré , il ne peut l'entendre sans rougir , tout retentit de ses louanges. À quelque tems de là il charicelle ; le dédain , le blâme , l'aigreur attaquent sa personne & ses opérations. On n'a plus rien à attendre de lui : on le déchire avec fureur.

LE ministre , le lendemain de sa nomination , se trouve des parens qu'il n'a jamais vus , & des amis qu'il ne connoît pas.

ON démêle sur toutes ces physionomies de cour , l'inquiétude que tout l'apprêt du visage ne déguise pas parfaitement ; le ri n'est pas vrai & les caresses sont contrefaites. Le courtisan s'exerce en tout tems à nuire à la réputation de ceux qu'il ne connoît pas , pour savoir mieux nuire à la fortune de ceux qu'il connoît. Cela s'appelle *pelotter en attendant partie*.



CHAPITRE LXXXVIII.

Liseurs de gazettes.

V OYEZ-LES assis sur un banc au Tuileries, au Palais-Royal, à l'arsenal, sur le quai des Augustins & ailleurs. Trois fois la semaine ils sont assidus à cette lecture ; & la curiosité des nouvelles politiques saisit tous les âges & tous les états.

MAIS tous ces lecteurs ardens & bénévoles, ne savent pas que ces nouvelles sont mutilées ; tronquées avant de circuler dans Paris ; qu'un censeur bien payé a sur ces papiers politiques une inquisition illimitée. Il ne se doute pas qu'un *bureau*, suprême inspecteur des gazettes, prépare celles qui nourrissent leur crédule simplicité. C'est là qu'on déchire la page de vérité ; qu'on ordonne de déguiser, de supprimer ; que les événemens sortent tout arrangés par les mains des *rédauteurs* & des *reviseurs*, qui taillent & habillent les nouvelles selon le système & les idées du jour. Aussi la version du lendemain ne fera pas celle de la veille. Le *bureau* aura ordonné

dés incidens , aura effacé , puis réhabilité la même phrase , sans trop savoir ce qu'il doit permettre ou empêcher. Un courier fera vingt voyages pour la structure d'une période ; mais à coup sûr on prendra toujours le parti de rayer ; car c'est le plus court. Oh , comme l'on craint le tocsin d'une période indocile !

MILLE fois trompé , le bourgeois de Paris le fera encore le lendemain. Il est tellement né pour l'erreur qu'on lui apprête , qu'il ne s'apercevra pas que chaque ordinaire le remet précisément au même point , & que tous ces faits qu'il prend pour certains , deviennent équivoques quelques jours après , parce qu'on a donné des dimensions étranges à un peu de vérité , & que tout le reste a reçu les couleurs ingénieuses du mensonge.

NE diroit-on pas à chaque *Mercuré* nouveau , que l'Angleterre est abîmée , qu'elle n'a plus ni flottes , ni commerce , ni banque ? On entend dans les cafés des gens qui , la *gazette de France* en main , au plus léger avantage , affirment que le peuple Anglois est aux abois ; que dans trois mois il n'en fera plus question. C'est un épicier du coin qui spéculé sur le sucre & le café , qui fait ces

belles prophéties ; il le dira le soir à sa femme qui hait les Anglois , parce qu'ils sont hérétiques.

CEPENDANT on a passé sous silence , pendant six années consécutives , les opérations de ce peuple énergique , valeureux & fier , qui crée & qui sent ses forces , & dont la situation politique n'est jamais voilée ; car dans une feuille véridique , le gouvernement annonce avec franchise les revers & les succès de la guerre ; & l'Anglois après avoir dit tout haut sa façon de penser (*) donne volontairement une partie de sa fortune pour les besoins de la patrie. Et pourquoi ? C'est qu'il a pu avoir un avis & le produire en citoyen à ses concitoyens.

JAMAIS on ne vit chez aucune nation plus de ressources , plus d'intrépidité , plus de nerf , plus de génie. Ses flottes sorties de ses ports comme par enchantement , tiennent du prodige , & la postérité aura peine à croire ce que l'histoire lui racontera , tant le grand res-

(*) An commencement de la guerre contre l'Amérique , un citoyen de Londres , qui ne l'approuvait pas , publia un pamphlet ayant pour titre : *Shall i go to war against my brethren in America.*

fort de la liberté est fait pour opérer les choses les plus extraordinaires. Et comment ne pas s'intéresser aux destinées de ce peuple qui offre l'homme sous sa plus noble attitude ! Sa bravoure, ses vertus patriotiques sont dues à son gouvernement. L'Angleterre, un bras en écharpe, a combattu la France, l'Espagne, la Hollande, l'immobilité de quelques alliés secrets. Seule elle a contrebalancé trois puissances voisines. Voilà ce que fait un peuple qui a son génie en propre. Le bras est toujours ferme quand notre pensée entière est à nous. Législateurs, étudiez donc enfin cette réaction, & connoissez ce visible rapport.

LORSQU'UN pamphlet véridique vient par hasard à se glisser dans la capitale, le bureau frémit ; prétend qu'il faut garder un *tact absolu* sur les événemens qui agitent l'Europe, comme devant nous être étrangers à nous, pauvre peuple, assis aux derniers rangs ; qu'il n'est pas nécessaire que nous ayons une autre feuille que la *gazette de France*, parce que c'est là que sont les idées complètes, les faits dans toute leur intégrité ; & que s'il y a par fois quelques omissions, c'est pour ne point trop chagriner les bons citoyens, les rentiers pa-

sibles , & ne point inquiéter leur sensible patriotisme.

SI vous payez au *bureau* , vous aurez peut-être le privilège de faire venir du dehors des nouvelles politiques ; mais elles seront revues & corrigées. Jamais la vérité nue n'obtiendra son passeport.

OH ! que ce *Renaudot* qui , dans le siècle passé , pressentit le besoin de l'oisiveté , de la vieillesse & de l'esprit d'observation si rare , (mais pourtant caché quelque part dans les murailles de Paris) ouvrit une mine féconde à l'avidité de nos *bureaux modernes* ! Tous les commis ont juré de vivre sur ces gazettes & autres feuilles périodiques , & ils vivront à leur aise ; car la curiosité du public qui s' imagine toujours qu'on cessera de l'abuser , est un fond intarissable.

MAIS qu'arrive-t-il aussi de tout cet étalage de mensonges ?

UN bon mot dit à propos renverse en un instant tout l'édifice de ces gazettes privilégiées. *Comment va le siège de Gibraltar ?* Affez bien ; il commence à se lever. Ce mot passe de bouche en bouche ; on le répète au café , au parterre ; tout le monde rit jus-

qu'à l'épiciier, & le public tout-à-coup éclairé fait enfin à quoi s'en tenir.

QUEL nom méprisable que celui de *gazetier*, quand on vend le mensonge à la face de l'Europe; que l'on trahit d'une manière aussi vile les intérêts de la génération présente, & qu'on s'abandonne au mépris de la postérité qui s'avance & qui va flétrir bientôt le soudoyé & celui qui le soudoie!

CES détails si bien vendus, dont on est si avide aujourd'hui, deviendront dans quinze jours d'une indifférence absolue. A la paix, toutes ces trompettes confuses se tairont; ces chroniques journalières tomberont dans le plus profond oubli; l'historien n'y trouvera que des dates & cherchera ailleurs des mémoires que la pusillanimité, la passion & l'ignorance n'auront point altérés.

QUE l'historien sera sûr-tout embarrassé, quand il lui faudra peindre l'esprit des citadins au milieu de ces grands mouvemens qui exprimoient le sang des nations, & quel degré d'intérêt prenoit l'habitant des villes à ces choës épouvantables! Comment tout Paris étoit-il insurgent, sans trop savoir pourquoi;

ou du moins sans avoir su tirer la moindre conséquence de sa gratuite opinion ?

LES noms des généraux Américains , & les lieux de la guerre , sans cesse étropiés par un peuple ignorant ; le grand mot de la *liberté des mers* dans la bouche de nos dames ; nos élégans confondant les mâts & les cordages d'un vaisseau , comme s'ils l'eussent monté ; l'Europe tout-à-coup transplantée en Amérique , & le globe couvert d'un pôle à l'autre de républiques naissantes , trouvant chacune leur *Franklin* avec la devise , *eripuit cælo fulmen sceptrumque tyrannis* ; toutes ces créations délirantes faites à un souper libertin par des hommes qu'un exempt subitement entré auroit fait pâlir ; oh , quel chapitre grotesque à tracer !

A la nouvelle du désastre que notre escadre éprouva sous les ordres du comte de Grasse , le Parisien jeta un cri de douleur & d'indignation ; il ne se fit pas à l'idée de voir entrer le superbe vaisseau *la ville de Paris* dans les eaux de la Tamise. On eût dit que cette commotion alloit imprimer aux esprits un caractère absolument nouveau ; mais le Parisien , après les clameurs les plus hautes ,

retomba tout-à-coup dans le silence qui lui est ordonné.

DEPUIS sept à huit mois seulement , le fretin des novellistes , à certaines heures , compose des groupes devant les cafés & autres endroits où se lisent les gazettes. Un orateur préposé par la police endoctrine la troupe écoutante ; il est rarement contredit. Osez combattre le harangueur & les leçons dictées qu'il distribue , l'espion averti aura bientôt son oreille à votre bouche.

Ces groupes (que le fusil du guet auroit dispersés autrefois) ont reçu la permission de raisonner sur le pavé, le pied dans le ruisseau, au bruit des carrosses qui passent & qui interrompent le zèle & l'éloquence de l'orateur ; car la roue écraserait tout comme un autre ce Démosthène nouveau.

Ce qui étonne le plus, c'est de voir de pauvres diables tout déguenillés se passionner pour une nouvelle récente, & s'en railler comme si c'étoit du pain.

PLUSIEURS se font aides-de-camp & servent à la correspondance des nouvelles qui circulent parmi ces groupes ardents à se nourrir de bavardage, & qui oublient l'heure du

souper & leur famille , pour se livrer à la singuliere manie d'écouter & de dire des sottises en plein air.

La police ne leur conteste pas ce rare plaisir ; & c'en est un bien vif pour l'observateur , que d'examiner ces figures grotesques , & d'entendre les réflexions baroques qui enchérissent encore sur les préventions & les erreurs des gazettes les plus anti-anglicanes.

CHAPITRE LXXXIX.

Entresols.

LES architectes , dans la construction de leurs hauts & modernes bâtimens qui frappent la vue de tous côtés & dans les rues les plus dédaignées , ont jugé que celui qui occuperoit la boutique ne devoit avoir au-dessus qu'un cachot pour y séjourner.

Tous ces entresols sont une espece de cave basse & voûtée , & le plancher est si peu élevé ; que la tête de l'homme de la taille ordinaire y touche presque.

CELUI qui est obligé de vivre là-dedans en ménage , risque sa santé par le peu d'air

qui y circule, sur-tout pendant la nuit lorsque tout est clos. Comment relever d'une maladie dans un espace aussi étroit ? Comment une femme y peut-elle accoucher & faire ses couches ?

TANDIS que l'architecte a affecté de donner aux premiers étages une hauteur fastueuse, il a écrasé l'entresol. Passé le troisième étage, à mesure qu'il s'est élevé, il a diminué l'air insensiblement, & le septième redevient aussi resserré que l'entresol.

ARCHITECTES inhumains ! vous avez péché ; vous avez adopté l'esprit du riche ; vous avez calculé comme eux ; tout d'un côté, rien de l'autre ; vous avez pesé l'air dans une balance avare ; vous avez dit avec cruauté : il ne faut pas plus de place pour un lit. Un homme de six pieds pourra à la rigueur se mouvoir & s'étendre dans ce cachot. Vous avez fait des loges, & non des chambres. Barbares ! pourquoi vous êtes-vous ainsi prêtés à l'avidité des propriétaires ? Complices de leur dureté insultante, vous avez avili votre art ; il consistoit à donner à chaque case de la ruche humaine des dimensions à-peu-près égales. Voyez l'abeille ; construit-elle ici des

alvéoles très-larges, là des alvéoles excessivement resserrés ? Non, son ouvrage est régulier ; & pourquoi ne pas imiter dans vos travaux cet insecte admirable ? Que ne corrigez-vous les idées basses & mesquines du bâtisseur ?

ARCHITECTES ! vous direz tous, *il n'est pas permis de fabriquer ni de vendre des poignards* ; & au bout de votre compas, après une lente réflexion, vous avez voué à dix pieds des ruisseaux infects, les cages insalubres où vous saviez que vos semblables devoient naître, respirer, croître & vivre.

Vous n'êtes pas aussi coupables que le fondeur qui jeta en moule son taureau pour complaire à la tyrannie ; mais vous avez manqué d'entrailles, de prévoyance, de dignité ; & vous méritez qu'on vous condamne à occuper toute votre vie ces entresols, où vous n'avez fait entrer que tant de rayons de lumière, & tant de pouces cubes d'air.

Je déclare quiconque aura tracé ces desseins chiches, & livré ces plans fordides pour l'élévation de ces nouveaux bâtimens, indigne & incapable à jamais de travailler à un temple, à un théâtre, à un hôpital,

enfin à tout édifice vaste & majestueux, soit par son utilité ou par sa grandeur, pour inspirer l'admiration à la génération présente ou future.

CHAPITRE XC.

Vendeur de Tisane.

IL porte une fontaine de fer-blanc sur son dos ; il a un bonnet garni de plaques & de plumes de héron ; il est ceint d'un tablier blanc ; il se place dans un passage public, toujours debout ; il crie incessamment & interrogativement : *à la fraîche, qui veut boire ?*

DEUX gobelets d'argent sont enchainés à sa ceinture, de peur sans doute que le buveur ne les emporte & ne se cache après dans la foule ; mais la chaîne longue & courbée pend encore jusqu'à terre. Celui qui boit n'est pas sûr d'avaler jusqu'à la dernière goutte. Un passant brusque marche sur la chaîne qu'il n'aperçoit pas, fait danser le gobelet & la liqueur : tout le groupe environnant est mouillé de l'eau de réglisse qui a échappé aux lèvres avides & trompées du nouveau Tantale.

L'EAU de réglisse a été bien battue dans la fontaine éternellement ambulante ; aussi mouffe-t-elle d'elle-même ; les enfans , les bonnes , les garçons tailleurs , les écoliers s'attroupent en été autour du vendeur de tifanne ; il ne fait qu'ouvrir & fermer le robinet avec une précision adroite ; & tous boivent dans le même vase. Le rincer seroit chose longue & superflue ; les buveurs pressés de la soif n'en donnent pas le tems ; on en fait néanmoins le semblant.

Vous seriez sur une échelle de dix pieds de hauteur , que le gobelet enchaîné pourroit encore monter jusqu'à vos levres. Si vous buvez lentement , ce qui n'est pas permis , le vendeur tire la chaîne à lui , & vous avertit de cette manière que d'autres attendent. *Avez , vous crie-t-il , c'est du vin de Condricux , vin de Canarie !*

On donnoit autrefois deux coups à boire pour un liard : mais c'étoit dans le bon tems. Depuis que tout est renchéri , on ne donne plus qu'un coup à boire pour trois deniers ; ce qui fait que quelques bourgeois économes partagent le gobelet en deux ; moyen adroit pour alléger l'écot.

POURQUOI boit-on à cette fontaine , dira l'étranger , au lieu de boire largement aux fontaines publiques ? Il en parle bien à son aise , lui ! On ne boit pas aux fontaines publiques de Paris ; c'est la chose impossible ; point de bassin , un robinet très-bas , le plus souvent à sec , en voulant boire on se casserait les dents contre le gouleau.

Ces vendeurs de tisanne arpentent le dimanche les Champs-Elisées & les boulevards , arrosant les bouches qui suffoquent de poussière. Ils vident leurs fontaines jusqu'à douze ou quinze fois de suite , & gagnent par jour jusqu'à sept francs dans les mois de l'été.

L'IMMOBILE paquet de réglisse n'abandonne jamais le fond de cette fontaine ; tourmenté par un choc perpétuel , il faut qu'il rende tous ses suc. Ceux qui veulent avoir la vogue y ajoutent quelques tranches de citron. Ceux-là on les distingue de loin ! ils sont plus fiers que les autres , & la plume de coq plus élevée voltige sur leur tête : on les invite & ils font la sourde oreille.

Si le vendeur ment en criant *à la fraîche* , ce n'est pas de sa faute ; il marche le long du mur tant qu'il peut ; mais il y a loin de la

riviere aux promenades publiques , & si les rayons du soleil ont fait bouillir l'eau de réglisse , il n'en peut mais. N'a-t-il pas ombragé sa tête d'un panache , comme pour mettre à l'ombre la boisson publique ? Peut-il affoiblir l'œil du jour , commander à la fraîcheur , donner une boisson à la glace pour trois deniers ?

EN hyver il criera *à la chaude* ; mais le métier ne vaudra plus rien , & le vendeur de tisanne appellant en vain le public sans soif , se fera dans son désespoir rapeur de tabac.

CET abreuveur de populace altérée est quelquefois bel-esprit. Tandis que sa main distribue l'eau moussieuse , sa langue débite une infinité de *rébus* populaires qui réjouissent le buveur ; il s'interrompt pour rire d'une bouche large au nez de celui qui le défaltère & qui l'amuse : le tout pour un liard.

ANATOMISTES , dites-le moi , comment son gosier docile peut-il suffire à crier sans interruption , à chanter sa marchandise , avec des roulades , des passages & des tons qui me surprennent véritablement ? Le larynx de ces hommes là est bien remarquable , & leur glotte de perroquet doit avoir , si je ne me trompe

trompe , une configuration toute particuliere.
C'est une voix enfin comme il n'y en a pas
dans le reste du monde.

MUSIQUE, bons mots, réglisse, ils prodiguent tout ; mais aussi faisant certaines pauses, ils disparoissent & vont au cabaret métamorphoser promptement en vin l'eau fade de leurs fontaines. En cela, ils ressemblent assez au vendeurs de morale, qui la crient volontiers en tous lieux, mais qui laissent à d'autres le soin de la savourer.

CHAPITRE XCI.

La curiosité.

Vous avez vu des fontaines portatives qui voyagent. Eh bien, voici un *opéra sur roulette*, & qu'on porte à dos d'hommes. (*) C'est une cassette où sont adaptés ces verres d'optique qui grossissent les objets. Là vous voyez Constantinople, Peking, Londres, Madrid, la bataille de Fontenoy, gagnée en

(*) Vers heureux de M. Lemiére.

personne par Louis XV, un combat sur mer, avec la fumée des canons, où le François est vainqueur : les images passent successivement & l'explication va toujours son train ; elle ne cadre point exactement avec l'objet qui paroît ; la parole va plus vite que le carton coloré. Mais le directeur est pressé, il faut qu'il donne douze représentations par heure. Tudieu, quel chef-d'œuvre !

UN rideau couvre les curieux ; il est bombé par le dos sensible des spectateurs. Aux beaux endroits, leur satisfaction perce & le rideau est ému.

L'IMPATIENCE saisit ceux qui attendent ; ils prennent une moitié de lunette ; le fil de l'admirable histoire est interrompu pour celui qu'on a distrait, & voilà qu'il en commettra toute sa vie une erreur contre la géographie.

LE Parisien a voyagé sans grande dépense & sans accident ; il a vu au fond de la boîte merveilleuse tous les pays qu'il ne verra jamais autrement ; il se sent plus instruit ; il a une idée de l'océan, d'un vaisseau vogant à pleines voiles sur la mer tranquille ou orageuse ; & la jeune fille, curieuse & réservée, que

les vaisseaux de haut-bord intéressent moins ; a demandé quand passeroit le *ferrail du grand-seigneur* ; il passe , elle s'en retourne avec la confiance qu'il ne ressemble pas tout-à-fait au couvent où l'on retient sa cousine.

C'EST ce qu'elle desiroit de savoir ; mais l'*eunuque blanc* l'embarrasse encore. Elle l'a vu près de la sultane favorite , & elle n'en devine pas davantage. Le grossier explicateur a passé là-dessus si rapidement , & c'étoit là sur-tout ce qu'elle auroit voulu connoître à fond dans la curiosité.

ON jouit des miracles de cette curiosité pour six deniers par dos , égalité de places ; il n'y a ni premières loges ni parterre , & jamais il n'y eut dans ce spectacle de désobéissance formelle à la voix du directeur. Pendant l'intervalle des représentations & des scènes , il joue d'un instrument qui représente tout un orchestre. Il n'y a ni musiciens , ni acteurs , ni receveurs de billets à soulever ; il est tout lui seul. Maître du physique comme du moral , on voit qu'il a composé l'*explication* ou le *commentaire* de la décoration changeante , & il a par-dessus le marché les épaules assez robustes pour em-

porter son théâtre & le promener dans les différens quartiers où il suppose que le goût regne. encore.

CHAPITRE XCII.

Salon de Peinture.

Ce salon est peut-être le plus régulièrement vaste qui existe dans aucun palais de l'Europe. Il n'est ouvert que tous les deux ans. La poésie & la musique n'obtiennent pas un si grand nombre d'amateurs : on y court en foule ; les flots du peuple, pendant six semaines entières, ne tarissent point du matin au soir ; il y a des heures où l'on étouffe.

On y voit des tableaux de dix-huit pieds de long qui montent dans la voûte spacieuse, & des miniatures larges comme le pouce, à hauteur d'appui. Le sacré, le profane, le pathétique, le grotesque, tous les sujets historiques & fabuleux y sont traités & pêle-mêle arrangés ; c'est la confusion même. Les spectateurs ne sont pas plus bigarrés que les objets qu'ils contemplent.

UN badeau prend un personnage de la fable pour un saint du Paradis ; *Typhon* pour *Gargantua* ; *Carron* pour *S. Pierre* ; un *satyre* pour un démon ; & comme le dit l'auteur du poème des *Fastes*, l'arche de *Noé* pour le coche d'*Auxerre*. Eh bien ! ce peuple qui n'a aucune connoissance en peinture , va par instinct au tableau le plus frappant , le plus vrai ; il ne le manque pas. C'est qu'il est juge de la vérité , du trait naturel ; & tous ces tableaux sont faits pour être jugés en dernier ressort par l'œil du public.

Ce qui fatigue & quelquefois révolte , c'est de trouver là une foule de bustes , de portraits d'hommes sans nom , ou le plus souvent exerçant des emplois anti-populaires. Que nous fait la figure de ces financiers , de ces premiers ou seconds commis , de ces dolentes marquises , de ces inconnues comtesses , de ces présidentes nulles , qui ont les joues enluminées ; car il faut peindre les femmes avec leur rouge ; il faut de plus les faire rire. De sorte que le salon a l'air d'une assemblée de foux , grotesquement habillés , qui se rient aux nez & se moquent les uns des autres.

Puis ces visages semblent dire : j'ai payé par orgueil pour être ici sur la toile ou en marbre. Toutes ces physionomies , que rien ne fait sortir du cercle vulgaire , méritent-elles cette distinction ? Elle ne devrait être accordée qu'aux personnes distinguées par leurs vertus , leurs talens , ou par des services rendus à la patrie.

QUE le pinceau se vende à l'oisive opulence , à la fatuité hautaine , le portrait peut demeurer dans la salle ou dans le boudoir ; mais qu'il ne vienne jamais affronter les regards du public dans un lieu que la nation accourt visiter. Peut-on voir sur la même ligne le buste d'un guerrier illustre , d'un homme de génie & celui d'un garde-note ?

PENDANT l'ouverture du salon , il paroît une multitude de brochures que tracent tour-à-tour l'envieux , l'ignorant & l'amateur. Chacun alors a la manie de se connoître en peinture ; & les gens de lettres en général ne s'y connoissent pas , quoiqu'ils affectent aujourd'hui de faire entrer dans leur style beaucoup de termes de cet art. Ce déluge de pamphlets n'empêche pas la foule de se porter aux tableaux critiqués ; & l'enfant qui sourit à la

peinture parlante, détruit toutes les objections de l'écrivain prévenu ou difficile.

QUAND la jalousie s'allume une fois entre les peintres, elle surpasse encore celle des poètes.

LES peintres d'histoires se placent au-dessus des autres peintres, qu'ils appellent peintres de *genre*.

La peinture dans le siècle dernier sembloit n'appartenir qu'à l'église & aux rois; elle ne travailloit que pour les temples & les palais. Voilà pourquoi les peintres d'histoire sont encore orgueilleux & veulent tenir le premier rang. Il leur est dû toutefois, quand ils ont marié à la belle exécution le choix d'un sujet noble & intéressant.

Si dans notre malheureuse tragédie il y a toujours un roi; si ce roi est toujours un tyran, & s'il s'agit toujours de le poignarder, de lui ôter la *vie* & la *couronne*; de même, la peinture, comme la tragédie amoureuse de catastrophes sanglantes, a eu la sombre & longue manie des compositions représentant des martyrs, des supplices, des bûchers, des corps mutilés ou brûlés. Entrez dans une église; vous ne voyez dans les voûtes que des mines

de bourreaux & des saints patiens que l'on torture à loisir.

LE pinceau long-tems conduit par l'esprit fanatique des moines, ou dévoué à l'adulation la plus caractérisée, est revenu enfin à des compositions douces, agréables & touchantes,

LES sujets sont mieux choisis ; ils appartiennent à la morale, au siècle pastoral ou au patriotisme ; & l'œil n'est plus révolté par ces images de tyrannie & de cruauté, qui teignent de sang les murailles de nos temples, dans l'idée d'honorer ainsi les victimes de la religion : mais si elles jouissent d'un bonheur ineffable, pourquoi transmettre aux regards la figure atroce de leurs bourreaux, & en épouvanter l'ame timide & compatissante qui vient adorer & prier ?

LES mœurs actuelles nuisent beaucoup aux jeunes peintres. Ils sont devenus moins laborieux que leurs prédécesseurs. La trop grande dissipation dans laquelle ils vivent, absorbe le tems nécessaire pour les grands travaux ; puis le libertinage dégrade aussi quelquefois l'artiste & son génie. Il étoit fait pour s'élever au sublime ; il amollit son pinceau, le dénature, le rabaisse à des scènes communes.

Tel qui étoit né pour nous retracer les faits immortels de notre histoire , fera une *hambochade* , ou deux petits amours seront groupés près du fémur d'une nymphe.

ON voit au salon que les peintres François ont été fort embarrassés pour peindre nos têtes poudrées & nos joues enluminées : mais quand il faut que leur pinceau rende un *conseiller en robe* , alors c'est bien autre chose. Quoi de plus ridicule en peinture , qu'un homme a'ublé d'une étoffe noire , ayant lui-même le visage basané , une perruque vaste & d'une blancheur éclatante ? Il n'y a rien de si discordant en couleur ; la nature n'a rien fait de semblable. Il ne faut qu'une pareille figure pour tuer un tableau , fût-il parfait d'ailleurs. Je ne connois rien au monde de plus grotesque , de plus bizarre , que ces tableaux de l'hôtel-de-ville & de *Sainte-Généviève* , où l'on voit de pied en cap les *prévôts des marchands* & les *échevins* avec leurs robes trainantes , leurs perruques ébouriffées , leurs manchettes , &c. L'imagination dans sa bisarrerie ne sauroit rien créer au-delà de ces encolures. Prenez le costume de tous les peuples de la terre , je vous défie de ren-

contrer quelque chose de plus risible. Raphaël, le Titien, Rubens auroient pris ces coiffures moutonnées pour un charge extravagante, une fantaisie inconcevable.

QUE le peintre s'abstienne donc désormais de peindre des perruques poudrées & des robes noires. L'Habillement des Hottentots feroit cent fois moins étranger au pinceau, & ne le repousseroit pas d'une manière aussi dure, aussi discordante.

J'EN dirois autant du rouge des femmes; mais cela saute tellement aux yeux, que j'en connois plus d'une qui par instinct n'ont pu se considérer long-tems dans leurs portraits chargés de cette enluminure. Quelque chose leur disoit qu'elles pourroient être ainsi dans le monde, vu l'usage, la mobilité des yeux & des traits du visage; mais que de plaquer ce rouge, ce masque sur la toile, c'étoit vouloir immortaliser tout-à-la-fois le mauvais goût & une tache défigurante.

LE ciel de Paris, dans sa teinte demi-sombre, est peu favorable à la couleur. Les peintres qui arrivent de Rome avec une touche fraîche & brillante, la perdent insensiblement; & l'on distinguera toujours l'école du Louvre

à son coloris , en général inférieur à celui des autres écoles.

CHAPITRE XCIII.

Boueurs.

ILS enlèvent les immondices que le balai domestique pousse dans le coin des bornes ; mais ce balai est mou & insuffisant ; les boueurs écument la ville. Il faut de l'adresse pour passer vite entre leur pelle & leur tombereau.

Si vous ne prenez pas bien votre tems ; si votre élan manque de justesse , la pelle du boueur se verse dans votre poche. Il faut avoir l'œil presté & le pied sûr ; car les boueurs en fouquenilles , ennemis nés des habits propres , n'interrompent jamais leurs fonctions. Ne soyez point distrait en passant à côté d'eux ; ils ne vous voient pas , ils ne songent point à vous ; ils flanquent la boue épaisse comme de l'eau bénite ; & s'ils nettoient les rues , ils n'ont point d'ordre de ne pas faire jaillir sur les passans de larges éclaboussures.

Le tombereau voitûre une boue liquide &

& noirâtre, dont les ondulations font peur à la vue; elle s'échappe, & le tombereau entr'ouvert distribue en détail ce qu'il a reçu en gros. Là pelle, le balai, l'homme, la voiture, les chevaux, tout est de la même couleur, & l'on diroit qu'ils aspirent à im- primer la même teinte sur tous ceux qui passent. Le danger est sur-tout du côté où le boueur n'est pas; vous longez avec confiance une roue immobile, une pelletée d'ordures vous descend sur la tête.

La putridité morale accompagne pour ainsi dire l'infection des ruisseaux. Oh, si la pelle du boueur pouvoit mettre dans le même tombereau toutes ces ames de boue qui infectent la société, & les charier hors de la ville, quelle heureuse découverte, & combien elle seroit précieuse à la police!

LES inspecteurs font au moral ce que les boueurs font au physique. Mais ils n'enlèvent pas tout; il est impossible de vivre dans cette grande ville sans être maculé par la pelle du boueur, ou par la langue de la bassesse; il faut recevoir le coup de la méchanceté comme le coup du balai, se laver & se taire.

PARIS depuis quelques années m'a paru plus

mal-propre qu'il ne l'étoit ci-devant. D'où vient cette négligence ? Le bourgeois tenu de balayer sa porte, ne la balaie pas ou la balaie lâchement. La police avoit établi des balayeurs, à charge de faire payer à chaque maison une légère contribution : mais le bourgeois qui redoute la plus petite taxe, parce qu'il fait par expérience qu'elle ne fait que *croître & embellir*, s'est refusé au paiement. On attend sans doute que le bourgeois récalcitrant en ait jusqu'aux oreilles & qu'il crie. Alors il se soumettra de bonne grace à la régie des balayeurs, qui me semblent de toute nécessité. Les servantes & les valets s'acquittent très-mal de cet emploi devant la façade des maisons ; & puis le balai ne va point jusqu'au ruisseau du milieu, parce qu'à Paris, plus qu'ailleurs, chacun est pour soi & qu'on s'y inquiète peu de l'intérêt général.

EN attendant que ce procès entre la bourgeoisie & la police soit vidé, le riche qui va en carrosse s'en moque, & la boue ferrugineuse vole sur celui qui ne veut pas payer & sur celui qui paieroit bien volontiers. Les dégraisseurs y gagnent ; mais souvent leur art disparoit devant certaines taches indélébiles,

tant les fouillures , au physique comme au moral , ont dans cette double fange une empreinte corrosive qui brûle & noircit l'étoffe.

CHAPITRE XCIV.

Charrettes.

ELLES sont toujours trop chargées & au-delà de ce qu'il est possible à des chevaux de trainer. Si le pavé est glissant & qu'il faille monter un pont ou une rue un peu élevée , c'est un train d'enfer ; rien n'égale la brutalité , la stupidité & la barbarie du charretier. Toujours fouettant & jurant , le pavé étincele sous les nerfs tendus & impuissans des malheureux chevaux qui ne peuvent dompter la résistance du fardeau. Les coups de fouets déchirans qui retentissent , tandis que les pieds des chevaux frappent & brisent les grès des pavés , font des rues de Paris une arene de tourmens pour le plus utile de tous les animaux.

IL n'y a point d'Anglois qui ne tressaille d'effroi & qui ne soit saisi de douleur , en les voyant traiter si inhumainement. Les char-

retiers lui paroissent fort au-dessous des chevaux qu'ils accablent de coups. Leur dureté est ce qui retarde leur course ; les mieux nourrir, les charger moins ; voilà ce qui rendroit leur service plus prompt & plus durable.

UNE ordonnance de police, favorable aux chevaux, seroit-elle déplacée ?

CHAPITRE -- XCV.

Turgottines.

VOITURES publiques, ainsi nommées lors du changement que fit M. Turgot dans toutes les messageries du royaume, à l'aide d'un privilège exclusif.

LA gêne qu'on y éprouve pourroit un jour faire naître l'idée fautive d'un ministre exacteur. La caisse de ces carrosses est étroite, & les places y deviennent si pressées, que chacun redemande sa jambe ou son bras à son voisin lorsqu'il s'agit de descendre. Le marche-pied trop haut est incommode & impraticable pour les femmes.

SI malheureusement il se présente un voyageur avec un gros ventre ou de larges épaules,

tout le monde est supplicié, il faut gémir ou désert.

ON fait partir les voyageurs à deux heures du matin en hyver, afin de dépenser le tems dans des bureaux vers les quatre heures du soir, & ce pour la visite de quantité de ballots qui ne les regardent pas. Il y a des bureaux où l'on vous tient la carrosse en plein minuit à la belle étoile, dans une cour venteuse, durant tout le tems de la décharge immense des marchandises; & quand on se plaint on vous répond que *telle est la volonté du roi*. Le commis insolent se moque du citoyen, en lui fermant la bouche avec ce grand mot, que d'ailleurs le ministre & le rat-de-cave mettent en France à *toutes sauces*.

ON attèle de maigres chevaux de poste, souvent écorchés, à cette machine monstrueuse, chargée de monde & surchargée de coffres & de valises. Il n'y avoit que des foux qui pussent imaginer de faire courir la poste à des voitures si lourdes; mais les inventeurs se sont fort peu embarrassés de faire crever des chevaux & pâtir des hommes; le gain, voilà ce qui a fait rouler la machine dans leur imagination, & puis il a fallu, bon gré mal gré

gré, qu'elle roulât sur les chemins. Mais pourquoi s'en étonner ? On a bien vu les grilles de Chanteloup aller en poste.

CES voitures privilégiées ont de si beaux réglemens, que l'intérêt de la marchandise passe toujours avant l'intérêt du voyageur. Les femmes enceintes, les convalescens, les personnes d'une constitution délicate trouvent les soupentes si rudes, les places si serrées, les descentes si dangereuses, qu'elles regardent comme un tourment d'y entrer, & comme un bonheur d'en sortir.

AINSI, tandis que les mécaniciens s'exercent à Londres à construire des voitures plus légères, quoiqu'avec la même solidité, afin d'épargner la fatigue aux chevaux, nous avons augmenté la grossière pesanteur des nôtres; & ce n'est plus une voiture, c'est un globe qui se meut.

Son passage devient effrayant : un bruit tumultueux le précède & l'annonce. S'il descend avec rapidité, il risque de se renverser. Quelquefois l'accident arrive, l'énorme carrosse tombe, & vous avez beau demander au directeur le prix de vos bras & de vos jambes, il vous montre froidement son privilège, &

regarde votre personne comme un ballot de plus, dont il ne doit pas supporter les accidens, vu la loi éternelle du choc des corps & celle des frottemens.

Si quelqu'un s'avisait de vous fournir une voiture commode, bien suspendue, qui vous laissât les heures du sommeil, les administrateurs s'empareroient de la voiture & ruineroient à coup sûr cet homme officieux. Tout voyageur malade ou en santé doit être gêné, foulé, brisé, livré pendant quatre jours à l'insomnie, parce qu'une compagnie exclusive aura donné de l'argent au roi; & qui fera rentrer cet argent à la compagnie avec le gros intérêt? c'est toujours toi, pauvre public! paie & de ta bourse & de ton sommeil; paie chaque jour davantage & tais-toi: ainsi le veut le privilège exclusif.

CHAPITRE XCVI.

Grandes Routes.

RIEN de plus magnifique aux environs de Paris, que ces chaussées à perte de vue

& en ligne droite , bordées de chaque côté d'allées d'arbres. Non seulement elles sont multipliées , mais encore leur largeur est considérable ; on voit qu'on n'a pas épargné le terrain. Un philosophe étranger & instruit , qui arriveroit les yeux bandés , pourroit s'écrier : *oui , j'y suis ; c'est ici la main d'un monarque ; il a dit : que ce terrain soit coupé comme un damier ; point de sinuosités ; & le terrain docile a obéi , les champs se sont ouverts , les héritages ont été traversés ; & pour quelques pertes particulières , il en a résulté un très - grand bien , un bien qui sera durable.*

Mais la chaussée du milieu , c'est-à-dire , le pavé , porte un caractère mesquin , & l'on n'a pas eu l'attention de le faire assez large pour que deux voitures puissent y passer de front commodement. Il faut toujours qu'une roue porte sur le bord du pavé , qu'elle enfonce & dégrade ; elle retombe sur une terre molle ; la voiture , glissant sur le pavé qui est en dos d'âne , souffre de la pente & surtout de l'enfoncement de la terre argileuse.

On ne voit sur les routes que de pauvres rouliers , effrayés par le bruit tonnant des

turgottines, chercher à en éviter le choc en faisant pencher précipitamment leurs voitures; & souvent au risque d'être brisées toutes deux.

POINT de péages, il est vrai; point de barrières établies de distance en distance; on a fait ces routes comme à plaisir; on les a recommencé autant de fois que l'on a voulu. Les routes en Angleterre se détournent plutôt que d'écarter la chaumière d'un païsan; ici le païsan lui-même a été envoyé à la corvée. Vous passez sur le terrain qui fut sa grange, & qu'il a arrosé de ses sueurs, pour planter les cailloux quarrés qui vous portent, & vous ne lui donnez en passant ni un regret ni une obole.

Le mal est fait. En politique le bien fort du mal. Réparons le mal en donnant au bien toute l'étendue dont il est susceptible. Que ces grandes routes, après ces vexations, ne servent qu'à un commerce libre, & n'aboutissent plus à ces douanes repoussantes, qui devroient être jetées à l'extrémité du royaume, comme la griffe chez les animaux est éloignée du cœur.



CHAPITRE XCVII.

Huissiers - Priseurs.

LA charge d'*huissier-priseur* (car tout est charge : qu'est-ce que les rois n'ont pas vendu ?) devient de jour en jour plus lucrative. Plus il y a de luxe , plus il y a de besoins. Le combat foudroyant de l'aïssance & de la pauvreté , occasionne une multitude de ventes & d'achats. Les pertes , les banqueroutes , les décès , tout est favorable aux *huissiers-priseurs* , en ce que les revers , les variations de fortune , les changemens de lieu & d'état se terminent toujours par des ventes forcées ou volontaires.

LES *huissiers-priseurs* gagnent donc à tous les événemens qui agitent la vie humaine. L'immensité des besoins qui tourmentent la moitié de la capitale , l'oblige à troquer incessamment toute marchandise quelconque contre de l'argent , l'argent devient ensuite marchandise comme tout le reste , & l'*huissier-priseur* le fait encore.

AINSI , que les tems soient prospères ou

défavorables , dès que l'on vend ou que l'on achete , l'*huissier - priseur* trouve son compte dans tous les besoins ou les profits du commerce ; & lui & la *bourse* de la communauté prélevent avant tout leur dû. L'objet a beau baisser de prix ; quelque vil qu'il soit , il a une valeur sûre pour la *bourse* de communauté.

IL y a ensuite les petites ruses du métier. *Tel huissier - priseur* est souvent marchand tacite ou bien associé avec des marchands ; & dans les adjudications , il fait conséquemment *courir la broche* à propos , c'est-à-dire , adjudger suivant qu'il lui plaît d'après ses vues secrètes ou celles de ses commettans cachés.

L'ADJUDICATION est un *prononcé* irrévocable ; mais que de clameurs avant le mot définitif ! L'*huissier - priseur* est obligé d'avoir un crieur à gages , un *stentor*. On n'entend que cette répétition éternelle des acheteurs , *un sol , un sol* , tandis que l'*huissier* de son côté crie , *une fois , deux fois , trois fois*. On diroit que l'objet crié va être adjugé sur le champ ; car l'*huissier* dit toujours , *pour la dernière fois , en voulez-vous , n'en voulez-vous pas ? Un sol , un sol* , répète l'assemblée ; & voilà l'objet qui de sol en sol

remonte subitement à mille livres au-dessus du premier prix. Un fol a fait pencher la balance; un fol la fixe invariablement.

L'HUISSIER en habit noir, avec sa voix flûtée, & le crieur déguenillé, mais gorgé d'eau-de-vie, dont le timbre fait trembler les vitres, usent leurs poumons à *parler en public*, comme le dit le poète Rousseau dans sa plaisante épigramme; l'oreille est fatiguée par cette répétition continuelle & assommante. Les *paix* là du *stentor* enrôlé surmontent à peine le bruit confus de la multitude qui se passe de main en main les objets, les regardant, les dédaignant, selon l'envie ou le besoin.

QUAND vous avez assisté à l'une de ces ventes tumultueuses, vous en avez les cris monotones & le bourdonnement dans l'oreille pendant quinze jours.

ON adjuge de cette manière, depuis un tableau de Rubens jusqu'à un vieux juste-au-corps percé par les coudes. La valeur intrinsèque des objets apparait là dans son évidence philosophique; & d'après leur utilité, les chemises, les matelats, les chaises, les redingottes, &c. trouvent beaucoup plus de

partisans que les diamans, les bijoux, les livres, &c.

DANS les ventes après décès, les chaudronniers en cheveux plats ouvrent toujours la séance; car on commence ordinairement par la batterie de cuisine, le mort n'en ayant plus besoin. Ils se trouvent dans la salle du défunt avec ceux qui viennent pour acheter ses diamans, ses meubles de *Bouffe*, & ses dentelles. Toutes les nippes du mort, depuis sa tabatière jusqu'à sa seringue, passent sous les regards attentifs du public acheteur. Il apprend quels étoient les goûts particuliers du décédé, & la révélation de ses obscures fantaisies se fait après son enterrement. On ne le connoit bien qu'alors : une réflexion qui échappe compose son oraison funebre; elle n'est pas étudiée, elle naît de ce qui s'offre à la vue.

LES livres licencieux & les estampes obscenes sont mis à côté par l'*huissier-priseur*, & ne se vendent pas publiquement; mais les héritiers se les partagent, & vendent sans scrupule le lit, les chemises & les habits de leur pere. On écarte d'abord tout ce qui tenoit à lui, tout ce qui le touchoit; mais

quant aux objets de ses caprices, ils semblent devoir être conservés, comme plus sacrés.

ON trouve de tout dans les inventaires à la levée des scellés; les différentes manies des hommes paroissent au grand jour, & la confession du défunt se trouve visiblement écrite dans ses armoires.

Le public acheteur fait tout haut ses libres commentaires dans le foyer même que le défédé habitoit, & tout homme peut se dire de son vivant : *ces bronzes, ces tableaux qui m'ont tant coûté &c que je dérobe à l'œil du curieux, seront témoins, après mon trépas, du jugement que l'on portera de mes goûts.* Oh, que ne peut-il entendre d'avance ce qu'on en dira ! Il métamorphoseroit ces superfluités. . . . Mais que fais-je ? *L'huissier-priseur entend-il la morale ?*

Tout l'homme est donc alors à découvert, vices cachés, manie, goûts bizarres ; le jugement universel n'en annoncera guere plus un jour. Il se trouve quelquefois des objets si fantasques, si inconnus, qu'il n'y a que l'*huissier-priseur*, au fait des caprices de l'imagination humaine, qui puisse en deviner l'em-

ploi. Ces objets n'ont point de mots dans notre langue.

LES collections les plus rares & dont s'enorgueillissoit le possesseur, sont dispersées dans un instant ; & le fils qui ne veut que de l'argent dont il a chômé, méprisant la passion de son pere, voit partir avec une dédaigneuse indifférence les objets dont l'assemblage lui avoit coûté une vie entière de recherches laborieuses. Les cabinets coûteux se fondent, & il n'en reste aucune trace. Voilà où aboutit la science ou l'engouement.

LES *huissiers* - *priseurs* sont sujets à gagner des fluxions de poitrine ; l'air étouffé d'une salle pleine de chauderonniers , de revendeurs , de revendeuses , &c. leur infecte les poumons.

PLUS heureux , dans un ministère de rigueur , lorsqu'en plein air , sur la place *Saint Michel* , ils vendent les meubles saisis d'un pauvre débiteur , qui regarde en soupirant le lit où il ne couchera plus. L'inexorable huissier l'adjuge au profit des créanciers du même ton qu'il adjugea la veille les bronzes , les diamans , les vins exquis du traitant , de l'évêque & de la duchesse , morts de trop d'opulence.

AU décès de l'homme de lettres, l'*Huissier-priseur* n'a qu'une seule vacation ; il n'a pas besoin du secours de son crieur ; la foule empressée ne se rassemble pas ; l'appartement est désert, ou peu s'en faut ; les affiches n'ont annoncé ni dentelles , ni diamans , ni même batterie de cuisine. Des portraits d'anciens philosophes , estampes enfumées , quelques livres latins étalés sur des ais & des manuscrits que la critique respectera ; voilà son héritage. Le libraire d'un pas furtif vient & examine ; rien chez lui ne tentera le desir des vulgaires mortels ; mais si le bureau même de l'auteur est dédaigné , l'amitié le pleurera & la gloire conservera son nom.

IL m'est venu, en assistant à ces ventes, une réflexion qu'un professeur de l'université auroit dû faire à ma place ; c'est qu'il seroit impossible au plus fameux latiniste des collèges de plein exercice , de traduire dans la langue de *Virgile* , de *Cicéron* , de *Térence* & même de *laute*, l'inventaire ou le procès-verbal d'un *huissier-priseur*. Je ne parle pas du grec ; car qui le fait ?



CHAPITRE XCVIII.

Décrotteurs.

ON fait que Paris se nommoit jadis *Lutetia*, *Ville de boue* ; mais on ne fait pas au juste à quelle époque l'industrie enfanta l'*art du décrotteur*, si nécessaire de nos jours dans cette sale & grande ville. On a beau marcher sur la pointe du pied, l'adresse & la vigilance ne garantissent point des éclaboussures. Souvent même le balai qui nettoie le pavé fait jaillir des mouches sur un bas blanc. L'utile décrotteur vous tend au coin de chaque rue une brosse officieuse, une main prompte ; il vous met en état de vous présenter chez les hommes en place & chez les dames ; car on passera bien avec l'habit un peu rapé, le linge commun, le mince accommodage ; mais il ne faut pas arriver crotté, fût-on poète.

C'EST sur le Pont-Neuf qu'est la grande manufacture ; on y est mieux décrotté ; on y est plus à son aise, & les voitures qui défilent, sans cesse, n'interrompent point l'ou-

vrage. La célérité, la propreté distinguent ces décrotteurs là ; ils sont réputés maîtres ; ailleurs vous risquez de rencontrer un apprentif ignare , à qui vous confiez votre jambe , & qui prenant le polissoir au lieu de la vergette , étend sur un bas de soie blanc , une cire noire & gluante que la plus habile blanchisseuse ne pourra effacer. Quel désastre pour celui qui n'a que cette paire de bas de soie blancs , & qui est invité à dîner chez une duchesse , pour lui lire ensuite une petite comédie ou un poème érotique !

AUTEURS qui craignez ce revers , ne vous adressez qu'aux maîtres-décrotteurs du Pont-Neuf. S'il pleut , ou si le soleil est ardent , on vous mettra un parresol en main , & vous conserverez votre frisure poudrée , agrément que vous préférez encore à la chaussure.

LES décrotteurs sont libres ; ils ne paient rien au roi. Dès qu'ils ont acheté une sellette & deux brosses , ils peuvent exercer par-tout leur talent , qui leur appartient en propre : avantage très-rare à Paris.

SOUVENT celui qui sait parler & écrire , ne peut ni écrire ni parler au bureau ; des usages tyranniques enchaînent le talent. Point

de stage chez les décrotteurs ; ils ne demeurent point les bras croisés à voir travailler leurs camarades ; ils prennent la brosse & ils disent comme ce peintre célèbre : *Et moi je décrotte aussi.*

POINT de jalousie parmi eux ; vous appelez un décrotteur , quatre ou cinq accourent la fellete à la main , & dans leur zele la poussent un peu rudement oontre votre jambe. Vous faites un choix & les autres s'en vont gaiement & sans murmurer. Le fort ne bat pas le foible ; l'habile ne cherche pas à détruire ou à ridiculiser son confrere. Voit-on la même égalité dans les illustres académies & autres synodes du royaume ?

LES honoraires de la brosse sont fixés ; & plutôt à Dieu que ceux des secrétaires de rapporteurs , le fussent aussi. Point de fraude , point de monopole chez ces Savoyards vavans. De tems immémorial , dans toutes les saisons , à la porte des spectacles ou ailleurs ; quelles que soient les variations des comestibles ou le haussement des monnoies , on paie invariablement *deux liards* pour se faire ôter la crotte des bas & des fouliers.

Ces décrotteurs sont bons citoyens ; leur

empressement à crier *vive le roi*, met souvent en train le peuple qui étoit froid & diltrait; & ils ne se servent jamais de *cire angloise*, à cause de l'épithete. Ils aiment mieux délayer de la suie de cheminée dans de l'huile; ce qui fait que de jolies dames, montant en voiture avec des décrottés de cette espece, ont leurs jupons blancs tout tachés & d'une maniere ineffaçable. Les femmes qui ne se mêlent guere d'inimitiés nationales, devraient recommander à tous leurs suivans la *cire angloise* qui ne tache point.

A la convalescence de Louis XV, lorsque tout Paris, dans la convulsion de la joie, remercioit le ciel de lui avoir rendu son précieux monarque, un décrotteur voulant partager l'alegresse publique, acheta une chandelle, la coupa en quatre & enlumina les quatre coins de sa sellete, *le seul espace qui fût à lui*. Un autre décrotta *gratis* lorsque les Comédiens donnoient *gratis* une représentation de Cinna, & que l'hôtel-de-ville dans sa munificence jetoit des pains *gratis* à la tête du peuple.

CHASSÉ, acteur de l'opéra, se faisant un jour décrotter, (car les acteurs de l'opéra n'ont point de voiture, cela appartient seu-

lement aux actrices) la besogne faite, le décrotteur ne voulut rien recevoir. *Pourquoi donc?* lui dit Chassé. - *Entre confreres il ne faut rien prendre; je fais les monstres à l'opéra comme vous faites les rois. Voyez ce drôle qui mettoit sur la même ligne son rôle de monstres avec le rôle d'un Agamemnon!*

Si les décrotteurs animent les *monstres*, ils font aussi les *dieux* voltigeans & descendans de l'Olympe. Quand un dieu ailé doit franchir l'espace des airs, & que l'on craint que le célèbre acteur ne se rompe le col, on habille un décrotteur, on lui donne un vêtement semblable à celui du dieu; il traverse le théâtre sur la corde horizontalement tendue; l'œil est trompé, & l'acteur sort de la coulisse sans avoir exposé au jeu d'une poulie son existence chantante.

ENFIN, les décrotteurs, toujours modestes & toujours utiles, ont, sans le savoir, rendu depuis peu un service essentiel au public. Lors de la construction de la nouvelle salle de l'opéra sur les boulevards, il s'agissoit de constater sa solidité. Pour en faire l'essai, on invita tous les décrotteurs & Savoyards de Paris, qui avertirent leurs connoissances. Ils remplirent

remplirent les loges , l'orchestre , l'amphithéâtre ; ils foulèrent les escaliers , les foyers , les coulisses , les corridors , d'un pied non léger ; c'est ce qu'on vouloit. Quand on vit que la salle tenoit bon , le lendemain le beau monde , paré , parfumé , vint s'y asseoir avec sécurité.

ON appelle cela *essayer une salle*. Or sans les décroisseurs , vous qui l'aviez bâtie , & vous si consommés en prudence , si intelligens en moyens , dites comment auriez-vous fait pour rassurer le beau monde sur la chute problématique de l'édifice ? Mais les décroisseurs aiment à visiter *gratis* une salle d'opéra , sur-tout quand elle est neuve. Vous leur en avez ouvert les portes sans les faire payer , & Dieu voulut que leur admiration ne leur coûtât rien ce jour-là. Que direz-vous , races futures , de la profonde invention de notre siècle , pour prouver à la cour & à la ville qu'une salle ne culbutera point ?



CHAPITRE XCIX.

Gouvernante.

SE marier n'est pas chose aisée à Paris, sur-tout pour un homme entre deux âges & d'une fortune médiocre. Sans parler de l'indépendance à laquelle toutes les femmes prétendent, il en coûte infiniment pour entretenir une femme & fournir aux besoins, aux fantaisies que la mode amène chaque jour. Ceux qui ne sont pas assez riches, ou qui sont économes, ou qui veulent conserver leur liberté, prennent une gouvernante, c'est-à-dire, une concubine, qui ne paroît point ou très-peu, & qui, bornée aux travaux domestiques, prend soin de la table & du ménage, & mange avec le maître lorsqu'il est seul.

RIEN de plus commun à Paris que cet arrangement, depuis que les femmes ont contracté le goût effréné de la parure & de la dissipation. On en voit dans l'ordre de la bourgeoisie dédaigner les soins de l'intérieur de la maison, les abandonner à des valets, s'émerveiller au seul nom de cuisine, & dire à

leurs maris qu'elles ne leur ont pas apporté *quarante mille francs* pour avoir soin du linge. Or vous saurez que cette dot de quarante mille francs rend une petite bourgeoise impertinente, & fait qu'elle compte avec sa marchande de modes, mais jamais avec son boucher.

L'ÉPOUSE d'un maréchal de France, d'un premier président, peuvent fort bien être leur compagne. Mais il faut nécessairement que celle d'un marchand, d'un commis, d'un artisan soit un peu la servante de son mari.

FIÈRE de sa dot, la bourgeoise, faisant dresser son contrat de mariage sur le même modèle que celui d'un prince ou d'un duc, & apprenant que les princesses & duchesses n'obéissent pas toujours à leurs augustes époux, n'a pas voulu de la soumission. Le contrat rend exigeante & hautaine celle qui étant fille tenoit les yeux baissés & parloit d'un ton doux; la discorde & le desordre s'établissent au lieu où la subordination auroit dû régner; & comme le nœud est indissoluble; le mal est sans remède. (*)

(*) En 1769, la cour criminelle du parlement de Paris prononça sur vingt-neuf procès pour

QUAND les hommes ont vu ce renversement de l'ordre naturel, ils ont redouté le mariage, comme un lien qui n'enchainoit, pour ainsi dire, qu'eux seuls. Ils ont cherché des femmes qui fussent obéir & se charger des détails domestiques pour lesquels elles sont faites. Celui qui a trouvé une gouvernante intelligente & d'une humeur douce, vit en paix. Ce qui constitue le bien-être & la douceur de la vie, c'est un assemblage de petits soins toujours renouvelés, qui, pris en particulier, ne font rien, & qui rassemblés, forment une suite d'agrémens. Ces légers offices entrent pour beaucoup dans le bonheur dont la base est le calme & le repos. Voilà pourquoi telle femme qui paroît laide & fastidieuse fait la félicité complète d'un homme qui la préfère à toute autre, parce que à chaque heure il voit naître un petit service qui produit un petit plaisir : or les petits plaisirs n'ont pas l'inconvénient des grands qui épuisent ; ils délectent & ne fatiguent pas.

crime de poison ou d'assassinats entre maris & femmes. Aucune concubine ne fut accusée de pareilles atrocités.

L'HOMME de lettres valétudinaire, l'homme du monde qui se trouve seul, l'ecclésiastique que son état isole, se remettent entre les mains d'une gouvernante. Celle-ci, d'ordinaire souple & adroite, prend de l'ascendant sur l'esprit de son maître, qui paie par sa complaisance les bons offices qu'il en reçoit. Quelques-unes abusant de leurs droits ont amené leurs maîtres à les épouser; d'autres ont dicté le testament, & ce n'est pas peu de chose que d'être la gouvernante d'un vieillard riche. Les neveux qui la détestent & la craignent lui font la cour; chacun d'eux sollicite ses recommandations; l'oncle meurt, elle se retire avec une bonne rente & ses épargnes, & les laisse se disputer l'héritage.

QUAND les loix ne peuvent plus servir de frein aux mœurs, elles doivent les suivre & changer peu à peu comme elles. Il y avoit autrefois des concubines qui formoient un état mixte; il a été supprimé mal-à-propos; il renaît, parce qu'il est nécessairement lié à une grande population. Il est impossible que le même contrat soit fait également pour tous les états, pour toutes les conditions. L'indissolubilité du mariage entraîne des in-

convéniens sans nombre, & la séparation que les tribunaux établissent est plus dangereuse que le divorce, en ce qu'elle laisse deux êtres isolés. Tout enfin nécessite un changement dans cette partie de notre législation, pour l'intérêt de la religion & de l'état. Il ne dépend que du souverain de modifier à cet égard nos loix politiques.

En attendant jugeons avec équité : si ces femmes n'ont point de rang dans la société, le mépris ne doit pas être leur partage. Gardons ce sentiment pour les femmes livrées au vice, & accordons notre pitié & notre indulgence à celles que les circonstances ont amenées à un état qu'il est encore possible à elles d'ennoblir. Il ne faut point caresser le vice ; mais il ne faut pas décourager la foiblesse, ni la traiter comme le crime. Ne vaut-il pas mieux lui montrer qu'elle peut encore prétendre à l'estime des hommes & à l'estime d'elle-même, en effaçant sa faute par des vertus ? car la foiblesse n'étouffe pas les qualités de l'ame.

PLUS d'une gouvernante a su se rendre estimable dans son emploi ; celle Jean-Jaques Rousseau, devenue ensuite la femme de ce

grand homme , avoit acheté le singulier ascendant qu'elle avoit sur lui par des soins infatigables , & une patience à toute épreuve. Serait-ce donc que les hommes qui ont le génie en partage , sont destinés à être gouvernés par des femmes qui semblent n'avoir rien de commun avec eux ?

CHAPITRE C.

Peintres en Portraits.

ILS sont les plus occupés ; car l'amour-propre le veut ainsi. Après s'être regardé au miroir , on veut se voir sur la toile. Qui se voit même au miroir tel qu'il est ? Qui ne s'embellit pas dans un coup-d'œil particulier à lui-même ? La physionomie du sot n'est pas sotte à ses propres yeux. Il pourra faire l'aveu de sa sottise ; jamais il ne dira , j'ai les yeux bêtes. Ils peignent en miniature , en émail ; ils prodiguent toujours des coups de grâces en faveur des femmes ; les hommes mêmes aiment à être flattés.

LES femmes se font peindre fréquemment ;

elles vont chez leurs peintres ; & l'épouse de l'artiste qui fait vivre , fait qui doit se trouver là pour donner des conseils & diriger le pinceau qui éternisera la beauté. Quand l'œil du peintre ne peut pas tout détailler , il faut un appréciateur. Il ne manque jamais de donner son avis , parce que le vrai jour de la beauté , dit-il , dépend encore de l'œil qui fait l'apprécier.

Le peintre avoue qu'il n'a pas le coup-d'œil aussi fin que l'appréciateur ; il adopte toutes ses remarques avec une attentive complaisance. Telle femme est trois mois à se faire peindre. Mais on aime tellement les beaux arts , qu'on ne peut se détacher de l'atelier où brille le savant pinceau. D'ailleurs les appartemens voisins sont meublés avec un goût & un art infinis ; aucun dégagement n'y manque. L'appréciateur entre & sort à propos. Le peintre est homme d'esprit encore , & sa femme est charmante. Le moyen qu'une femme qui aime la peinture à la folie ; ne prolonge ; ne multiplie les séances , jusqu'à ce que le portrait soit assez ressemblant , pour qu'il puisse être offert à

son époux ! Oh , que la physionomie doit être animée & fatistaite !

UNE femme en faisant ce don s'écria avec une naïveté très-remarquable : *en vérité , mon cher , ce n'est point la copie que je vous donne.*

POUR le commun bourgeois , il fait venir le peintre chez lui ; il appelle le premier qu'on lui enseigne. Il ne manque pas d'être présent , lorsque le pinceau vulgaire défigure sa femme à bon marché ; il lui sourit niaisement pour mettre en jeu toutes ses graces. La femme minaude , & le peintre la fait plus laide & plus grimaciere qu'elle ne l'est réellement.

LE portrait achevé , le mari prend la place de sa femme à sa recommandation , & fait peindre son large visage avec sa plus belle perruque. Cette rare figure doit orner un brasselet que sa femme portera toute sa vie. Rien de plus mal peint ; la gaucherie du pinceau surpasse encore celle de l'époux. Les deux portraits manqués , quoiqu'ils ne soient pas exempts de ressemblance , n'en seront pas moins offerts à l'admiration de toute la famille & de tous ceux qui fréquentent

la maison : & ces burlesques effigies feront l'époque du plus haut degré de l'affection maritale. Le peintre est quelquefois témoin du transport que son ouvrage excite , & il s'en applaudit : on mouille de larmes sa peinture chargée & enluminée , que le couple attendri baise & prend pour un chef-d'œuvre. La femme grimace sur la boîte du mari , & le mari fait la moue sur le riche brasselet de sa femme. Il est des instans dans le ménage où la ressemblance devient exacte.

UNE foule de barbouilleurs vivent de leurs pinceaux ignares , mais qui sont assortis à une classe nombreuse ; ils peignent comme certains perruquiers coiffent. Mais tout cela passe , & la tête mal peinte & mal coiffée n'en fera pas moins transmise aux générations futures ; car chez la bourgeoisie le mauvais pinceau peut encore prétendre aux honneurs de l'immortalité.



CHAPITRE CL.

Joueurs d'instrumens.

LOUIS XIII eut toutes les peines du monde à composer un médiocre orchestre. Un violon étoit alors un être rare. Il ne faisoit pas néanmoins aller une symphonie à coups de nerfs de bœuf, ainsi que le pratiquoit le Czar Pierre; mais celui qui battoit la mesure, avertissoit tous les symphonistes de l'arrivée de l'*ut*. Aujourd'hui les musiciens sont par-tout. Des chanteurs & des cantatrices montés sur des tréteaux, chantent dans les cafés des ariettes burlesques, & des airs de l'opéra comique; on y exécute facilement de bonnes symphonies. Un garçon tailleur, en prenant son verre de liqueur, y jouit d'un concert que n'ont point eu soixante rois de France.

LES talens pour la musique sont devenus si communs, que la même main qui tient l'archet vous tend une tasse suppliante. On y jette quelques piéces de monnoie; la cantatrice, après avoir prodigué les charmes de

sa voix , devient quêteuse. L'art est un peu avili par ces quêtes publiques ; c'est que nos yeux n'y étoient pas encore accoutumés : il n'est pas juste néanmoins qu'on vous donne un joli concert pour rien ; tout se paie à Paris, jusqu'au son qui s'envole des instrumens.

TEL oisif auditeur en profite ; il n'a pas le sol dans sa poche , & il s'affied dans ce café, s'y chauffe , entend de la musique toute l'après-dinée , & ne sort de cet asyle qu'à onze heures du soir , quand le garçon l'avertit qu'on n'y couche point. Jamais le maître de ces maisons vitrées ne lui reprochera d'y venir occuper une place éternellement gratuite : il sera toute l'année régale de musique & chauffé, sans rien déboursfer ; son oreille jouira plus que son estomac , & la symphonie lui tiendra lieu de souper. Tout cafetier des boulevards fait un *don gratuit* de son poêle , de ses chaises & de son orchestre à une infinité de gens qui , soit paresse , soit désœuvrement , végètent dans une oisiveté absolue.

L'HABITUDE confirme encore cette vie inactive , & l'on voit distinctement , en parcourant les cafés , combien il y a d'hommes qui ont le travail en horreur , & pour qui

les jours font d'une longueur affommante. Ils semblent tous, dans cette inertie, préluder au calme du trépas, & chérir le repos encore plus que la vie. Quand ils expirent, ces gens là ne semblent pas mourir, mais cesser seulement d'aller au café.

CHAPITRE . CII.

Curés.

ILS ont une réputation de probité, qui, en général, est bien fondée. Ils sont toujours plus éclairés & moins fanatiques que les prêtres qu'ils ont sous leurs ordres. Leur ambition est à-peu-près satisfaite par la place inamovible qu'ils ont obtenue; conséquemment ils deviennent calmes & modérés. On peut les considérer, chacun dans leur paroisse, comme de petits évêques, sur-tout quand elles sont considérables.

MAIS il y a une très-grande inégalité, & dans l'étendue, & dans la rétribution. Le vaste fauxbourg Saint-Antoine n'a qu'une paroisse, ainsi que le fauxbourg Saint-Germain; & dans la Cité, quatre ou cinq pa-

roisses sont adossées l'une à l'autre, & telle maison appartient à deux patrons différens.

Le clergé des grandes paroisses me paroît trop nombreux ; c'est un régiment en surplis. Que font tous ces prêtres ? ils portent des cierges aux convois ; ils figurent dans les grand-messes ; ils alongent les processions. Il y a trop de prêtres pour ces cérémonies, d'ailleurs superflues, ainsi qu'il y a trop de commis dans les bureaux. On pourroit réduire au quart le clergé de ces paroisses ; mais comme il forme une espèce de cour auprès du pasteur, & que celui-ci est flatté de se voir environné de cette milice sacerdotale, il ne fera jamais d'avis qu'on la diminue.

Tous ces prêtres habitués vivent comme des séculiers. Ils habitent des maisons bourgeoises peuplées de femmes & de filles ; ils les confessent, les disposent à la première communion, à la confirmation. Ils se glissent dans les sociétés, & point de maison qui ne voie le soir le prêtre de paroisse faire sa partie de quadrille avec ceux qui ont entendu sa messe le matin.

Le curé fait une infinité de choses secrètes par le moyen de ses prêtres courtisans,

qui ont toujours l'œil ouvert & l'oreille attentive, pour servir les intérêts de l'église.

LES aumônes que la charité répand sur l'indigence, passent ordinairement par leurs mains, & leur présence est un signal de joie pour les malheureux.

SUR les grandes paroisses, c'est un prêtre subalterne qui est chargé de ces fonctions augustes; mais il ne s'en acquitte point avec la douceur, la compassion & la grace qu'y mettroit le pasteur lui-même.

DEPUIS l'affaire du refus de sacremens, maintenant à-peu-près assoupie, les curés de Paris se sont comportés avec beaucoup de prudence & de circonspection.

COMME toutes les cures sont à la nomination de l'archevêque, jugez de l'empire que celui-ci a sur tous les vicaires, sous-vicaires, &c. Ils feignent d'adopter ses sentimens; ils s'agitent, ils postulent, ils intriguent charitablement; c'est à qui viendra révéler un fait mystérieux. Une fois nommé le curé affermi dans sa place qui ne peut lui être ôtée, reprend son avis & barre celui de l'archevêque tant qu'il lui plaît.

UN curé nommé *Chapeau*, tenant la place

inamovible, tourna subitement casaque à feu Christophe de Beaumont, qui l'avoit regardé comme son bras droit; ce qui fit dire aux plaisans, que l'archevêque avoit perdu son chapeau. Feu Christophe de Beaumont n'admettoit point à sa table les curés de Paris, afin d'établir entr'eux & lui une certaine distance.

Un homme vertueux peut faire beaucoup de bien dans cette place quand il le veut, & plusieurs veulent le bien; ils n'ont qu'à demander avec persévérance, ils obtiennent. Languet, curé de Saint-Sulpice, obtint des sommes considérables & sans peine, pour la construction de son église. Il supplioit, & personne n'osoit le refuser.

DANS un siècle où l'on a secoué le joug de plusieurs pratiques religieuses, ils doivent être plus embarrassés que ne l'étoient leurs devanciers; ils ont besoin de beaucoup plus d'art pour ménager les esprits. Il se trouve des cas difficiles, où il faut savoir passer à côté de l'incrédulité sans le heurter & sans choquer la dévotion des âmes foibles.

ILS dissimulent leur mécontentement, & se renferment dans un silence prudent. Ils sont même les premiers à étouffer les scandales

dales, au lieu d'en poursuivre la punition. Aussi tranquilles qu'il étoient turbulens du tems de la ligue, ils ont adopté des idées de paix : la douceur caractérise leurs actions, & l'amertume n'est plus sur leurs levres. Ils n'ont pas la hauteur des évêques ; & plus populaires, ils savent à la fois consoler & secourir leurs paroissiens. Ils versent le baume sur plusieurs plaies secretes qu'eux seuls connoissent. Ils tolèrent des abus qu'ils ne peuvent plus empêcher, & entrent dans les idées de la police, parce qu'ils sentent que les préceptes religieux ne peuvent pas s'opposer à la tolérance civile.

La concorde n'est jamais parfaite entre le curé & les marguilliers ; la fabrique le contredit toujours un peu ; mais cette discorde intestine entretient les droits respectifs, & empêche que le curé & son clergé ne prennent une trop grande prépondérance, dont plusieurs parties de l'administration auroient peut-être à souffrir.



CHAPITRE CINQUIÈME

Émeutes.

UNE émeute qui dégénéreroit en sédition, est devenue moralement impossible. La surveillance de la police, les régimens des Gardes Suisses & Françoises, casernés & tout prêts à marcher; la Maison du Roi, les villes de guerre dont Paris est environné, sans compter un nombre immense d'hommes attachés aux intérêts de la cour, tout semble propre à réprimer à jamais l'apparence d'un soulèvement sérieux.

DANS l'espace de plus de cinquante années on n'a vu à Paris que deux émeutes promptement dissipées. La ville a été généralement tranquille depuis le tems de la fronde. Les maréchaussées répandues de toutes parts, les troupes qui cerclent l'Isle-de-France, l'impossibilité du ralliement pour les séditeux; tout maintiendra un calme qui devient d'autant plus assuré qu'il dure depuis long-tems.

IL est défendu aux païsans de s'assembler en nombre; & où iroient-ils, que feroient-ils, en les supposant furieux? La maréchaussée

les environne ; après la maréchaussée sont les régimens ; après les régimens arriveroient les armées.

Si le Parisien, qui a des momens d'effervescence, se mutinoit, on le fermeroît bientôt dans la cage immense qu'il habite ; on lui refuseroit du grain, & quand il n'y auroit plus rien dans la mangeoire, il seroit bientôt réduit à demander pardon & miséricorde.

Le chancelier Meaupou a marché avec une foible escorte au palais de la justice, pour y établir un parlement de sa façon, sur les débris de l'ancien parlement. Il savoit bien que personne ne bougeroit : ce ne fut qu'un spectacle ; malgré l'étonnement & l'indignation publique, & il s'en retourna calme & triomphant.

UNE escouade du guet dissipé, souvent sans peine, des pelotons de cinq à six cents hommes, qui paroissent d'abord fort échauffés, mais qui se fondent en un clin-d'œil, quand les soldats ont distribué quelques bourrades où gantelé deux ou trois mutins.

Le principe d'une sédition, en la supposant universelle, seroit bientôt connu & étouffé, & Paris est à l'abri de l'alarme & de la terreur

que George Gordon jeta dans Londres dernièrement.

AU spectacle même , lorsque les fiots du parterre se passionnent vivement pour ou contre tel hémistiche , qu'on en veut aux gestes de tel acteur , la garde fait taire la bruyante assemblée , prend le parti du mauvais poète ou du plat comédien ; & après quelques clameurs , la raison du fusil devient la meilleure.

LA sédition excitée à Londres par lord Gordon , a donc paru comme un rêve aux Parisiens ; & quand ils ont appris que dans ce désordre il y avoit encore une espece de retenue , qu'on brûloit telle maison & qu'on épargnoit la maison voisine , ils s'étonnoient encore plus ; car s'ils franchissoient , eux , certaines bornes , ils seroient capables de plus grands excès.

L'HABITANT de Londres dans une sédition , garde encore son sang froid , commande à sa fureur , & la dirige sur tel ou tel point , ne passant point la ligne qu'il s'est prescrite , & dont il peut se rendre compte à lui-même.

MAIS si l'on abandonnoit le peuple de Paris à son premier transport , s'il ne sentoit

plus derriere lui le guet à pied & à cheval, le commissaire & l'exempt, il ne mettroit aucune mesure dans son désordre; la populace délivrée du frein auquel elle est accoutumée, s'abandonneroit à des violences d'autant plus cruelles, qu'elle ne sauroit elle-même où s'arrêter.

C'EST peut-être parce que les émeutes sont rares à Paris, qu'une émeute sérieuse (si toutefois elle pouvoit avoir lieu) deviendrait d'une conséquence alarmante.

SI néanmoins elle arrivoit, une grande prudence dans le premier moment, une modération absolue, éviter de répandre une goutte de sang, & je soutiens que la chaleur de la populace s'évaporerait d'elle-même. C'est ce qu'ont senti les magistrats dans les deux dernières émeutes; & cette impassibilité, très-bien raisonnée a empêché que la commotion ne s'étendît plus loin.

CETTE liberté dont jouit le peuple de Londres, qui se souleve presque à volonté, est importune & dangereuse; mais de ce peuple turbulent & qui démolit les maisons, on tire des soldats & des matelots intrépides, accoutumés à ne rien craindre. Endormez ce peuple

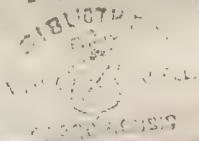
sous la férule d'une police chatouilleuse, il ne faudra plus se battre ; & l'Angleterre perdra ce nerf & cette énergie qui tiennent à des idées de licence.

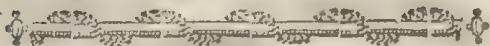
IL sera toujours difficile d'avoir tout-à-la-fois un peuple très-aguerri dans les combats, & très-soumis dans l'enceinte des villes.

LUI laisser cette portion d'audace qui relève son caractère, sans qu'il puisse se porter à des excès attentatoires à l'autorité, voilà le chef-d'œuvre de la politique. Nous n'avons pas encore su mettre dans la balance ce que valoit quelquefois, & dans des crises importantes, l'insolence ou la fierté du peuple. Et quelle distance entre une émeute & une rebellion !

CHAQUE génération, politiquement parlant, pourroit avoir ses fêtes saturnales, & sans un grand danger. Le courage national tient peut-être à quelques vitres cassées de tems en tems, à quelques exempts festigés, à quelques pommes cuites, jetées à la tête d'hommes en robe ; mais qui a étudié certaines relations invisibles ? Qui a calculé combien une police trop inquiète & trop réprimante abâtardissoit une foule d'esprits & de caractères ?

Fin du quatrième Volume.

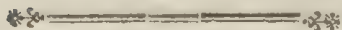




TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.



CHAPITRE I. <i>Petit Préliminaire.</i>	Page 1
CHAP. II. <i>Le nouveau Débarqué.</i>	6
CHAP. III. <i>Auvergnats.</i>	9
CHAP. IV. <i>Étameurs.</i>	11
CHAP. V. <i>Pâtissiers, Rôtisseurs.</i>	12
CHAP. VI. <i>Du Fouet du Charretier.</i>	15
CHAP. VII. <i>Brouillards.</i>	18
CHAP. VIII. <i>Mesquinerie.</i>	20
CHAP. IX. <i>Entrepreneurs.</i>	21
CHAP. X. <i>Abat-jour chez les marchands de draps.</i>	24
CHAP. XI. <i>Coueurs, Chiens-coueurs.</i>	25
CHAP. XII. <i>Tueries.</i>	27

CHAPITRE XIII. <i>Portiers.</i>	Page 29
CHAP. XIV. <i>Audience.</i>	32
CHAP. XV. <i>Les petits Soupers.</i>	39
CHAP. XVI. <i>Devinez.</i>	44
CHAP. XVII. <i>Monsieur.</i>	47
CHAP. XVIII. <i>Sages-femmes.</i>	51
CHAP. XIX. <i>De Blunet.</i>	57
CHAP. XX. <i>Loueur de Livres.</i>	58
CHAP. XXI. <i>Le Catéchiste de Paroisse.</i>	61
CHAP. XXII. <i>Cris de Paris.</i>	64
CHAP. XXIII. <i>Musique ambulante.</i>	65
CHAP. XXIV. <i>Accoucheurs.</i>	67
CHAP. XXV. <i>Dentistes.</i>	70
CHAP. XXVI. <i>Cuisiniers.</i>	72
CHAP. XXVII. <i>Marmite perpétuelle.</i>	81
CHAP. XXVIII. <i>Porte-Dieu.</i>	82
CHAP. XXIX. <i>Quinzaine de Pâques.</i>	86
CHAP. XXX. <i>Prônes.</i>	89
CHAP. XXXI. <i>Œuf de poule.</i>	91
CHAP. XXXII. <i>Le Livre de bois.</i>	95
CHAP. XXXIII. <i>La rue du Pied-de-Bœuf.</i>	97
CHAP. XXXIV. <i>Entrée de la Foire de Saint-Germain.</i>	99
CHAP. XXXV. <i>Rue Quincampoix.</i>	100
CHAP. XXXVI. <i>Plaisirs du Roi.</i>	103
CHAP. XXXVII. <i>La funeste Patache.</i>	105

D E S C H A P I T R E S. 349

CHAPITRE XXXVIII. <i>Quine.</i>	Page 107
CHAP. XXXIX. <i>Sonneries.</i>	110
CHAP. XL. <i>Destruction du Linge.</i>	112
CHAP. XLI. <i>Caisse de Poissy.</i>	115
CHAP. XLII. <i>Vieilles Enseignes.</i>	118
CHAP. XLIII. <i>Passé-par-tout.</i>	121
CHAP. XLIV. <i>Perruque à trois marteaux.</i>	124
CHAP. XLV. <i>Coiffure des Enfants.</i>	126
CHAP. XLVI. <i>Étiquette des Deuils.</i>	128
CHAP. XLVII. <i>Lettres aux Ministres.</i>	133
CHAP. XLVIII. <i>College de Quatre Nations.</i>	ibid.
CHAP. XLIX. <i>A la Royale.</i>	142
CHAP. L. <i>Poste Royale.</i>	143
CHAP. LI. <i>Combien cela peut-il valoir par an?</i>	146
CHAP. LII. <i>Attitude des Parisiennes.</i>	147
CHAP. LIII. <i>Académie des Sciences.</i>	148
CHAP. LIV. <i>Prôneurs de l'antiquité.</i>	154
CHAP. LV. <i>Académie royale de Chirurgie.</i>	157
CHAP. LVI. <i>Instituteur.</i>	169
CHAP. LVII. <i>Naissance d'un Prince.</i>	173
CHAP. LVIII. <i>Latiniſte.</i>	188
CHAP. LIX. <i>Francs-Bourgeois.</i>	193
CHAP. LX. <i>Le nouvel Enrôlé.</i>	196
CHAP. LXI. <i>Promenades publiques.</i>	199
CHAP. LXII. <i>Hauteur des panaches.</i>	203

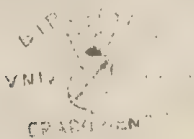
346 INDEX ALPHABETIQUE

CHAPITRE LXIII. Déménagemens.	Page 205
CHAP. LXIV. Courses de Chevaux.	209
CHAP. LXV. Rats.	211
CHAP. LXVI. Portes des Couverts.	214
CHAP. LXVII. Surfaire.	215
CHAP. LXVIII. Procession des Huissiers.	217
CHAP. LXIX. Débiteurs du bon ton.	218
CHAP. LXX. Musique des Gardes Fran- goises.	220
CHAP. LXXI. Louvres.	222
CHAP. LXXII. Bréviaire.	224
CHAP. LXXIII. Viande en Carême.	226
CHAP. LXXIV. Attrapes.	227
CHAP. LXXV. Mets hideux.	233
CHAP. LXXVI. S'écrire aux Portes.	237
CHAP. LXXVII. Sœurs Grises.	241
CHAP. LXXVIII. Financieres.	244
CHAP. LXXIX. Domestiques de louage.	248
CHAP. LXXX. Enlèvemens.	250
CHAP. LXXXI. Trottoirs.	255
CHAP. LXXXII. Echoppes.	257
CHAP. LXXXIII. Dépouilleuses d'enfans.	262
CHAP. LXXXIV. Directeur.	264
CHAP. LXXXV. Saccoches.	267
CHAP. LXXXVI. Fantaisies.	269
CHAP. LXXXVII. L'air de Cour.	271

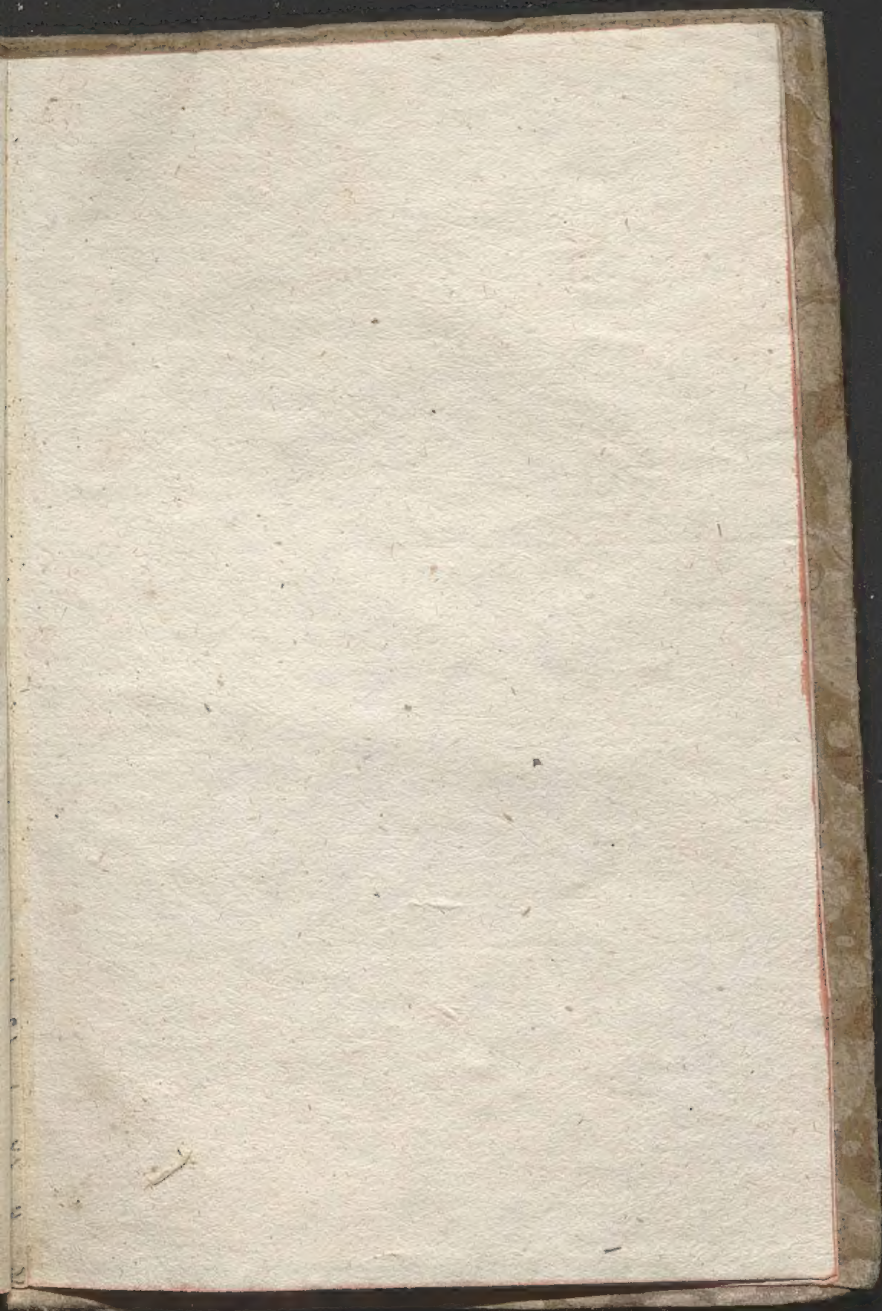
DES CHAPITRES. 347

CHAPITRE LXXXVIII. <i>Liseurs de gazettes.</i>	Page 274
CHAP. LXXXIX. <i>Entrefols.</i>	282
CHAP. XC. <i>Vendeur de Tifanne.</i>	285
CHAP. XCI. <i>La curiosité.</i>	289
CHAP. XCII. <i>Salon de Peinture.</i>	292
CHAP. XCIII. <i>Boueurs.</i>	299
CHAP. XCIV. <i>Charrettes.</i>	302
CHAP. XCV. <i>Turgottines.</i>	303
CHAP. XCVI. <i>Grandes Routes.</i>	306
CHAP. XCVII. <i>Huissiers-Priseurs.</i>	309
CHAP. XCVIII. <i>Décrotteurs.</i>	316
CHAP. XCIX. <i>Gouvernante.</i>	322
CHAP. C. <i>Peintres en Portraits.</i>	327
CHAP. CI. <i>Joueurs d'instrumens.</i>	331
CHAP. CII. <i>Curés.</i>	333
CHAP. CIII. <i>Émeutes.</i>	338

Fin de la Table.







Biblioteka Jagiellońska



stdr0022924

